

Globethics Repository

The logo for Globethics, featuring the word "Globethics" in white, lowercase, sans-serif font centered within a solid blue rectangular background.

Le travail et la technique [Work and Technique]

This page was generated automatically upon download from the Globethics Repository. More information on Globethics see <https://www.globethics.net>. Data and content policy of Globethics Repository see <https://repository.globethics.net/pages/policy>.

Item Type	Book
Authors	Brenifier, Oscar;Coclès, Joël;Millon, Isabelle
Publisher	Nathan
Rights	With permission of the license/copyright holder
Download date	2026-07-08 03:20:51
Link to Item	http://hdl.handle.net/20.500.12424/205209

Philosopher, c'est avant tout savoir questionner, construire un raisonnement, et penser par soi-même...

Par une approche originale, **L'Apprenti Philosophe** vous initie à cette démarche à travers les grands thèmes du programme.

Voici donc, pour s'interroger sur **le travail et la technique** :

- Des **dialogues** entre un « maître » et un « apprenti philosophe », qui dégagent les **problématiques** essentielles et les **erreurs** à éviter.
- Des **citations**, un résumé, et les **définitions** des notions à connaître, après chaque dialogue.
- Dans une seconde partie, des **textes d'auteurs**, associés aux différentes problématiques, pour approfondir la réflexion.

En prolongement du cours, ou pour préparer un devoir :
L'Apprenti Philosophe, un outil original pour apprendre à penser par soi-même et réussir en philosophie !

Titres déjà parus :

- L'art et le beau
- La conscience, l'inconscient et le sujet
- Le temps, l'existence et la mort
- L'opinion, la connaissance et la vérité
- La raison et le sensible
- L'État et la société
- Liberté et déterminisme
- Le travail et la technique

ISBN 2 09 184482-9



9 782091 844824



NATHAN

GRAPHIC DESIGN



Le Travail et la Technique

L'Apprenti Philosophe

L'Apprenti Philosophe

Le Travail

et

la Technique

> Des dialogues
pour dégager
les problématiques
et les erreurs à éviter

Des citations <
Des textes d'auteurs <

NATHAN

Le Travail et la Technique

Oscar Brenifier

Docteur en Philosophie et formateur
(ateliers de philosophie et philosophie pour enfants)

Joël Coclès

Professeur certifié de Philosophie en Terminale

Isabelle Millon

Documentaliste

NATHAN

Avant-propos

Notre choix : la pratique philosophique

Nous remercions Emmanuel Gross pour son aide précieuse.

Ce guide d'initiation au philosophe s'adresse plus particulièrement aux élèves de Terminale, ainsi qu'aux adultes désireux de s'initier à la philosophie. Son choix est d'être avant tout une pratique philosophique, c'est-à-dire un exercice de questionnement, une construction visible de la pensée. Il part du principe que philosopher est un acte on ne peut plus naturel, même si de nombreux obstacles entravent ce processus – des habitudes déjà bien ancrées, induisant une certaine complaisance, qui nous font prendre pour acquises et certaines des opinions glanées ici ou là : à la télévision, à la maison, voire dans un cours. Pensées toutes faites qu'il ne vous viendrait plus à l'idée d'interroger, ne serait-ce qu'un bref instant.

Nous proposons donc un dialogue, échange entre Victor et son amie philosophe, dialogue censé être celui de l'élève avec lui-même. C'est l'outil avec lequel, en même temps que Victor, vous pourrez vous entraîner à philosopher. Victor doit apprendre à s'interroger, pour penser par lui-même ; il doit installer en sa propre démarche le réflexe de mise à l'épreuve des idées, et à partir de ses propres idées, apprendre à formuler des questions, à profiter de ses intuitions mais aussi de ses erreurs. Ses tâtonnements et ses erreurs l'amèneront à comprendre ce qui constitue la démarche philosophique.

Des commentaires insérés dans les dialogues explicitent les problèmes typiques de l'apprentissage de la pensée philosophique et mettent en valeur diverses solutions apportées. Des citations d'auteurs soutiennent ou contredisent les propos énoncés. Un certain nombre de grandes questions sur le thème à traiter – les problématiques –, recensées en marge au fil du dialogue, vous aideront à travailler les idées. Une sélection de textes classiques, dont chacun est suivi de trois questions de compréhension, vous permettra de préciser et d'approfondir la réflexion.

Notre objectif est bien que l'apprenti s'entraîne à élaborer une pensée philosophique, en se confrontant à lui-même et aux autres.

Édition : Christine Grall
Conception graphique : Marc et Yvette
Coordination artistique : Thierry Méléard
Fabrication : Jacque Lannoy
Photocomposition : CGI

L'Apprenti Philosophe, mode d'emploi

L'Apprenti Philosophe comprend deux grandes parties, **Dialogues** et **Textes**, qui constituent deux modes d'entrée possibles dans l'ouvrage. Les **Listes finales** offrent une troisième possibilité.

Les dialogues

Ils vous aideront à élaborer et à reconnaître les problématiques.

Remarques méthodologiques

❗ Identification d'une erreur méthodologique (obstacle).

➔ Identification du traitement réussi d'un obstacle (résolution).

➔ Problématiques surgies à cette étape du dialogue, avec renvoi à un texte de la Partie 2.

Partie 1 / Dialogues

5 Le pouvoir de la technique

Victor – J'ai pensé à un autre exemple de perte de liberté due à la technique.
HELOÏSE – Laquelle ?
Victor – La publicité.
Il est nécessaire d'expliquer en quoi « la publicité est un exemple de perte de liberté liée à la technique ».
HELOÏSE – Comme s'effectue cette perte de liberté ?
Victor – La publicité nous conditionne pour nous obliger à acheter certains produits. A force de nous rabâcher les choses, on finit par obéir, sans même le vouloir. Il faut dire que ceux qui utilisent la publicité le font très bien : c'est pour cette raison que ça marche et qu'on se fait piéger. ➔ **PROBLÉMATIQUES 1 ET 2** ←
HELOÏSE – La publicité est une technique ?
Victor – Oui, on parle bien des techniques publicitaires. *Il ne suffit pas de citer une expression courante pour en justifier l'utilisation : il serait bon de vérifier la validité de cette expression.*
HELOÏSE – Et que sont ces « techniques publicitaires » ?
Victor – C'est pour vendre plus de produits.
HELOÏSE – Merveilleuse définition !
Victor – J'ai répondu à la question !
HELOÏSE – En es-tu sûr ?
Victor – Tu m'as demandé ce qu'étaient les techniques publicitaires, je t'ai dit à quoi ça servait. C'est une réponse, non ?
Définir l'utilité d'une entité ne répond pas à la question de sa nature, même si la fonction et l'identité d'une chose peuvent s'écarter mutuellement et parfois coïncider.
HELOÏSE – Est-ce que l'établissement d'un nouveau magasin sert à vendre plus ?
Victor – Oui, si on veut.
HELOÏSE – Or, est-ce qu'un nouveau magasin est une « technique publicitaire » ?

➔ **PROBLÉMATIQUE 23 :** La technique peut-elle mesurer le réel ? (texte p. 109)
PROBLÉMATIQUES 7, 11, 16, 18, 21, 24

➔ **Opinion reçue**

➔ **Glissement de sens**

➔ Renvoi à des citations énoncées à la fin du dialogue. Elles confirment ce qui est exprimé.

À la fin de chaque dialogue :

Un ensemble de citations

Les échos des philosophes
 ➔ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE

1- « À la communication médiatique - trouvant sa quintessence dans la télévision - il appartient que ce qu'elle communique, ce soit elle-même, en sorte que la forme de cette communication est devenue son contenu. » **Heidegger, La Barbarie, 1987.**

2- « Dans la mesure où la technique représente tout un ensemble de moyens et d'instruments, elle peut tout aussi bien accroître la faiblesse de l'homme ou augmenter son pouvoir. » **Marcel Merle, L'Histoire unidimensionnelle, 1964.**

3- « L'inventeur de l'arc n'avait pas... »

Les pensées de plusieurs auteurs feront écho aux vôtres, sous des formes plus accomplies.

L'essentiel du dialogue

En résumé...

On le sait, notre monde moderne se caractérise par un développement technique inouï auquel nous serions incapables de résister si la technique n'était devenue un moyen de nos activités, qu'elle parvint à la fin...

Les définitions des notions apparues dans le dialogue

Les notions-outils

Exemple : cas ou fait particulier entrant sous une catégorie générale de faits du même ordre.

Méthode : procédure par laquelle sont définis les succès d'une action.

Les textes d'auteurs

Chaque texte répond à une problématique surgie dans les dialogues.

➔ Problématique concernée.

➔ Trois questions apprennent à identifier et à préciser les concepts de l'auteur. Les réponses figurent en fin d'ouvrage.

Problématiques 6 et 7

Problématique 7 Tout travail est-il productif ?

More

L'Utopie (1516), trad. V. Strouvenel revue et corrigée par M. Bortolotti, © Editions Librairie, 1999, pp. 63-64.

On me dira peut-être : Six heures de travail par jour ne suffisent pas aux besoins de la consommation publique, et l'Utopie doit être un pays très misérable. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. Au contraire, les six heures de travail produisent abondamment toutes les nécessités et commodités de la vie, et en outre un superflu bien supérieur aux besoins de la consommation. Vous le comprendrez facilement, si vous réfléchissez au grand nombre de gens oisifs chez les autres nations. D'abord, presque toutes les femmes, qui composent la moitié de la population, et la plupart des hommes, là où les femmes travaillent. Écoutez cette foule immense de prêtres et de religieux fainéants. Ajoutez-y tous ces riches propriétaires qu'on appelle vulgairement nobles et seigneurs ; ajoutez-y encore leurs valets de valets, autant de fripons en livrée ; et ce déluge de mendicants robustes et valides qui cachent leur paresse sous de feintes infirmités. Et, en somme, vous trouverez que le nombre de ceux qui, par leur travail, fournissent aux besoins du genre humain, est bien moindre que vous ne l'imaginez. Considérez aussi combien peu de ceux qui travaillent sont employés en choses vraiment nécessaires. Car, dans ce siècle d'argent, où l'argent est le dieu et la mesure universelle, une foule d'arts vains et frivoles s'exerce uniquement au service du luxe et du dérèglement. Mais si la masse actuelle des travailleurs était répartie dans les diverses professions utiles, de manière à produire même avec abondance tout ce qui exige la consommation, le prix de la main-d'œuvre baisserait à un point que l'ouvrier ne pourrait plus vivre de son salaire. Supposez donc qu'on fasse travailler utilement ceux qui ne produisent que des objets de luxe et ceux qui ne produisent rien, tout en mangeant chacun le travail et la part de deux bons ouvriers ; alors vous concevrez sans peine qu'ils auront plus de temps qu'il n'en faut pour fournir aux nécessités, aux commodités et même aux plaisirs de la vie, j'entends les plaisirs fondés sur la nature et la vérité.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle est la fonction du travail ?
- 2 Certains travaux peuvent-ils ne rien produire ?
- 3 Peut-on réduire la durée du travail sans changer le mode de consommation ?

➔ Texte classique proposant une réflexion en liaison avec la problématique.

Les listes finales

Elles vous permettront de circuler dans l'ouvrage pour réfléchir à une problématique, préciser un concept ou acquérir un point de méthode.

Liste des problématiques

Pour chaque problématique, un renvoi aux différents dialogues où cette problématique apparaît et au texte d'auteur où elle est abordée.

Cette liste permet en outre d'avoir une vision globale des problématiques liées au thème.

Liste des remarques méthodologiques

Elle recense et définit toutes les erreurs (obstacles) du dialogue et les solutions (résolutions) suggérées, exemples à l'appui.

Index des notions-outils

Il renvoie aux dialogues où elles sont définies.

Sommaire

Avant-propos

Mode d'emploi

Partie 1 : Dialogues

Dialogue 1 : Travail et souffrance	10 à 15
Les échos des philosophes : citations	15
En résumé	17
Les notions-outils	17
Dialogue 2 : Travail et contraintes	19 à 24
Les échos des philosophes : citations	24
En résumé	26
Les notions-outils	26
Dialogue 3 : Travail et société	28 à 33
Les échos des philosophes : citations	33
En résumé	35
Les notions-outils	36
Dialogue 4 : Technique et liberté	37 à 42
Les échos des philosophes : citations	42
En résumé	44
Les notions-outils	44
Dialogue 5 : Le pouvoir de la technique	46 à 51
Les échos des philosophes : citations	51
En résumé	53
Les notions-outils	53
Dialogue 6 : Travail et transformation	55 à 61
Les échos des philosophes : citations	61
En résumé	63
Les notions-outils	64
Dialogue 7 : Technique et dépendance	66 à 70
Les échos des philosophes : citations	71
En résumé	72
Les notions-outils	73
Dialogue 8 : L'homme et la technique	75 à 81
Les échos des philosophes : citations	81
En résumé	83
Les notions-outils	83

Sommaire

Partie 2 : Textes

Arendt - problématique 1	
Travail et souffrance vont-ils nécessairement de pair ?	86
Marx - problématique 2	
Le travail aliène-t-il l'être humain ?	87
Weber - problématique 3	
Peut-on considérer le travail comme une valeur morale ?	88
Henry - problématique 4	
Le travail est-il uniquement un concept économique ?	89
Durkheim - problématique 5	
L'intégration sociale passe-t-elle par le travail ?	90
Nietzsche - problématique 6	
Travaille-t-on uniquement pour survivre ?	92
More - problématique 7	
Tout travail est-il productif ?	93
Pascal - problématique 8	
Est-ce par le travail que l'homme prend conscience de soi ?	94
Mill - problématique 9	
Le travail engendre-t-il l'inégalité entre les hommes ?	95
Platon - problématique 10	
La division du travail est-elle inévitable ?	96
Smith - problématique 11	
Le commerce fausse-t-il la valeur du travail ?	97
Méda - problématique 13	
Peut-on parler d'un droit au travail ?	98
Bergson - problématique 14	
La technique est-elle spécifiquement humaine ?	99
S. Weil - problématique 15	
Le travail est-il dépendant de la technique ?	100
Lévinas - problématique 16	
La technique, asservissement ou libération ?	102

Sommaire

Freud - problématique 17	
Le progrès humain est-il indissociable du progrès technique ?	103
Jonas - problématique 18	
Le progrès technique transforme-t-il les questions morales ?	104
Descartes - problématique 20	
La technique met-elle la nature au service de l'humain ?	105
Bergson - problématique 21	
Doit-on contrôler le progrès technique ?	106
Marx - problématique 22	
La technique rend-elle le travail humain superflu ?	107
Goldfinger - problématique 23	
La technique peut-elle masquer le réel ?	108
Locke - problématique 24	
La valeur d'un bien est-elle déterminée par le travail qui le produit ? . .	109
Condorcet - problématique 25	
La science précède-t-elle toujours la technique ?	111

Listes finales

Liste des problématiques	113
Liste des remarques méthodologiques	115
Index des notions-outils	121
Réponses aux questions sur les textes	122

Partie 1

Dialogues

Victor : un élève de Terminale.
Héloïse : une amie philosophe.
Ils s'interrogent sur le travail
et la technique.

1 Travail et souffrance

Problématique 1 :
Travail et souffrance
vont-ils nécessairement
de pair ? (texte p. 86)
Problématiques 2, 3, 4

❗ Glissement
de sens

VICTOR – Décidément, je n'aime pas travailler !

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Je n'ai jamais aimé travailler et je n'aimerais
jamais travailler : c'est trop pénible. ► CITATIONS 1 ET 2

HÉLOÏSE – D'où te vient une telle certitude ?

VICTOR – Je le vois bien. Dès que je m'assieds pour
rédiger une dissertation ou lire mes notes de cours, j'ai
envie de faire autre chose. Je n'aime pas étudier.

*Si « étudier » peut être considéré comme un exemple ou un aspect
de « travailler », il ne va pas de soi de prendre ces deux termes
comme équivalents sans fausser la discussion. Par exemple, on
peut « apprendre » la natation par plaisir sans considérer cela
comme un travail.*

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que tu n'aimes pas ?

VICTOR – Je répète : je n'aime pas étudier.

HÉLOÏSE – Et sur quoi portait ton affirmation initiale ?

VICTOR – Sur le fait que je n'aime pas travailler. Et
alors ? Étudier et travailler, ça revient au même, non ?

HÉLOÏSE – Les deux termes sont-ils équivalents ?

VICTOR – Non, pas exactement, mais presque.

HÉLOÏSE – N'est-il pas un peu dangereux, ce « presque » ?

VICTOR – Peut-être pour toi ! Pas pour les autres...

HÉLOÏSE – Pourquoi ce « presque » ?

VICTOR – Étudier, c'est une manière de travailler. Tu ne
diras pas le contraire ! Alors si je n'aime pas étudier, je
n'aime pas travailler.

*Si « étudier » est défini comme « une manière de travailler », cela
signifie qu'il existe d'autres « manières ». Or ce qui est vrai pour
une partie n'est pas nécessairement vrai pour le tout : ce qui est
vrai pour l'« étude » ne l'est pas obligatoirement pour le « travail »
en général. Par exemple, on peut ne pas aimer étudier, mais aimer
le travail manuel.*

HÉLOÏSE – Peut-on travailler d'une autre « manière »
qu'en étudiant ?

Problématique 5 :
L'intégration sociale
passe-t-elle par le
travail ? (texte p. 90)
**Problématiques 1, 2,
4, 6**

⚙ Exemple analysé

❗ Certitude
dogmatique

Problématique 2 :
Le travail aliène-t-il l'être
humain ? (texte p. 87)
Problématiques 1, 4, 6

VICTOR – Évidemment !

HÉLOÏSE – Par exemple ?

VICTOR – Faire la vaisselle, tondre le gazon, faire les
cours, ou être dans un bureau, comme mon père. Tout
ce qu'on doit faire par obligation lorsqu'on vit en société.

► CITATIONS 3 ET 4

*Les divers exemples de « travail » ont été rassemblés sous une défi-
nition commune : « ce que l'on doit faire par obligation lorsque
l'on vit en société ».*

HÉLOÏSE – Ces « manières »-là te plaisent-elles ?

VICTOR – Eh non ! Pas plus qu'étudier, vois-tu ! C'est bien
pour ça que je peux affirmer que je n'aime pas travailler.

HÉLOÏSE – Procédons autrement.

VICTOR – Je t'écoute. Mais tu ne vas pas me piéger
aussi facilement. Je te connais trop.

HÉLOÏSE – Alors, que vais-je te demander ?

VICTOR – Tu vas me demander de te donner un exemple
de travail que j'aimerais faire. Mais il n'y en a pas un seul.
Alors c'est raté !

HÉLOÏSE – Vraiment ! Aucun métier ne te tenterait ?

VICTOR – Non, aucun ! À part un seul, mais ça ne compte
pas.

*L'exception en question mériterait d'être articulée afin d'approfon-
dir la réflexion. Mais la pensée est figée sur le refus du « travail » et
se prive de tout apport qui lui poserait problème.*

HÉLOÏSE – De quoi parles-tu ?

VICTOR – J'aurais bien aimé être musicien.

HÉLOÏSE – Pourquoi « ça ne compte pas » ?

VICTOR – Je n'en suis pas capable. Justement parce que
je n'aime pas étudier, sans doute.

HÉLOÏSE – N'est-ce pas un travail ?

VICTOR – Si on veut.

HÉLOÏSE – Comment cela « si on veut » ?

VICTOR – Ce n'est pas vraiment un travail.

HÉLOÏSE – Comment arrives-tu à cette conclusion ?

VICTOR – On fait ce qui nous plaît, parce qu'on aime ça.
Être un artiste, c'est une passion plutôt qu'un travail.
Dans le travail, on ne peut pas être soi-même.

► CITATIONS 5 ET 6

❗ Fausse évidence

Il s'agirait de justifier ou d'explicitier la proposition « Dans le travail, on ne peut pas être soi-même ». Elle n'est pas suffisamment développée, alors qu'elle est censée permettre de distinguer « travail » et « passion ». Il s'agirait d'expliquer, par exemple, en quoi « l'obligation empêche d'être soi-même ».

HÉLOÏSE – Pourquoi opposes-tu « passion » et « travail » ?

VICTOR – Je ne les oppose pas. Je dis que je préfère l'un à l'autre.

❗ Emportement émotionnel

Le refus de l'idée d'« opposition » empêche de saisir les enjeux sous-jacents entre « passion » et « travail », reléguant la distinction à une simple question de sensibilité personnelle.

HÉLOÏSE – Si l'un est préférable à l'autre, les deux ne s'opposent-ils pas par quelque chose qui les distingue ?

VICTOR – Je n'aime pas l'idée d'opposition. Je crois que ça se complète, plutôt.

HÉLOÏSE – Aimes-tu le travail ?

VICTOR – Non.

HÉLOÏSE – Aimes-tu ce qui te passionne ?

VICTOR – Oui.

HÉLOÏSE – N'avons-nous pas là une opposition ?

VICTOR – C'est vrai qu'on peut le dire ainsi, même si ton idée d'opposition m'agace toujours.

⚙ Suspension du jugement

En dépit de la résistance au principe d'« opposition », l'hypothèse en est au moins acceptée, qui devrait permettre de faire émerger les enjeux entre « passion » et « travail ».

HÉLOÏSE – Quel est le contraire de « passion » ?

VICTOR – Pourquoi tu me demandes ça ?

HÉLOÏSE – Nous verrons ainsi ce que tu n'aimes pas dans le travail.

VICTOR – Je ne vois pas très bien où tu m'emmènes avec ton histoire de contraire.

HÉLOÏSE – Qu'as-tu à perdre ?

VICTOR – Rien.

HÉLOÏSE – Allons-y. Le contraire de « passion » ?

VICTOR – Je dirais que c'est ce qu'on est obligé de faire.

HÉLOÏSE – Quel terme choisirais-tu pour résumer cela ?

VICTOR – Le devoir. Ce qu'on doit faire, ce qu'on fait par obligation extérieure, plutôt que ce qu'on aime faire pour soi.

⚙ Introduction d'un concept opératoire

Le « devoir », défini comme « faire par obligation extérieure », s'oppose à ce que l'on « aime faire pour soi » : voilà ce qui distingue « travail » et « passion ».

HÉLOÏSE – Ainsi c'est l'idée de « devoir » que tu n'aimes pas dans le travail ?

VICTOR – C'est tout à fait ça. Le devoir. Alors que si on aime ce qu'on fait, c'est une passion, ce n'est plus un devoir, ni un travail.

HÉLOÏSE – Et pourquoi ce que l'on fait par passion ne serait-il pas un travail ? Pourquoi travaillerait-on uniquement par devoir ?

VICTOR – Parce qu'un travail, on le fait pour être payé, pour un salaire, parce qu'il faut acheter à manger et payer son loyer. ➤ CITATIONS 7 ET 8

Bien que l'idée de « salaire » vienne étayer l'opposition entre « travail » et « passion », la question posée n'est pas traitée, qui demandait d'approfondir cette opposition en montrant qu'elle peut poser problème.

HÉLOÏSE – D'après toi, on travaille donc...

VICTOR – Pour gagner sa vie !

HÉLOÏSE – Pourquoi fait-on ce que l'on aime ?

VICTOR – Par plaisir.

HÉLOÏSE – Quelle différence principale vois-tu entre ces deux motivations ?

VICTOR – Je pense que c'est clair. Le premier ne nous plaît pas et le second nous plaît.

HÉLOÏSE – Pourtant on fait les deux : ce que l'on aime et ce que l'on n'aime pas !

VICTOR – Je vois autre chose. Ce qu'on aime est un but en soi, car ça nous fait plaisir. Le travail, on le fait dans un but différent, il est un moyen : pour obtenir de l'argent par exemple, et gagner sa vie.

L'analyse de « passion » et « travail » nous permet d'arriver à l'opposition fondamentale entre « but » et « moyen », puisque la passion est un « but en soi » et le travail un « moyen de gagner sa vie ».

HÉLOÏSE – Mais peut-on aimer le travail ?

VICTOR – Oui, mais alors je n'appelle plus ça du travail.

HÉLOÏSE – Et comment appelles-tu cela ?

VICTOR – Des noms très divers. Ça peut varier.

➔ **Problématique 6 :**

Travaille-t-on uniquement pour survivre ? (texte p. 92)

Problématiques 1, 2, 4

❗ Idée réductrice

⚙ Achèvement d'une idée

❗ *Indétermination du relatif*

La « diversité » n'est pas en soi une réponse, et le fait que « les noms varient » reste une définition trop peu substantielle.

HÉLOÏSE – Mais encore ?

VICTOR – Je ne sais pas. Ça dépend des circonstances, de ce dont il s'agit.

HÉLOÏSE – Je ne suis pas plus avancée. Explique-moi encore pourquoi ce que l'on aime faire ne peut pas être du travail.

VICTOR – Je te l'ai dit : je n'aime pas travailler. Ce que j'aime faire, je ne le considère pas comme du travail.

❗ *Précipitation*

Au lieu de répondre en élaborant une analyse, la proposition initiale est réitérée sous la forme d'une opinion subjective et toute faite.

HÉLOÏSE – Tu ne le considères pas comme du travail, mais peut-on le considérer comme du travail ?

VICTOR – Chacun peut bien penser ce qu'il veut.

❗ *Indétermination du relatif*

Le fait que chacun puisse « penser ce qu'il veut » est une généralité qui ici ne nous avance guère et interrompt le processus de réflexion.

HÉLOÏSE – Procédons autrement. D'après ce que tu as dit jusqu'ici, quelle est la définition du travail ?

VICTOR – C'est très simple : le travail est une activité qu'on mène uniquement par obligation, dans le but d'une récompense ou d'un salaire, même s'il nous déplaît. Même si on a l'impression que ce travail est complètement inutile. ► CITATIONS 9 ET 10

HÉLOÏSE – Peux-tu maintenant trouver une exception à cette définition ?

VICTOR – On peut trouver des exceptions à tout, tu sais... Mais ça ne veut pas dire grand-chose. Tu connais l'expression : « l'exception qui confirme la règle » ?

HÉLOÏSE – Essayons quand même, pour vérifier.

VICTOR – Un scientifique, qui fait de la recherche, et qui aime ce qu'il fait.

HÉLOÏSE – N'est-ce pas un travail ?

VICTOR – Si, sans doute. Mais s'il n'était pas payé pour le faire, il ne pourrait pas continuer.

HÉLOÏSE – Supposons qu'il ait d'autres sources de revenus et ne soit pas payé. Serait-ce un travail quand même ?

VICTOR – Si on veut.

→ **Problématique 7 :**
Tout travail est-il productif ?
(texte p. 93)

Problématiques 1, 2, 6

→ **Problématique 8 :**
Est-ce par le travail que l'homme prend conscience de soi ?
(texte p. 94)
Problématiques 3, 6, 7

⚙️ *Penser l'impensable*

⚙️ *Problématique accomplie*

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Tout dépend de la définition du travail qu'on donne.

HÉLOÏSE – Qu'en est-il pour toi ?

VICTOR – Je crois avoir compris quelque chose.

HÉLOÏSE – Quoi donc ?

VICTOR – Comme je pars du principe que je n'aime pas travailler, tout ce que je dis dérive de cette idée. Après tout, il est vrai qu'on peut aimer travailler, alors la définition du travail ne sera plus la même. Car on peut aussi se réaliser soi-même à travers son travail, si on s'y investit et qu'on a l'impression d'accomplir quelque chose.

► CITATIONS 11 ET 12

Finalment, après bien des difficultés, la perspective de concevoir le « travail » autrement que comme une pure « obligation » est admise, ce qui permet de montrer les limites de l'hypothèse initiale.

HÉLOÏSE – Penses-tu qu'il soit bon de se réaliser soi-même ?

VICTOR – Certainement !

HÉLOÏSE – Mais alors pourquoi n'aimes-tu pas le travail ?

VICTOR – En fait, ce n'est pas tant le travail en général que je n'aime pas, mais plus spécifiquement l'idée de l'effort : je crois être assez paresseux. Et il me semble qu'il n'y a malheureusement pas de travail, ni de réalisation de soi sans effort. Intellectuellement, je conçois donc tout l'intérêt du travail, mais le mettre en pratique me fait trop souffrir. Mais ce n'est pas le cas de tous, puisque certaines personnes semblent aimer souffrir et travailler.

La notion de travail est problématisée, en effectuant une distinction entre la valeur générale de l'activité et son implication psychologique : l'effort.

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « Le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourmente sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses. »
ROUSSEAU, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

2- « Le bonheur du travail, c'est que l'effort et sa récompense se suivent d'aussi près que la production et la consommation de subsistance, de sorte que le bonheur accompagne le processus tout comme le plaisir accompagne le fonctionnement d'un corps en bonne santé. » **ARENDT**, *Condition de l'homme moderne*, 1958.

3- « C'est donc la répartition continue des différents travaux humains qui constitue principalement la solidarité sociale et qui devient la cause élémentaire de l'étendue et de la complication croissante de l'organisme social. » **COMTE**, *Cours de philosophie positive*, 1830-1842.

4- « La formation pratique par le travail consiste dans le besoin qui se crée lui-même et dans l'habitude de l'occupation en général, ensuite, pour chacun, dans la limitation de son activité, soit en fonction de la nature du matériel, soit surtout en fonction de la volonté des autres. » **HEGEL**, *Principes de la philosophie du droit*, 1821.

5- « Celui qui travaille, travaille pour lui. » **LIVRE DES PROVERBES (BIBLE)**, XVI, 26, IV^e s. av. J.-C.

6- « On sent aujourd'hui, à la vue du travail [...], qu'un tel travail constitue la meilleure des polices, qu'il tient chacun en bride, et s'entend à entraver puissamment le développement de la raison, des désirs, du goût de l'indépendance. » **NIETZSCHE**, *Aurores*, 1883.

7- « Les douze heures de travail n'ont pas de sens pour lui [l'ouvrier] en ce qu'il les passe à tisser, à filer, à tourner, mais en ce qu'il gagne de quoi aller à table, au bistrot, au lit. » **MARX**, *Travail salarié et capital*, 1849.

8- « Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin. » **VOLTAIRE**, *Candide*, 1759.

9- « Le travail utile est par lui-même un plaisir ; par lui-même, et non par les avantages qu'on en retirera. » **ALAIN**, *Propos du 6 novembre 1911*.

10- « Le travail de quelques-unes des classes les plus respectables de la société, de même que celui des domestiques, ne produit aucune valeur ; il ne se fixe ni ne se réalise sur aucun objet ou chose, qui puisse se vendre [...]. » **SMITH**, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776.

11- « Non seulement le travail est nécessaire à la conservation de notre corps, il est indispensable à la conservation de notre esprit. » **PROUDHON**, *La Guerre et la paix, recherche sur la constitution du principe du droit des gens*, 1861.

12- « Travaillons sans raisonner [...] ; c'est le seul moyen de rendre la vie supportable. » **VOLTAIRE**, *Candide*, 1759.

En résumé...

Les deux caractéristiques qui définissent en premier lieu le travail, c'est qu'il est à la fois pénible et inévitable, qu'il est une triste nécessité. Tout au plus peut-on parfois parler d'un plaisir ou d'une joie dans le travail, mais il semble souvent que les deux éléments restent étrangers l'un à l'autre, et que la joie dans le travail ne soit pas toujours une joie du travail, mais uniquement la satisfaction liée à ce qu'il procure. Comment articuler ce qui relève des nécessités de la survie et la poursuite du bonheur, le minimum et le maximum ?

On peut par ailleurs hésiter sur ce qui est travail et ce qui ne l'est pas. Ces hésitations, si elles ne signalent pas seulement une pensée prise au piège des mots, posent le problème de l'unité de ce concept. Les différents sens du mot « travail » : effort, accomplissement ou obligation, recouvrent-ils une activité unique ou n'y a-t-il là qu'une simple homonymie ?

Les notions-outils

Certitude : adhésion forte et inébranlable de l'esprit à une vérité, reposant sur des motifs divers, rationnels ou empiriques. Peut également désigner une proposition tenue pour certaine.

Obligation : engagement moral ou juridique qui lie un individu ou un groupe, ou le fait même d'être tenu par un tel lien.

Devoir : obligation imposée par une règle impérative, qu'elle soit d'ordre légal (devoir du citoyen), moral (devoirs du père de famille), social (politesse), ou encore technique (professionnel).

Travail : activité humaine visant la production d'un objet ou la satisfaction d'un besoin, qu'il soit naturel ou social. Action qui nécessite un effort, physique ou mental. Transformation d'une matière, d'un objet ou d'un être.

Métier : savoir-faire spécialisé entrant dans le cadre de l'organisation sociale du travail.

Plaisir : affection fondamentale, opposée à la peine ou à la douleur, qui trouve son origine dans la satisfaction d'un désir, ou dans le libre exercice des fonctions vitales.

Authenticité : attitude ou manière de vivre d'une personne en tant qu'elle est conforme, non seulement à ses croyances ou idées (sincérité), mais à son être véritable, en ce qu'il a de plus fondamental et singulier.

Opposition : position de deux termes l'un en face de l'autre. Relation impliquant qu'un terme étant posé, il en appelle un autre, soit à titre de complément, soit comme contraire. Résistance à une action, une idée ou une personne

Définition : opération consistant à déterminer, délimiter une notion en faisant ressortir ses principaux caractères ou éléments constitutifs. On distingue souvent la définition réelle, qui fait apparaître ce qu'est une chose, de la définition nominale, qui traduit un mot par le moyen de synonymes.

Objectif : ce qui appartient à l'objet en lui-même, en sa réalité propre, hors de l'esprit qui le pense. Dénué de préjugé ou de parti pris.

Peut être employé au sens de réel ou de scientifique.

Subjectif : qui appartient au sujet, désignant en général l'homme, soit en tant que personne douée de sensations, de sentiment, soit en tant qu'esprit raisonnant. Qualifie la connaissance ou la perception d'un objet, réduite ou modifiée par la nature du sujet. En opposition à objectif, prend le sens de partial ou de partiel. Peut prendre aussi le sens péjoratif d'illusoire ou d'infondé.

2

Travail et contraintes

VICTOR – Tu sais ce que dit mon père à propos du travail ?

HÉLOÏSE – Non, mais j'imagine que tu n'es pas d'accord avec lui.

VICTOR – Ça, c'est certain ! Il prétend qu'il faut travailler.

HÉLOÏSE – N'affirmes-tu pas la même chose ?

VICTOR – Certainement pas !

HÉLOÏSE – Pourquoi travaille-t-on d'après toi ?

VICTOR – On travaille pour gagner sa vie.

HÉLOÏSE – Ne faut-il pas « gagner sa vie » ?

VICTOR – Oui, on peut dire ça.

HÉLOÏSE – Alors ne faut-il pas travailler ?

VICTOR – Oui, mais ça n'a rien à voir.

Une distinction est supposée entre les deux « il faut travailler », mais rien ne nous éclaire sur la nature de cette distinction.

HÉLOÏSE – N'affirmez-vous pas tous deux qu'il faut travailler ?

VICTOR – Mais ça ne veut pas dire la même chose pour l'un et pour l'autre !

HÉLOÏSE – Les termes ne sont-ils pas identiques ?

VICTOR – Il y a aussi l'intention !

D'une part, il s'agirait de définir l'idée d'« intention », d'autre part, il serait nécessaire de montrer les différences d'« intention » entre les deux propositions.

HÉLOÏSE – L'intention ?

VICTOR – Oui, ce que l'on veut dire à travers les mots.

HÉLOÏSE – Cette intention apparaît-elle dans les termes utilisés ?

VICTOR – Non, mais on ne doit pas voir uniquement les mots.

HÉLOÏSE – Tu oublies que je suis plutôt simple d'esprit ! Je ne connais ta pensée, hélas !, que par les mots.

VICTOR – Ne te moque pas de moi, tu veux bien...

HÉLOÏSE – Que faire alors ?

❗ *Précipitation*

❗ *Concept indifférencié*

Problématique 6 :
Travaille-t-on
uniquement pour
survivre ? (texte p. 92)
Problématiques 2,
3, 4

❗ *Alibi
du nombre*

❗ *Certitude
dogmatique*

Problématique 3 :
Peut-on considérer
le travail comme
une valeur morale ?
(texte p. 88)
Problématiques 2, 4

❗ *Exemple
inexpliqué*

VICTOR – Je sais, je sais ! Je dois être plus explicite. Tu me l'as déjà répété cent fois.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce qui distingue vos deux « il faut travailler » ?

VICTOR – Pour moi, c'est des raisons pratiques. Il faut travailler pour gagner sa vie. ► CITATIONS 1 ET 2

HÉLOÏSE – Et pour ton père ?

VICTOR – Pour lui, c'est différent, c'est pour bien d'autres raisons.

Nous ignorons ce que sont ces « autres raisons », et en soi, le fait d'affirmer leur multiplicité ne nous apporte rien.

HÉLOÏSE – Différent comment ?

VICTOR – Si pour moi c'est pour des raisons pratiques, pour lui c'est autre chose.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que c'est, cette « autre chose » ?

VICTOR – Je n'en sais rien. Demande-le-lui : c'est à lui de le préciser.

HÉLOÏSE – Comment sais-tu que vous n'êtes pas d'accord si tu ignores ce qu'il veut dire ?

VICTOR – Je le perçois bien, je sais que nous ne sommes pas d'accord.

Le fait de « savoir » quelque chose sans en creuser le contenu empêche de comprendre ce « savoir » et d'en vérifier la teneur.

HÉLOÏSE – Que perçois-tu ?

VICTOR – Que pour lui, ce n'est pas uniquement un problème financier.

HÉLOÏSE – Que voit-il d'autre dans le travail ?

VICTOR – Je ne sais pas comment l'exprimer, mais pour donner un exemple, lorsque quelqu'un ne veut pas travailler, mon père dit que c'est mal. Tout le monde doit travailler. Peu importe ce qu'on fait ; travailler, c'est bien !

► CITATIONS 3 ET 4

L'exemple cité mérite une explication afin d'en extraire le contenu et établir la nature de l'« obligation de travailler ».

HÉLOÏSE – De quel domaine relève le problème du bien et du mal ?

VICTOR – Je n'en sais rien. Je ne vois pas le rapport entre le travail et le bien.

HÉLOÏSE – Vraiment aucun ?

VICTOR – À la rigueur, je verrais plutôt un rapport entre le travail et le mal, plutôt que le bien.

HÉLOÏSE – C'est-à-dire ?

VICTOR – On connaît les abus du libéralisme économique : il n'y a qu'à lire les journaux.

Ces « abus » méritent être précisés, afin de justifier la condamnation du « libéralisme économique », d'autant plus que cette condamnation ne fait sans doute l'unanimité ni des journaux ni des lecteurs.

On ne voit pas nécessairement le lien entre « travail » et « libéralisme économique ». La transition entre les deux concepts devrait être énoncée.

HÉLOÏSE – Suis-je censée savoir de quoi tu parles ?

VICTOR – Tu le sais très bien, en effet !

HÉLOÏSE – S'agit-il de la privatisation des entreprises publiques ?

VICTOR – Non ! Il y a cet aspect aussi, mais ce n'est pas à cela que je pense.

HÉLOÏSE – Tu vois que tu avais tort de me faire confiance... Mieux vaut préciser toi-même ta pensée, plutôt que de laisser le soin de l'explication à tes auditeurs.

VICTOR – J'imagine que tu as raison. Je pensais plutôt à ce que font les multinationales, qui licencient leurs employés chez nous pour utiliser une main-d'œuvre à bon marché dans le tiers-monde.

Il serait nécessaire d'avancer un concept capable de rendre compte du problème posé par cet exemple.

HÉLOÏSE – Quel est le rapport avec le travail, le bien et le mal ?

VICTOR – Là, ça me semble pourtant clair.

HÉLOÏSE – Je croyais que tu avais compris qu'il ne fallait pas me faire confiance...

VICTOR – Quand tu auras fini de faire la maligne...

HÉLOÏSE – Nous parlerons alors de la pluie et du beau temps !

VICTOR – C'est ça, en effet. Non, ce dont je voulais parler, ce qui est mal, c'est de profiter du travail des autres, de les faire travailler pour s'enrichir soi-même, à leur

❗ *Opinion reçue*

❗ *Perte de l'unité*

❗ *Exemple
inexpliqué*

Problématique 9 :
Le travail engendre-t-il l'inégalité entre

les hommes ?
(texte p. 95)

Problématiques 1, 2, 3, 7, 10, 11

⚙️ Introduction
d'un concept
opérateur

❗ Concept
indifférencié

❗ Incertitude
paralysante

➔ **Problématique 4 :**
Le travail est-il
uniquement un

détriment, sans aucun respect pour eux. C'est de l'exploitation, ce qui est très commun dans le monde du travail. Les plus riches exploitent généralement les plus pauvres.

➤ CITATIONS 5 ET 6

Le concept d'« exploitation » nous permet de concevoir comment le travail peut être moralement condamnable.

HÉLOÏSE – Connais-tu quelqu'un qui ne désire pas s'enrichir ?

VICTOR – Je croyais que c'était ton cas, que tu étais au-dessus de ces contingences matérielles...

HÉLOÏSE – Alors pourquoi ne pas s'enrichir par le travail des autres ?

VICTOR – Parce que c'est injuste.

Le fait d'être « injuste » ne doit pas être considéré comme allant de soi. Il est besoin de définir la nature de cette injustice.

HÉLOÏSE – Comment est-ce injuste ?

VICTOR – Certains gagnent plus que d'autres.

HÉLOÏSE – Donc tous devraient gagner la même chose.

VICTOR – Je n'ai pas dit cela.

HÉLOÏSE – Qu'as-tu dit alors ?

VICTOR – Que la société devrait être plus juste.

HÉLOÏSE – Comment cela, plus juste ?

VICTOR – Plus juste, quoi ! Ça me paraît pourtant clair.

HÉLOÏSE – Si cela était si clair, crois-tu qu'il y aurait autant de divergences à ce sujet ?

VICTOR – Pourtant, c'est clair qu'il y a de l'abus.

HÉLOÏSE – Quel genre d'abus ?

VICTOR – Disons que je ne suis pas sûr de moi. Mes idées s'emmêlent.

L'incertitude ne devrait pas constituer un obstacle à la réflexion. Il s'agit tout d'abord de poser les idées, puis de les retravailler au mieux. Il n'y a pas lieu d'être certain pour exprimer une idée.

HÉLOÏSE – Essaie toujours.

VICTOR – Bon !

HÉLOÏSE – Je t'écoute.

VICTOR – Comme le travail sert avant tout à gagner de l'argent, il s'agit toujours d'un souci financier, donc d'un souci pratique. ➤ CITATIONS 7 ET 8

concept économique ?
(texte p. 89)

Problématiques 3, 6

➔ **Problématique 12 :**
Travail et propriété
sont-ils
indissociables ?
Problématiques 2, 4, 5

❗ Paralogisme

HÉLOÏSE – Et alors ?

VICTOR – Je voulais opposer quelque chose à cela, mais l'idée m'échappe maintenant.

HÉLOÏSE – À quoi veux-tu opposer le souci pratique ?

VICTOR – Mais si, bien sûr ! À la morale !

HÉLOÏSE – C'est-à-dire ?

VICTOR – Ce qui est moral n'est pas toujours pratique.

HÉLOÏSE – Ah bon ?

VICTOR – Oui, comme les gens qui ne s'arrêtent pas lorsque quelqu'un est en panne.

HÉLOÏSE – Là, une petite explication s'impose...

VICTOR – Ils sont pressés, ils voient quelqu'un en panne et ils ne veulent pas s'embêter. Sur le plan moral, ils devraient s'arrêter pour donner un coup de main, pousser la voiture ou aider à réparer la roue, mais sur le plan pratique, c'est pour eux une perte de temps et un effort inutile : ils ne veulent pas travailler pour rien.

HÉLOÏSE – Conclusion ?

VICTOR – Ce qui est pratique s'oppose à ce qui est moral. Or comme le travail est un concept pratique, il n'a rien à voir avec la morale. Car en général on travaille pour soi, on cherche son propre intérêt, on s'occupe de ce qui est à soi, de ce qui est utile à soi, c'est tout.

➤ CITATIONS 9 ET 10

L'opposition est une forme de rapport, où les deux éléments qui s'opposent se définissent par leur opposition. On ne peut donc pas affirmer qu'ils n'entretiennent aucun rapport. Ainsi, si pratique et morale s'opposent, il s'agit de définir ce en quoi elles s'opposent. Ici, est uniquement définie la forme pratique du travail.

HÉLOÏSE – Alors là je suis perdue !

VICTOR – Ça me paraît pourtant très simple. Où est le problème ? comme tu aimes demander.

HÉLOÏSE – Comment peux-tu dire ensemble que « morale et travail n'ont rien à voir l'un avec l'autre » et qu'ils « s'opposent » ?

VICTOR – C'est vrai que s'ils s'opposent, ils ont un rapport entre eux, comme le bien et le mal par exemple. Mais ça m'ennuie de décrire le travail comme le mal et la morale comme le bien. Je ne sais pas quoi dire !

❗ *Incertitude paralysante*

Le fait qu'une idée nous gêne ne doit pas être un frein à son développement. Il vaut mieux aller jusqu'au bout de l'idée, quitte à en critiquer les implications et les conséquences par la suite.

HÉLOÏSE – Où est le problème, comme tu disais il y a une minute ?

VICTOR – Déjà, il y en a un premier : le travail peut être une idée morale, comme pour mon père, pour qui c'est un devoir.

HÉLOÏSE – Cela a-t-il du sens ?

VICTOR – Oui, si on veut. Pour lui, c'est par le travail qu'on contribue à la société et qu'on devient responsable.

HÉLOÏSE – Mais cette idée ne t'emballe pas.

VICTOR – Non, car la plupart des gens travaillent surtout pour gagner de l'argent, ce qui n'a rien de moral. C'est seulement utile.

HÉLOÏSE – Conclusion ?

VICTOR – En fin de compte, c'est l'intention qui fait la différence. Si on travaille pour contribuer à la société, c'est une idée morale, mais si on travaille uniquement pour gagner de l'argent, c'est une idée pratique. Soit on cherche ce qui est utile exclusivement à soi, soit ce qui est utile pour tous. De ce point de vue, le travail est révélateur de l'individu, car chacun lui donne le sens qu'il veut. ► CITATIONS 11 ET 12

Le travail est conçu comme une « idée morale » à partir du moment où l'on cherche l'intérêt de tous, en opposition à une « idée pratique » lorsque l'on poursuit uniquement son intérêt personnel.

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « Tu dois payer ta vie par ton travail. » **PHOCLYDE DE MILET**, *Sentences*, IV^e s. av. J.-C.

2- « Le travail physique est une mort quotidienne. » **S. WEIL**, *L'Enracinement*, 1949.

3- « Sue et tu seras sauvé. » **TH. ROOSEVELT**, président des États-Unis, 1858-1919.

4- « Aux temps anciens et chez certains peuples, les gens de métier étaient des esclaves ou des étrangers, ce qui explique que la plupart des travailleurs manuels le sont encore à présent ; mais un État idéal se gardera de faire d'un homme de métier un citoyen. » **ARISTOTE**, *La Politique*, IV^e s. av. J.-C.

5- « [...] Dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre ; dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut et la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire. » **ROUSSEAU**, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

6- « [...] Étudier les *arts mécaniques*, c'était s'abaisser à des choses dont la recherche est laborieuse, la méditation ignoble, l'exposition difficile, le commerce déshonorant, le nombre inépuisable, et la valeur minutieuse. » **DIDEROT**, article « Art » de *l'Encyclopédie*, 1751.

7- « Le travail est donc une marchandise que son possesseur, le salarié, vend au capital. » **MARX**, *Travail salarié et capital*, 1849.

8- « Le travail [...] constitue surtout le but même de la vie, tel que Dieu l'a fixé. [...] La répugnance au travail est le symptôme d'une absence de la grâce. » **WEBER**, *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, 1904.

9- « S'ils [les travailleurs] veulent abolir la propriété privée, c'est qu'ils en ont assez d'être admis sur le lieu du travail comme des immigrés qu'on laisse entrer par grâce. » **S. WEIL**, *L'Enracinement*, 1943.

10- « Le travail, qui est mien, mettant ces choses hors de l'état commun où elles étaient, les a fixées et me les a appropriées. » **LOCKE**, *Second Traité du gouvernement civil*, 1690.

11- « Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? » **PASCAL**, *Pensées*, 1670 (posthume).

12- « Le travail n'est pas l'activité en soi, mais l'expression d'un être particulier qui tente de remplir son espace, son temps, sa légitimité. » **JÜNGER**, *Le Travailleur*, 1932.

→ **Problématique 8 :**
Est-ce par le travail que l'homme prend conscience de soi ? (texte p. 94)
Problématiques 3, 4, 5, 6

⚙️ *Problématique accomplie*

En résumé...

Que l'on doive travailler, c'est une réalité qui n'a pas nécessairement une signification morale, puisque cette contrainte s'impose à nous de toute façon comme une nécessité pratique, vitale, biologique. Comment relier cette nature première à la valorisation morale du travail, aux exigences de justice et d'égalité qui se manifestent pourtant à son sujet ? Ces questions mêmes témoignent d'un besoin de l'homme : celui de donner un sens – si possible un sens spécifiquement humain – à ce qui pouvait n'apparaître que comme simple activité mécanique, machinale. D'où la difficulté, par exemple, d'accepter l'exploitation dans le travail ou l'appropriation du travail d'autrui, alors qu'on n'ira pas s'indigner que, dans la nature et pour les nécessités de la survie, les gros poissons mangent les petits ! Chaque homme ne se sent-il pas concerné avant tout par la survie de soi et des siens, par ce qu'il détient, ses propres biens ? Comment cela peut-il se conjuguer à l'idée de responsabilité sociale ? Le travail semble ainsi relever à la fois de la nature et de la culture, de la contrainte et de la moralité.

Les notions-outils

Intention : volonté ou souhait de faire quelque chose, projet. Visée ou objectif que l'on se propose, considéré comme distinct ou opposé d'un résultat effectivement obtenu.

Expliquer : faire ressortir d'une idée ou d'un fait ce qui est implicite. Clarifier en indiquant les causes, en donnant des détails, en analysant, en développant le contenu.

Morale : ensemble de principes et de règles de conduite définissant et prescrivant le permis et le défendu, l'utile et le nuisible, le bien et le mal.

Justice : norme ou principe moral commandant la conformité des actions ou des idées par rapport au droit ou au bien. Ensemble des institutions administrant, dans un État, le pouvoir judiciaire, l'application du droit positif.

Égalité : principe ou idéal selon lequel les membres d'un groupe, les citoyens d'un État doivent être considérés et traités de la même façon, en particulier sur le plan juridique : égalité des droits, sur le plan moral : dignité, ou sur le plan social : égalité des conditions, des revenus, etc.

Inégalité : état de fait ou statut politique contrevenant à ce principe ou cet idéal.

Pratique : se rapportant au domaine de l'action humaine, considéré comme distinct à la fois de l'activité purement intellectuelle et du domaine de la production, de la fabrication. Mise en œuvre d'une théorie. Se rapportant à ce qui est utile, en opposition à d'autres critères : morale, vérité, beauté, etc.

Problématique : formulation d'une série de questions ou d'hypothèses reliées entre elles, propres à faire surgir un problème fondamental ; ensemble qui représente la difficulté globale et les enjeux d'une réflexion donnée. Question ou proposition de nature paradoxale qui soulève un problème de fond.

Nature : opposée à culture ou à l'artifice, toute réalité du monde qui ne doit pas son existence à l'invention et au travail humain. Opposée à liberté, le monde dans sa totalité, en tant que l'on découvre en lui un déterminisme ou au moins un ordre et une cohérence. Ce qui dans un être échappe à son libre-arbitre.

Culture : opposée à nature, tout ce qui est créé par l'homme dans le cadre historique et social. Ensemble de règles ou de normes instituées collectivement par une société ou un peuple. En un sens plus étroit, processus de formation du jugement et du goût.

Critique : qui n'accepte pas sans examen un énoncé, un fait ou une idée, mais exerce à son propos sa faculté de discernement. Dans une acception objective : analyse ; dans une acception péjorative : reproche.

3

Travail et société

Problématique 5 :
L'intégration sociale
passe-t-elle par le
travail ? (texte p. 90)
**Problématiques 4,
6, 8, 13**

⚙️ Introduction
d'un concept
opérateur

VICTOR – Je voudrais soulever un autre problème, suite à notre dernière discussion sur la valeur du travail.

HÉLOÏSE – Je t'écoute.

VICTOR – Un des arguments que mon père utilise pour justifier le travail est que si on ne travaille pas, on ne trouve pas d'emploi, on ne s'intègre pas dans la société. Pour lui, il faut donc travailler. D'une part, parce que c'est bien ; d'autre part, parce que sinon on reste isolé de l'ensemble de la société. ► CITATIONS 1 ET 2

Une nouvelle fonction du travail est abordée : il est facteur d'« intégration sociale ».

HÉLOÏSE – Donc ?

VICTOR – Ce n'est pas si moral que cela.

HÉLOÏSE – Pourquoi ?

VICTOR – On a bien vu que c'est l'intention qui déterminait la valeur morale du travail.

HÉLOÏSE – Oui, continue...

VICTOR – Eh bien ! Trouver sa place dans la société, s'intégrer, je ne vois pas en quoi cela correspond à une intention morale.

L'introduction de l'« intention » ne constitue pas un argument montrant que l'« intégration » ne relève pas de la « morale ». Cette analyse est possible, mais il est besoin de l'étayer.

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Trouver sa place, c'est comme trouver un emplacement pour se garer avec sa voiture : c'est uniquement un souci d'utilité, pour soi.

HÉLOÏSE – Pourquoi ce qui est utile ne serait pas moral ?

VICTOR – On a bien vu que ce qui était utile, ou pratique, n'était pas moral.

HÉLOÏSE – Justement, n'avons-nous pas été un peu rapides en affaire ?

VICTOR – Je ne trouve pas.

HÉLOÏSE – Essayons quand même de vérifier, tu veux bien ?

❗ Certitude
dogmatique

⚙️ Suspension du
jugement

Problématique 4 :
Le travail est-il
uniquement un
concept économique ?
(texte p. 89)
**Problématiques 3,
5, 6, 8, 9**

❗ Difficulté à
problématiser

VICTOR – Oui, mais à ce rythme-là, on n'avance pas, s'il faut toujours revenir en arrière.

Le refus de la mise à l'épreuve de nos propos afin d'« avancer » nous porte à prendre pour acquis de nombreuses propositions qu'il s'agirait plutôt d'approfondir en formulant diverses problématiques.

HÉLOÏSE – Es-tu pressé ? Où veux-tu aller ainsi ?

VICTOR – Très drôle ! Je connais ton humour.

HÉLOÏSE – Ne vaut-il pas mieux avoir la conscience tranquille plutôt que d'avancer à tout prix ?

VICTOR – De toute façon, on fera comme tu voudras ! Alors que veux-tu ?

HÉLOÏSE – Tu ne t'en souviens pas ?

VICTOR – Mais si ! Tu veux que nous vérifions si l'utilité et la morale s'opposent nécessairement, afin de creuser le problème de la valeur morale du travail et de l'intégration sociale.

Les convictions sont temporairement mises de côté, afin de vérifier la validité de la proposition établissant la valeur morale de l'intégration sociale par le travail.

HÉLOÏSE – Bien ! Allons-y.

VICTOR – Je crois que je tiens une piste.

HÉLOÏSE – Laquelle ?

VICTOR – Ça dépend pour qui !

HÉLOÏSE – Mais encore...

VICTOR – Reprenons l'idée qu'on travaille pour se faire une place dans la société. La question reste de savoir pourquoi, dans quelle intention on veut se trouver une place dans la société : pour soi-même, pour obtenir le plus possible, chacun pour soi, ou bien pour contribuer à la société au mieux de ses capacités. ► CITATIONS 3 ET 4

En précisant deux sens possibles de l'« intention », une piste est annoncée qui permettrait de problématiser la valeur morale de la « volonté d'intégration sociale ». Toutefois, la problématique n'est pas articulée jusqu'à son terme : le rapport avec la morale n'est pas suffisamment précisé.

HÉLOÏSE – Quelle est la différence principale entre ces deux attitudes ?

VICTOR – Dans le premier cas, on le fait pour soi, de manière égoïste ou égocentrique, dans le second, on le fait pour les autres.

HÉLOÏSE – Et la morale dans tout cela ?

VICTOR – Si on veut se faire une place dans la société dans le but de contribuer à cette société, c'est moral, si on le fait pour soi-même, ça ne l'est pas. Comme je l'ai déjà affirmé, l'intention détermine la valeur de l'acte.

HÉLOÏSE – Donc si l'intention est généreuse, le travail en question a une valeur morale ?

VICTOR – Oui, mais il y a quelque chose qui ne me plaît toujours pas.

HÉLOÏSE – Je t'écoute...

VICTOR – Cette idée d'intention.

HÉLOÏSE – Que lui reproches-tu ?

VICTOR – Je n'en suis pas sûr.

HÉLOÏSE – Ton soupçon serait alors infondé ?

VICTOR – Non, on dit bien que « l'enfer est pavé de bonnes intentions ».

D'une part, un tel proverbe mérite une petite analyse explicative, d'autre part, il n'a pas à être accepté d'office, car à l'instar de toute proposition, il mérite une justification.

HÉLOÏSE – Est-ce tout ce que tu offres comme justification ?

VICTOR – C'est un peu léger, je te l'accorde.

HÉLOÏSE – Tu abandonnes, ou tu as autre chose ?

VICTOR – Non, mais ce dicton me plaît bien. Je ne veux pas l'abandonner aussi vite.

HÉLOÏSE – Je t'écoute.

VICTOR – Il suffirait d'avoir de bonnes intentions, sans se soucier des conséquences, et le tour serait joué : on aurait bonne conscience.

HÉLOÏSE – Concrètement, pour le travail, quelles sont les conséquences de ton intuition ?

VICTOR – Prends l'exemple de la grève.

HÉLOÏSE – Qu'en tires-tu ?

VICTOR – Lors d'une grève, si on ne travaille pas, cela peut être pour le bien de tous, donc avoir une valeur morale. Par exemple, si la société pour laquelle on travaille ne respecte pas ses employés comme ils le méritent. C'est comme ça qu'on a obtenu les congés payés, la réduction du temps de travail et l'interdiction du travail des enfants. ► CITATIONS 5 ET 6



Position critique

Un argument est invoqué, justifiant la contre-proposition : « ne pas travailler peut avoir une valeur morale ».

HÉLOÏSE – Qu'en est-il de ceux qui travaillent même pendant la grève ?

VICTOR – Tu veux parler des briseurs de grève ?

HÉLOÏSE – Par exemple.

VICTOR – Eh bien ceux-là, ils empêchent le progrès social. Travailler devient immoral.

HÉLOÏSE – Et s'ils pensent agir justement en continuant à travailler ?

VICTOR – Alors là ! Je crois que c'est immoral quand même.

La question n'est pas du tout traitée : la pensée reste sur ses positions initiales sans prendre le temps de peser la question. Pour preuve, aucun argument n'est fourni.

HÉLOÏSE – Pourtant, si leur intention est bonne ?

VICTOR – Pour gagner leur vie par exemple ? Mais ils oublient les implications de leur geste. Tu vois, c'est ce qui me gêne avec l'intention. Car il y a aussi la réalité objective du travail, et ses conséquences sur la société. Le travail se trouve au cœur du fonctionnement social, puisque c'est ce qui nous permet de vivre. On ne peut pas ignorer cet aspect. C'est d'ailleurs pour cette raison que chacun devrait pouvoir trouver un travail. Et on doit aussi garantir que le travail s'effectue dans de bonnes conditions. ► CITATIONS 7 ET 8

La critique de l'intention, grâce à la « réalité objective du travail » et à ses « conséquences sociales », est menée plus avant.

HÉLOÏSE – Peux-tu m'en dire davantage sur cette « réalité objective du travail » ?

VICTOR – Je pense que depuis toujours les hommes ont dû travailler.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce qui te permet d'avancer une telle hypothèse ?

VICTOR – Elle me paraît assez incontestable. Tout le monde doit travailler.

Même si cette proposition paraît « incontestable », il serait préférable de l'étayer et de la mettre à l'épreuve.

HÉLOÏSE – C'est tout ce que tu offres comme preuve ?

❗ Opinion reçue

→ **Problématique 9 :**

Le travail engendret-il l'inégalité entre les hommes ?
(texte p. 95)

Problématiques 1, 2, 3, 4, 6, 12

❗ **Emportement émotionnel**

→ **Problématique 13 :**

Peut-on parler d'un droit au travail ?
(texte p. 98)

Problématiques 1, 2, 5, 6, 9

⚙️ **Àchévement d'une idée**

❗ **Fausse évidence**

→ **Problématique 14 :**
La technique est-elle
spécifiquement
humaine ? (texte
p. 99)
**Problématiques 2,
4, 6, 15**

⚙ *Exemple
analysé*

❗ *Perte de l'unité*

VICTOR – Si tu regardes bien, même les animaux travaillent. Car la nourriture ne vient pas toute seule : il faut aller la chercher.

HÉLOÏSE – C'est uniquement pour se nourrir que les animaux travaillent ?

VICTOR – Non, c'est aussi pour s'abriter : les oiseaux font des nids. Pour se protéger : il faut se déplacer, c'est aussi un travail. Pour se reproduire : il faut s'occuper des petits. Et en plus les hommes doivent se vêtir, puisqu'ils n'ont ni plumes, ni poils pour se couvrir. C'est déjà pour cette raison que l'homme doit inventer des moyens artificiels de faire les choses. Tout cela constitue le travail.

▶ CITATIONS 9 ET 10

HÉLOÏSE – Pourquoi travaille-t-on ?

VICTOR – Je viens de l'expliquer : pour tout ça.

HÉLOÏSE – Et comment se nomme cet ensemble, ton « tout cela » ?

VICTOR – On peut appeler ça subvenir à ses besoins. D'ailleurs, on peut dire en effet qu'on travaille pour subvenir à ses besoins, pour se procurer tout ce qu'il faut pour vivre.

Les divers exemples de travail proposés antérieurement sont regroupés sous un concept unique : subvenir à ses besoins, ce qui permet de saisir la teneur générale de chacun d'entre eux.

HÉLOÏSE – Vois-tu une autre différence, entre l'homme et l'animal, à part se vêtir ?

VICTOR – Non, je pense qu'en gros, ils font la même chose : se nourrir, se protéger, s'abriter, se reproduire.

HÉLOÏSE – Travaillent-ils de la même manière ?

VICTOR – Peut-être pas, mais les animaux non plus ne travaillent pas tous de la même manière : l'abeille ne travaille pas comme le lion.

Si les hommes ne travaillent pas comme les animaux, il s'agit de montrer en quoi consiste cette différence. Ce n'est pas en affirmant – sans argument – que les animaux travaillent différemment les uns des autres que l'on approfondit la question. N'oublions pas que le « mais » est une forme d'objection qui ne clarifie en rien l'affirmation initiale.

HÉLOÏSE – Qu'y aurait-il donc de spécifique à l'être humain ?

→ **Problématique 10 :**
La division du travail
est-elle inévitable ?
(texte p. 96)
**Problématiques 4,
5, 8, 9**

⚙ *Introduction
d'un concept
opérateur*

→ **Problématique 2 :**
Le travail aliène-t-il
l'être humain ? (texte
p. 87)
**Problématiques 8,
9, 15, 16**

⚙ *Achèvement
d'une idée*

VICTOR – Je ne vois pas.

HÉLOÏSE – Quelle est la différence principale entre le travail de l'abeille et celui du lion ?

VICTOR – L'abeille vit en société, le lion reste en famille.

HÉLOÏSE – Quelle est la conséquence principale de la vie en société pour le travail ?

VICTOR – La répartition des tâches, bien sûr ! Tout le monde ne fait pas la même chose chez les abeilles. Il y a une reine, des guerriers, des ouvriers de différentes sortes. On ne peut pas faire autrement si une population est nombreuse. Ça change beaucoup la nature du travail, puisqu'on ne doit plus tout faire soi-même, mais se spécialiser. Phénomène qu'on rencontre dans toutes les sociétés organisées. ▶ CITATIONS 11 ET 12

Conséquences importantes sur le travail de la vie en société : « la répartition des tâches » et « la spécialisation ».

HÉLOÏSE – Et pour l'être humain ?

VICTOR – Comme pour les abeilles, il y a une répartition des tâches et une hiérarchie.

HÉLOÏSE – Et quelle est la différence entre le travail des abeilles et celui des humains ?

VICTOR – La principale, je crois, est que les abeilles accomplissent toute leur vie la même chose, elles sont comme programmées, alors que nous, nous pouvons changer de tâche au cours de notre vie : nous sommes libres de choisir notre travail et même d'inventer différentes manières de le faire. ▶ CITATIONS 13 ET 14

Il est finalement répondu à la question demandant ce qui distingue le travail humain et le travail animal : « liberté et invention ».

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « Si c'est pour le commerce, l'intérêt propre est le fondement de cette société. » **HOBBS**, *Le Citoyen*, 1642.

2- « Les hommes sont naturellement paresseux, mais l'ardeur du travail est le premier fruit d'une société bien réglée [...]. » **ROUSSEAU**, *Projet de constitution pour la Corse*, 1861 (posthume).

3- « Parce que l'individu ne se suffit pas, c'est de la société qu'il reçoit tout ce qui lui est nécessaire, comme c'est pour elle qu'il travaille. » **DURKHEIM**, *De la division du travail*, 1893.

4- « Ainsi, chaque homme subsiste d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante. » **SMITH**, *Recherches sur la nature et les causes de la richesses des nations*, 1776.

5- « L'usage que nous faisons des esclaves ne s'écarte que peu de l'usage que nous faisons des animaux : le secours que nous attendons de la force corporelle pour la satisfaction de nos besoins indispensables provient indifféremment des uns et des autres, aussi bien des esclaves que des animaux domestiques. » **ARISTOTE**, *Politique*, IV^e s. av. J.-C.

6- « Un fonctionnaire public quelconque, une personne adonnée aux sciences, aux beaux-arts, à l'industrie manufacturière et agricole, travaillent d'une manière tout aussi positive que le manoeuvre bêchant la terre, que le portefaix portant des fardeaux. » **SAINT-SIMON**, *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, 1809.

7- « Que signifie la reconnaissance du droit au travail ? Que l'individu dispose d'une créance sur la société et qu'il va pouvoir obliger celle-ci – dont l'État – à lui fournir du travail. » **MÉDA**, *Le Travail, une valeur en voie de disparition*, 1995.

8- « Nul genre de travail, de culture, de commerce, ne peut être interdit à l'industrie des citoyens. » *Constitution française de 1793*, art. 17.

9- « À quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la Terre ? Au temps où se fabriquèrent les premières armes, les premiers outils. » **BERGSON**, *L'Évolution créatrice*, 1907.

10- « Tout ce que l'homme accomplit, un animal ou un autre l'a fait. [...] L'homme n'accomplit rien qui ne soit à la portée de la vie en général. » **SPENGLER**, *L'Homme et la Technique*, 1931.

11- « On produit toutes choses en plus grand nombre, mieux et plus facilement, lorsque chacun, selon ses aptitudes et dans le temps convenable, se livre à un seul travail, étant dispensé de tous les autres. » **PLATON**, *La République*, II, IV^e s. av. J.-C.

12- « On a façonné l'homme à une manoeuvre qui, loin de l'initier aux principes généraux et aux secrets de l'industrie

humaine, lui ferme la porte à toute autre profession ; après avoir mutilé son intelligence, on l'a stéréotypée, pétrifiée. » **PROUDHON**, *De la justice dans la révolution et dans l'Église*, 1858.

13- « Le règne de la liberté ne commence, en réalité, que là où cesse le travail imposé par le besoin et la nécessité extérieure. » **MARX**, *Le Capital*, 1867.

14- « [...] Le travail offre une amorce de libération concrète, même dans [les] cas extrêmes, parce qu'il est d'abord négation de l'ordre contingent et capricieux qui est l'ordre du maître. » **SARTRE**, *Situations, III*, 1949.

En résumé...

Le travail peut-il être élevé au rang d'une valeur ? Encore faudrait-il savoir si cette valeur, il la possède en lui-même, ou si elle ne lui serait pas plutôt conférée de l'extérieur. On peut ainsi penser qu'un travail n'a de valeur que relativement à l'intention qui l'anime ou au sens qu'on lui donne. Ainsi en va-t-il pour le travail comme vecteur d'intégration sociale : est-ce par simple souci d'efficacité, ou afin de pouvoir contribuer à la société ? Pour soi ou pour les autres ?

Mais pour que l'homme puisse donner une valeur au travail, encore faut-il qu'il puisse le reconnaître comme une activité qui lui est propre. Sur ce plan, il est parfois difficile de distinguer le travail de l'activité instinctive de l'animal. Sans doute le travail humain comporte-t-il une part essentielle de réflexion, d'élaboration rationnelle, de choix, d'artifice, que l'on ne reconnaît pas chez l'animal. Mais cette différence doit sans doute être relativisée : est-elle si tranchée, si radicale ? Ne reste-t-il pas, dans le travail humain, bien des aspects instinctifs ? La division du travail n'est-elle pas déjà présente chez les animaux ? Il n'est pas sûr que ces différences soient vraiment décisives, qu'elles suffisent à distinguer le travail humain du comportement animal.

Les notions-outils

Utilité : propriété définissant un objet capable de satisfaire un besoin ou de produire une fin désirée.

Besoin : privation d'un objet, ce qui manque à un être pour subsister, soit en tant qu'être biologique, ou comme être social.

Intérêt : ce qui est important, utile, désirable ou profitable, pour une personne ou un groupe donné. Disposition intellectuelle ou affective envers une personne ou un objet. Ce qui avantage une personne ou un groupe par rapport aux autres : connotation d'exclusive ou d'égoïsme. Revenu tiré d'un capital ; produit d'un investissement.

Égoïsme : tendance naturelle ou non à donner la priorité sur toutes autres considérations à l'amour de soi, à l'intérêt strictement personnel.

Individualisme : ensemble de comportements ou d'opinions consistant à faire prévaloir, dans la société, les vues, les désirs et les intérêts des individus, plutôt que ceux de la collectivité ou de l'État.

Respect : sentiment d'ordre moral valant comme reconnaissance de la dignité d'une personne ou d'une valeur. Peut désigner également l'attitude qui s'impose de ne pas nuire à l'existence, à l'intérêt ou à l'intégrité d'une personne, d'une valeur, voire d'une chose.

Biologique : qui se rapporte à l'organisme vivant, aux fonctions physiologiques et vitales des êtres organisés.

Instinct : tendance ou impulsion naturelle commune à des individus d'une même espèce animale. Il a une fonction ou un but vital, ce qui le distingue en particulier du réflexe.

Argument : élément de raisonnement ayant pour finalité la mise en évidence de la vérité ou de la fausseté d'une proposition.

Réel : (du latin *res* = chose) ce qui est une chose ou de l'ordre des choses, de l'objet existant en soi, par opposition à ce qui n'est qu'une représentation, une idée ou une simple possibilité d'être.

Réalité : désigne le réel, ou le caractère de ce qui est réel.

Vérité : conformité de la pensée avec elle-même ou de la connaissance avec le réel.

4

Technique et liberté

Problématique 17 :
Le progrès humain est-il indissociable du progrès technique ? (texte p. 103)

Problématiques 1, 2, 8, 14, 15, 16

❗ Exemple inexplicité

❗ Glissement de sens

VICTOR – J'ai réfléchi à notre dernière discussion, et j'ai trouvé une autre différence entre l'homme et l'animal, en ce qui concerne le travail.

HÉLOÏSE – Quelle est-elle ?

VICTOR – Non seulement les animaux ne changent pas de travail, comme nous l'avons dit, mais de plus ils ne changent pas leur manière de travailler.

HÉLOÏSE – Pourrais-tu être plus précis ?

VICTOR – D'une génération à l'autre, les animaux vivent et travaillent de manière identique, tandis que l'être humain change constamment son mode de fonctionnement : il invente des outils et c'est comme ça qu'il progresse. ► CITATIONS 1 ET 2

HÉLOÏSE – As-tu un exemple concret à fournir, pour que je saisisse mieux ton idée ?

VICTOR – L'ordinateur, qui était utilisé uniquement par une minorité de gens il y a vingt ans, est aujourd'hui un appareil que chacun peut avoir chez soi.

On ne sait pas dans quel but l'exemple de l'ordinateur est cité. S'il est par exemple une preuve du progrès, il s'agirait d'expliquer, au moins brièvement, en quoi il est un progrès : technique, humain, social, etc.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que cela te dit sur l'être humain ?

VICTOR – Qu'il est libre, contrairement à l'animal.

HÉLOÏSE – Explique-toi.

VICTOR – Oui, l'animal est déterminé par ses organes, pas l'homme.

HÉLOÏSE – Par quoi est déterminé l'homme ?

VICTOR – Par rien. Il fait ce qu'il veut.

HÉLOÏSE – Peux-tu faire le travail que tu veux ?

VICTOR – Oui, d'une certaine manière. Je fais ce que je veux car personne ne peut m'en empêcher.

La proposition « faire ce que l'on veut » a changé de sens sans que ce changement soit précisé. La question était celle de la « détermination par les organes », elle est devenue celle du rapport à autrui.

❗ Précipitation

HÉLOÏSE – N'avons-nous pas un problème ?

VICTOR – Je ne crois pas.

HÉLOÏSE – Ne vois-tu pas un problème dans ta formulation précédente ?

VICTOR – Non.

HÉLOÏSE – Que veut dire « d'une certaine manière » ?

VICTOR – Justement, c'est une manière de s'exprimer.

L'expression « d'une certaine manière » renvoyait à une perspective particulière en opposition à d'autres, ce qui impliquait de différencier cette perspective. Mais la question n'est pas traitée, et de surcroît « la manière » est prise comme simple mode d'expression.

HÉLOÏSE – S'il y a une manière, y en a-t-il une autre ?

VICTOR – J'imagine que oui, sans ça on ne dirait pas « d'une certaine manière ».

HÉLOÏSE – Bien ! Et quelle est cette « autre manière » ?

VICTOR – Pour répondre à ta question sur la liberté et à la détermination du travail ?

HÉLOÏSE – Exactement.

VICTOR – En fait il y a beaucoup de manières différentes de répondre à cette question.

❗ Indétermination du relatif

Le fait qu'il existe une multiplicité de réponses possibles n'avance rien la discussion.

HÉLOÏSE – Peux-tu m'en donner une ?

VICTOR – C'est vrai que comme j'ai répondu « oui » la première fois, on pourrait aussi répondre « non » à la question. Ce serait ça « l'autre manière » ?

HÉLOÏSE – Et pourquoi répondrait-on « non » ?

VICTOR – Non, parce que l'on vit dans une société, et qu'on est obligé de vivre et travailler comme cette société l'exige. Sinon on devient un exclu.

HÉLOÏSE – Qu'exige-t-elle à propos du travail ?

VICTOR – Si on souhaite faire partie de la société, il faut utiliser les outils qu'elle nous donne. On peut même dire les outils qu'elle nous impose. En ce sens, on n'est pas totalement libre : notre travail et même notre vie dépendent de nos outils.

► CITATIONS 3 ET 4

Des arguments sont fournis qui permettent de mettre à l'épreuve la thèse de la liberté de l'homme dans son travail.

➔ **Problématique 16 :**
La technique, asservissement ou libération ?
(texte p. 102)

Problématiques 1, 2, 5, 8, 17, 18

⚙️ *Position critique*

➔ **Problématique 15 :**
Le travail est-il dépendant de la technique ?
(texte p. 100)
Problématiques 8, 14

⚙️ *Penser l'impensable*

HÉLOÏSE – Peut-on être totalement libre ?

VICTOR – De toute façon, on ne peut pas être totalement libre. On dépend toujours de quelque chose.

HÉLOÏSE – Alors peut-on être libre de travailler comme on l'entend ?

VICTOR – J'imagine que non.

HÉLOÏSE – Donc aucune différence là-dessus entre l'homme et l'animal...

VICTOR – Je n'ai jamais dit cela !

HÉLOÏSE – Qu'as-tu dit alors ?

VICTOR – Je ne sais pas trop.

HÉLOÏSE – N'as-tu pas affirmé tour à tour que l'homme et l'animal n'étaient pas libres de travailler comme ils voulaient ?

VICTOR – Si, mais cela ne veut pas dire qu'ils sont pareils.

HÉLOÏSE – Ne le sont-ils pas sur ce plan-là tout au moins, d'après ce que tu avances ?

VICTOR – J'ai dit que l'animal était déterminé par ses organes.

HÉLOÏSE – Et l'humain ?

VICTOR – Remarque, l'humain aussi est déterminé par ses organes : comme les animaux, il travaille avec ce que la nature lui a donné comme outil. ► CITATIONS 5 ET 6

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Oui, avec son cerveau.

HÉLOÏSE – Et...

VICTOR – Les animaux travaillent en fonction de leurs membres : par exemple les oiseaux volent parce qu'ils ont des ailes, les lièvres courent parce qu'ils ont de longues pattes arrière. Mais l'homme travaille surtout avec son cerveau : c'est son organe comparativement le plus développé.

En dépit de la distinction initiale, il est reconnu que l'homme, comme l'animal, est aussi déterminé par ses organes naturels.

HÉLOÏSE – N'en manque-t-il pas un bout ?

VICTOR – Non, pourquoi ça ?

❗ *Alibi du nombre*

HÉLOÏSE – Pour les animaux, tu as mentionné l'organe et l'activité qui lui correspond, mais pour l'homme tu as uniquement mentionné l'organe sans préciser l'activité qui lui correspond.

VICTOR – Ça me semble évident tout de même ! Tout le monde sait à quoi sert le cerveau ! Les philosophes en ont beaucoup parlé à travers l'histoire.

« Tout le monde » et « les philosophes » représentent des entités trop vagues et imprécises, qui de surcroît ne nous indiquent en rien en quoi consiste cette « évidence ». D'autant plus que diverses opinions s'opposent sur la question.

HÉLOÏSE – Qu'à cela ne tienne ! Qu'en est-il pour toi ?

VICTOR – Si ça peut te faire plaisir : le cerveau sert à réfléchir.

HÉLOÏSE – Quelle en est la conséquence sur la nature du travail humain ?

VICTOR – Comme je l'ai dit, son travail change.

HÉLOÏSE – À quoi vois-tu que son travail change ?

VICTOR – Il invente de nouvelles manières de faire les choses.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce qui lui permet de travailler différemment ?

VICTOR – J'ai compris où tu veux en venir : l'homme invente des outils, il crée, ce qui lui permet de travailler différemment, par différentes procédures. C'est ce qu'on appelle la technique, non ? Et comme en art, il s'agit de création. ► CITATIONS 7 ET 8

Le concept de « technique » nous permet de résumer en quoi le travail humain se distingue du travail animal : par les « outils », l'« invention » et la « diversité des procédures », ce qui le rapproche de l'art.

HÉLOÏSE – Est-ce là sa liberté ?

VICTOR – Peut-être, mais j'ai une objection.

HÉLOÏSE – Laquelle ?

VICTOR – On est prisonnier de la technique.

HÉLOÏSE – Quel est ton argument pour soutenir cette thèse ?

VICTOR – Déjà parce qu'on en dépend.

HÉLOÏSE – Comment s'effectue cette dépendance ?

❗ *Perte de l'unité*

➔ **Problématique 21 :**
Doit-on contrôler le progrès technique ?
(texte p. 106)

Problématiques 2, 4, 8, 15, 16, 18

⚙️ *Achèvement d'une idée*

VICTOR – De toutes sortes de manières.

HÉLOÏSE – Mais encore ?

VICTOR – Tout d'abord, parce qu'on ne sait plus faire autrement. Par exemple la plupart des gens ne savent plus monter à cheval ou conduire une charrette à bœufs, puisqu'on apprend plutôt à conduire une voiture.

Si « toutes sortes de manières » sont annoncées, il est impératif d'en mentionner plusieurs, sans quoi le discours devient incohérent.

HÉLOÏSE – Tu as annoncé « plusieurs manières » et tu ne m'en fournis qu'une.

VICTOR – Oui, il y a une autre dépendance : on est prisonnier de la technique.

HÉLOÏSE – Ne répètes-tu pas simplement ce que tu as dit plus tôt ?

VICTOR – Oui, mais je voulais dire autre chose.

HÉLOÏSE – Quoi donc ?

VICTOR – Si je reprends mon idée du cheval et de la carriole, aujourd'hui tu n'as pas le droit de l'utiliser, sur l'autoroute par exemple.

HÉLOÏSE – Quel est l'enjeu ici ?

VICTOR – Ce n'est pas qu'on ne sait plus utiliser une technique, c'est aussi qu'on n'a pas le droit de l'utiliser. La société nous oblige à utiliser certaines technologies, même si on est contre ou qu'elles sont dangereuses. C'est donc à la fois un problème de connaissance et un problème de loi. ► CITATIONS 9 ET 10

Deux raisons sont invoquées : « la connaissance et la loi », qui déterminent le mode de travail par la technique et empiètent sur notre liberté.

HÉLOÏSE – Quelles sont ces « certaines technologies » ?

VICTOR – Généralement, ce sont les plus récentes. On est condamné au progrès, quoi !

HÉLOÏSE – Est-ce une perte de liberté ?

VICTOR – On peut défendre l'idée que ces techniques sont plus efficaces : on peut aller plus vite, on peut travailler de manière plus sûre.

HÉLOÏSE – Mais est-ce une perte de liberté ?

VICTOR – Oui, parce qu'on n'a pas le droit de faire autrement, comme je l'ai déjà dit.

➔ **Problématique 19 :**
Faut-il opposer art et technique ?
Problématiques 2, 15, 16, 17, 20

⚙️ *Introduction d'un concept opératoire*

❗ Illusion de synthèse

→ **Problématique 22 :**

La technique rend-elle le travail humain superflu ? (texte p. 107)

Problématiques 1, 2, 7, 15, 16, 17

❗ Difficulté à problématiser

HÉLOÏSE – « L'efficacité » serait donc une perte de liberté ?

VICTOR – Non, il ne faut pas exagérer !

HÉLOÏSE – Alors je ne comprends plus ton propos sur le progrès et la liberté.

VICTOR – La liberté et le manque de liberté peuvent aller ensemble, tu sais.

Une contradiction est posée entre « liberté » et « manque de liberté », dont on ne saurait se débarrasser en affirmant que les deux « peuvent aller ensemble ». Si c'est le cas, il s'agit de montrer de quelle manière les deux idées peuvent se conjuguer.

HÉLOÏSE – Pourquoi pas, mais il faudra étayer un peu plus ce paradoxe.

VICTOR – L'efficacité est utile, puisqu'elle nous permet d'aller plus vite.

HÉLOÏSE – Je ne vois pas le rapport avec la liberté.

VICTOR – Si on va plus vite pour faire quelque chose, on gagne du temps, et on est libre de faire autre chose pendant ce temps-là. C'est l'avantage de la technique.

▶ CITATIONS 11 ET 12

HÉLOÏSE – Et ton paradoxe ?

VICTOR – On est obligé d'être efficace.

Divers éléments sont présents qui permettraient de formuler une problématique sur le rapport entre « liberté » et « technique », mais ils ne sont pas placés en regard de manière concise. Exemple de problématique possible : le progrès technique nous libère par son efficacité, en facilitant le travail et en gagnant du temps, mais il empiète sur notre liberté en nous obligeant socialement à assimiler les nouvelles techniques et à être efficace.

HÉLOÏSE – Peux-tu articuler tout cela ensemble ?

VICTOR – Bon ! Je commence à fatiguer un peu...

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « [...] Les inventions qui jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction [...]. » **BERGSON**, *L'Évolution créatrice*, 1907.

2- « Plus les techniques progressent, plus la réflexion est en recul. » **G. MARCEL**, *Les Hommes contre l'humain*, 1951.

3- « La machine gouverne. La vie humaine est rigoureusement enchaînée par elle, assujettie aux volontés terriblement exactes des mécanismes. » **VALÉRY**, *Variété - Propos sur l'intelligence*, 1937.

4- « Pour pouvoir devenir des agents de libération, il faudrait que la science et la technologie modifient leur orientation et leurs objectifs actuels, il faudrait qu'elles soient reconstruites conformément à une sensibilité nouvelle – conformément aux impératifs des pulsions de vie. » **MARCUSE**, *Vers la libération*, 1969.

5- « C'est donc à l'être capable d'acquérir le plus grand nombre de techniques que la nature a donné l'outil de loin le plus utile, la main. » **ARISTOTE**, *Les Parties des animaux*, IV^e s. av. J.-C.

6- « La main seule et l'entendement abandonné à lui-même n'ont qu'un pouvoir très limité ; ce sont les instruments et les autres genres de secours qui font presque tout. » **BACON**, *Novum Organum*, 1620.

7- « [...] L'activité du génie ne paraît pas le moins du monde quelque chose de foncièrement différent de l'activité de l'inventeur en mécanique. » **NIETZSCHE**, *Humain, trop humain*, I, 1878.

8- « L'art est fait pour troubler. La science rassure. » **BRAQUE**, *Pensées sur l'art*, 1963.

9- « Aujourd'hui, sous la forme de la technique moderne, la technè s'est transformée en poussée en avant infinie de l'espèce et en son entreprise la plus importante. » **JONAS**, *Le Principe responsabilité*, 1979.

10- « La technique est dangereuse. Elle ne menace pas seulement l'identité des personnes. Elle risque de faire éclater la planète. » **LEVINAS**, *Difficile Liberté*, 1963.

11- « Si chaque instrument était capable, sur une simple injonction, ou même pressant ce qu'on va lui demander, d'accomplir le travail qui lui est propre [...], alors, ni les chefs d'artisans n'auraient besoin d'ouvriers, ni les maîtres d'esclaves. » **ARISTOTE**, *La Politique*, IV^e s. av. J.-C.

12- « L'électricité ne fait rien, ce sont les hommes qui font tout. » **ALAIN**, *Préliminaires à la mythologie*, 1943.

En résumé...

L'idée de la liberté dans le travail paraît problématique, puisque celui-ci semble l'activité imposée par excellence, celle qu'on ne décide pas, ou dont on ne décide que dans des bornes très précises qu'il ne nous revient pas de fixer. Toutefois, c'est par le travail que l'homme se rend maître de la nature, qu'il s'agisse de son environnement extérieur ou de sa propre nature humaine. Par son travail, l'homme produit des objets, et d'abord des outils qui lui permettent de transformer le monde et lui-même, dans un sens voulu par lui, si ce n'est en tant qu'individu, du moins en tant qu'être social. Cependant, le monde de la société et le monde technique engendrent de nouvelles contraintes à leur tour, de sorte qu'il apparaît que l'homme n'échappe à une sujétion que pour entrer sous une autre : le déterminisme naturel cède la place au déterminisme social ou scientifique. Or une contrainte n'est pas moins contraignante parce qu'elle a été choisie, ou parce qu'elle émane de nous-mêmes. Ne sommes-nous pas aujourd'hui condamnés à la technique et à l'efficacité ?

Les notions-outils

Progrès : développement d'une chose, d'un individu ou d'un groupe qui lui permet d'accéder à une amélioration, un degré supérieur dans un domaine donné.

Déterminé : qui résulte, à titre d'effet, de conséquence, de l'action de certaines causes qui le produisent nécessairement. Précis, bien défini ou délimité, particulier.

Déterminisme : caractère de ce qui est déterminé, de ce qui résulte de phénomènes antérieurs. *Exemple* : le déterminisme de notre éducation explique en partie notre comportement actuel. Ensemble des conditions nécessaires à la production d'un phénomène donné ; lorsque ces conditions sont réunies, le phénomène s'avère inéluctable. *Exemple* : le déterminisme des lois de la physique nous permet de prévoir la trajectoire de la balle. Conception philosophique d'après laquelle, certaines

conditions étant réunies, les phénomènes qui se produiront sont à la fois inévitables et prévisibles. Selon cette doctrine, la nécessité est la loi qui gouverne l'univers.

Volonté : faculté de se déterminer en ayant à l'esprit le but à atteindre, pour des raisons ou des motifs réfléchis dans le cadre d'un projet conscient. Elle tend à prendre en charge une réalité plus large (incluant par exemple : la raison, la nécessité, le monde, la société, etc.) que le désir qui est de nature plus immédiate. Sans la volonté, nous ne produirions que des actions spontanées, dictées par l'instinct, le besoin ou le désir.

Technique : (nom commun) ensemble des opérations, des procédés et des savoir-faire visant la fabrication d'objets ou plus généralement la maîtrise et la transformation de la nature. Aptitude spécifique qui rend capable de mener à bien une opération singulière, qu'elle relève de la production ou de l'action. Moyens par lesquels une action s'effectue : outils, machines, qui dérivent généralement de la connaissance scientifique. (adjectif) qui relève d'un savoir-faire ou d'un savoir particulier et spécialisé.

Technologie : étude générale de la technique, ses œuvres, ses procédés et son histoire. En un autre sens, désigne plutôt aujourd'hui les éléments les plus avancés, les plus complexes de la technique moderne, en particulier ceux qui mettent en jeu les nouvelles machines.

Sens : organe de la perception : toucher, ouïe, etc. Faculté de saisie immédiate, par le sensible ou par l'intellect : intuition. Direction d'un mouvement. Signification d'une action, d'une idée, d'une représentation, etc.

Paradoxal : qui est de nature contradictoire ; en contradiction avec l'opinion commune, avec la logique, avec le bon sens, avec soi-même. Qualité d'une idée originale et profonde, de nature problématique, qui met en question une pensée ou une logique établie.

Réflexion : opération intellectuelle par laquelle la pensée, s'abstrayant de toute adhésion au concret, fait retour sur elle-même et sur ses actes.

Nécessité : état de ce qui est inéluctable, de ce qui ne pourrait pas ne pas être, ni être autrement.

5

Le pouvoir de la technique

VICTOR – J'ai pensé à un autre exemple de perte de liberté due à la technique.

HÉLOÏSE – Laquelle ?

VICTOR – La publicité.

Il est nécessaire d'expliquer en quoi « la publicité est un exemple de perte de liberté lié à la technique ».

HÉLOÏSE – Comme s'effectue cette perte de liberté ?

VICTOR – La publicité nous conditionne pour nous obliger à acheter certains produits. À force de nous rabâcher les choses, on finit par obéir, sans même le vouloir. Il faut dire que ceux qui utilisent la publicité le font très bien : c'est pour cette raison que ça marche et qu'on se fait piéger. ► CITATIONS 1 ET 2

HÉLOÏSE – La publicité est une technique ?

VICTOR – Oui, on parle bien des techniques publicitaires.

Il ne suffit pas de citer une expression courante pour en justifier l'utilisation : il serait bon de vérifier la validité de cette expression.

HÉLOÏSE – Et que sont ces « techniques publicitaires » ?

VICTOR – C'est pour vendre plus de produits.

HÉLOÏSE – Merveilleuse définition !

VICTOR – J'ai répondu à ta question !

HÉLOÏSE – En es-tu sûr ?

VICTOR – Tu m'as demandé ce qu'étaient les techniques publicitaires, je t'ai dit à quoi ça servait. C'est une réponse, non ?

Définir l'utilité d'une entité ne répond pas à la question de sa nature, même si la fonction et l'identité d'une chose peuvent s'éclairer mutuellement et parfois coïncider.

HÉLOÏSE – Est-ce que l'établissement d'un nouveau magasin sert à vendre plus ?

VICTOR – Oui, si on veut.

HÉLOÏSE – Or, est-ce qu'un nouveau magasin est une « technique publicitaire » ?

❗ Exemple inexplicé

➔ **Problématique 23 :**
La technique peut-elle masquer le réel ? (texte p. 108)
Problématiques 7, 11, 16, 18, 21, 24

❗ Opinion reçue

❗ Glissement de sens

VICTOR – J'imagine que non.

HÉLOÏSE – Vois-tu l'impasse dans laquelle nous nous trouvons ?

VICTOR – Dire à quoi sert une chose ne nous indique pas nécessairement ce qu'elle est. Tu vois, je ne suis pas complètement obtus...

HÉLOÏSE – Bien, alors qu'est-ce qu'une technique publicitaire ?

VICTOR – Pour te faire plaisir, tentons d'être précis. Une technique publicitaire est une méthode de communication utilisée pour faire connaître un produit et le rendre populaire.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce la technique en général ?

VICTOR – La technique, c'est tout ce qui concerne les machines, c'est-à-dire les applications de la connaissance scientifique. ► CITATIONS 3 ET 4

L'idée de « technique » définie comme « ce qui concerne les machines », ou comme « application de la connaissance scientifique », trop restrictive, ne peut visiblement pas prendre en charge la « technique publicitaire ». Il devient nécessaire de revoir cette définition afin de l'élargir, ou alors l'expression « technique publicitaire » ne peut plus être utilisée en tant que telle.

HÉLOÏSE – Est-ce que cette définition s'applique à la technique publicitaire ?

VICTOR – Non, ça n'a rien à voir !

HÉLOÏSE – Alors pourquoi utilises-tu ici le terme « technique » ?

VICTOR – Je ne sais pas. Peut-être parce que la publicité utilise les médias comme la télévision, et que c'est de la technique.

HÉLOÏSE – Et si l'on utilise des tracts en papier ou des journaux, n'est-ce pas de la technique publicitaire ?

VICTOR – En fin de compte, je crois qu'il y a deux sens au terme technique. D'une part ce qui a trait aux machines et aux applications scientifiques, et d'autre part ce qui se rapporte à un savoir-faire lié à une activité particulière.

Deux différents sens de « technique » ont émergé, ce qui permet de lever l'ambiguïté nous posant problème.

➔ **Problématique 25 :**
La science précède-t-elle toujours la technique ? (texte p. 111)

Problématiques 19, 23

❗ Idée réductrice

⚙️ **À retenir**
d'une idée

Problématique 18 :
Le progrès technique transforme-t-il les questions morales ? (texte p. 104)
Problématiques 17, 20, 21, 23

❗ Incertitude paralysante

❗ Indétermination du relatif

Problématique 15 :
Le travail est-il dépendant de la technique ? (texte p. 100)
Problématiques 16, 17, 23, 25

HÉLOÏSE – Intéressante distinction.

VICTOR – Mais elle me fait penser à autre chose. Je m'aperçois qu'aujourd'hui, dès que l'on prononce le mot technique, on pense aux machines. Pourtant, il y a des techniques dans tous les domaines : en sport par exemple, on dit d'un joueur qu'il a une bonne technique sans qu'il utilise de machine.

HÉLOÏSE – Qu'en déduis-tu ?

VICTOR – Cela montre qu'on est vraiment dominé par le progrès technique : ça donne l'impression qu'il nous envahit, qu'il nous domine, que nous ne sommes plus maîtres de nous-mêmes. C'est un grave problème qui se pose à l'homme aujourd'hui. ► CITATIONS 5 ET 6

HÉLOÏSE – As-tu une preuve de cela ?

VICTOR – Les ordinateurs, comme je te l'ai déjà dit ! De plus en plus, tu es obligé de t'y mettre. Aujourd'hui, dans la plupart des métiers, on dépend des ordinateurs. Ils se sont imposés comme l'électricité et le téléphone autrefois.

HÉLOÏSE – Cela te paraît-il une bonne chose ?

VICTOR – Je suis partagé sur la question.

Il ne suffit pas d'exprimer le ressenti de la question, mais d'explicitier la difficulté qu'elle pose. C'est l'idée même d'une problématique : rendre compte d'un dilemme.

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Je crois que ça dépend des situations.

La réponse renvoie au cas par cas, alors qu'il est demandé d'énoncer le problème général du bénéfice lié au progrès technique.

HÉLOÏSE – Tu m'éclaires vraiment !

VICTOR – Si, ça peut être utile quand même.

HÉLOÏSE – En quoi ?

VICTOR – L'ordinateur est utile pour accéder plus facilement et plus rapidement à des données de toutes sortes : scientifiques, commerciales, générales et même personnelles. Ça facilite la circulation de l'information, or l'information est la base même du progrès technique et du travail, du progrès culturel et social. L'information, c'est la connaissance tout de même !

► CITATIONS 7 ET 8

⚙ Introduction d'un concept opératoire

❗ Fausse évidence

Problématique 16 :
La technique, asservissement ou libération ? (texte p. 102)
Problématiques 7, 17, 18, 21, 23, 24

⚙ Problématique accomplie

Le concept de « circulation de l'information » permet de justifier en quoi l'ordinateur est facteur de différents « progrès ».

HÉLOÏSE – Auparavant, tu avais dit : « ça peut être utile »...

VICTOR – Oui, eh bien ?

HÉLOÏSE – Si ça peut...

VICTOR – Oui, oui, ça peut aussi « ne pas »... Et c'est vrai que ce n'est pas toujours utile. La technique est parfois utilisée de manière superflue. Tu le sais aussi bien que moi.

Comment la technique peut-elle être « utilisée de manière superflue » ? La réponse ne peut pas être prise comme allant de soi.

HÉLOÏSE – Explique-moi quand même en quoi.

VICTOR – Je pense aux jeux vidéo par exemple.

HÉLOÏSE – Ne sont-ils pas amusants et même instructifs parfois ?

VICTOR – Peut-être, mais certains utilisateurs se sentent obligés de toujours acheter le dernier jeu à la mode. Ensuite, ils passent des heures collés à leur écran, ils ne voient plus que ça et ils ont du mal à faire autre chose.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que tu en conclus ?

VICTOR – Que la technique est bénéfique si on sait l'utiliser de manière appropriée et compétente, et si on n'en dépend pas trop ; sinon, c'est un piège où on peut facilement se faire prendre. Surtout lorsque cette technique est sophistiquée : elle devient encore plus dangereuse.

► CITATIONS 9 ET 10

La nature « bénéfique » de la technique est problématisée : entre « compétence » et « dépendance ».

HÉLOÏSE – As-tu un autre exemple que les ordinateurs ?

VICTOR – Oui. La voiture : on la prend tout le temps et l'on finit par ne plus savoir marcher. C'est une solution de facilité, et c'est à cause de cette facilité que l'on devient dépendant de la technique.

HÉLOÏSE – Est-ce que la facilité te paraît quelque chose de négatif ?

VICTOR – Oui, quand même.

HÉLOÏSE – Je croyais que tu n'aimais pas le travail !

VICTOR – Peut-être, mais il y a des limites.

❗ *Concept indifférencié*

Des limites sont évoquées, mais ne sont en rien déterminées. La proposition reste alors très allusive et manque de substance.

HÉLOÏSE – Quelles sont ces limites ?

VICTOR – Ici, il me semble qu'on perd son autonomie.

HÉLOÏSE – Pourrais-tu m'expliquer cette idée ?

VICTOR – D'une part, on perd sa liberté parce qu'on dépend de machines. D'autre part, on ne développe plus ses propres capacités, sur le plan physique pour la voiture, mais aussi sur le plan intellectuel. On n'est plus autonome, on n'est plus soi-même.

► CITATIONS 11 ET 12

« Être soi-même » est défini par rapport à la « liberté » et au développement de « ses propres capacités », identité qui est altérée par la « dépendance aux machines ».

HÉLOÏSE – Il me manque quelque chose.

VICTOR – Je sais : un exemple de perte d'autonomie sur le plan intellectuel. J'y pensais aussi. Eh bien les calculatrices, qui nous empêchent de compter de tête, ce qui serait parfois plus simple et rapide. À force, on ne sait plus compter du tout.

HÉLOÏSE – Alors qu'en est-il de la facilité ?

VICTOR – Je l'ai dit : c'est une perte d'autonomie.

HÉLOÏSE – Alors pourquoi n'aimes-tu pas le travail ?

VICTOR – Parce que je n'aime pas l'effort. Mais je ne vois pas le rapport entre ça et ta question initiale, sur la perte de l'autonomie.

Il est crucial de conserver le lien entre les idées, sans quoi leur sens et leur utilité n'apparaissent pas.

HÉLOÏSE – Le travail te semble-t-il quelque chose de facile ?

VICTOR – Ça dépend de la sorte de travail.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce qui te semble plus pénible : un travail facile ou un travail difficile ?

VICTOR – Le travail difficile bien sûr !

HÉLOÏSE – Si un travail était très facile, te semblerait-il pénible ?

VICTOR – Non, sauf s'il dure longtemps, car il deviendrait ennuyeux. J'aime bien relever des défis parfois.

→ **Problématique 17 :**
Le progrès humain est-il indissociable du progrès technique ? (texte p. 103)

Problématiques 7, 8, 20, 21, 22, 24

⚙️ *Introduction d'un concept opératoire*

❗ *Perte de l'unité*

→ **Problématique 1 :**
Travail et souffrance vont-ils nécessairement de pair ? (texte p. 86)

Problématiques 2, 4, 16, 17, 22, 23

⚙️ *Problématique accomplie*

HÉLOÏSE – Quels sont les deux critères que tu utilises pour déterminer ce qui est pénible ?

VICTOR – La longueur et la difficulté.

HÉLOÏSE – Alors quel est le problème de la facilité ?

VICTOR – La facilité nous rend la vie moins pénible, c'est pour ça que nous apprécions les moyens techniques modernes. Mais la facilité est un piège : d'une part on y perd son autonomie, car on dépend d'autre chose et on ne développe plus ses propres moyens. D'autre part, la technique peut devenir ennuyeuse. Je dirais presque qu'on peut souffrir de ne plus faire d'efforts, tout comme on souffre d'en faire. ► CITATIONS 13 ET 14

Deux problématiques sur la technique, pensée simultanément comme « facilité » et « dépendance », puis comme « facilité » et « souffrance ».

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE

1- « À la communication médiatique – trouvant sa quintessence dans la télévision – il appartient que ce qu'elle communique, ce soit elle-même, en sorte que la forme de cette communication est devenue son contenu. » **HENRY**, *La Barbarie*, 1987.

2- « Dans la mesure où la technique représente tout un ensemble de moyens et d'instruments, elle peut tout aussi bien accroître la faiblesse de l'homme ou augmenter son pouvoir. » **MARCUSE**, *L'Homme unidimensionnel*, 1964.

3- « L'inventeur de l'arc n'avait aucune idée de la pesanteur, ni de la trajectoire [...]. Cela conduit à juger que la technique, quoique réglée sur l'expérience [...] n'a pas conduit toute seule à la science. » **ALAIN**, *Propos du 28 février 1931*.

4- « Science et technique doivent être considérées comme deux types d'activité dont l'un ne se greffe pas sur l'autre, mais dont chacun emprunte réciproquement à l'autre, tantôt des solutions, tantôt ses problèmes. » **CANGUILHEM**, *La Connaissance de la vie*, 1947.

5- « À supposer que, au sein de ce développement monstrueux de la technique moderne, l'apparition d'un procédé nouveau – la fission de l'atome, une manipulation génétique, etc. – pose

une question à la conscience d'un savant, cette question sera balayée comme anachronique, parce que, dans la seule réalité qui existe pour la science, il n'y a ni question ni conscience. » **HENRY**, *La Barbarie*, 1987.

6- « Il en est de la médecine comme de toutes les techniques. Elle est une activité qui s'enracine dans l'effort spontané du vivant pour dominer le milieu et l'organiser selon les valeurs du vivant. » **CANGUILHEM**, *Le Normal et le Pathologique*, 1943.

7- « Les technologies cruciales sont désormais celles de l'information et de la communication [...]. » **GOLDFINGER**, *Travail et hors travail. Vers une société fluide*, 1998.

8- « L'habileté manuelle étant remplacée par la perfection de l'outillage, les rôles entre l'homme et la matière sont intervertis : l'esprit n'est plus dans l'ouvrier, il est passé dans la machine ; ce qui devait faire le mérite du travailleur est devenu pour lui un abêtissement. » **PROUDHON**, *De la justice dans la révolution et dans l'Église*, 1858.

9- « C'est bien la technique elle-même qui est déjà domination (sur la nature et sur les hommes), une domination méthodique, scientifique, calculée et calculante. » **MARCUSE**, *L'Homme unidimensionnel*, 1964.

10- « L'outil est la ruse de la Raison par laquelle la nature est tournée contre la nature, si bien que l'homme n'est pas subjugué par l'extériorité inerte. » **HEGEL**, *Leçons sur la Philosophie de l'histoire*, 1821.

11- « Pour le poète, c'est l'or et l'argent, mais pour le philosophe ce sont le fer et le blé qui ont civilisé les hommes et perdu le genre humain. » **ROUSSEAU**, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755.

12- « L'homme par ses prodigieuses techniques dépasse, semble-t-il, le cadre de sa propre pensée. » **BACHELARD**, *Le Matérialisme rationnel*, 1953.

13- « Le travail ne jouit que d'une faible considération dès qu'il s'offre comme moyen de parvenir au bonheur. C'est une voie dans laquelle on est loin de se précipiter avec l'élan qui nous entraîne vers d'autres satisfactions. » **FREUD**, *Malaise dans la civilisation*, 1929.

14- « L'homme naquit pour travailler, comme l'oiseau pour voler. » **RABELAIS**, *Le Quart Livre*, 1552.

En résumé...

On le sait, notre monde moderne se caractérise par le développement technique inouï auquel nous serions condamnés. La technique semble du reste tellement imbriquée dans toutes nos activités, qu'elle paraît à la fois omniprésente et difficile à saisir, à isoler, spectaculaire et invisible. Son aspect le plus frappant réside dans les machines, qui en sont la manifestation constante. Mais le règne de la technique ne se limite nullement à la seule utilisation de machines et s'exerce dans bien d'autres domaines : en tant que procédure et savoir-faire.

Autre paradoxe : la technique est à la fois ce que nous utilisons et ce qui nous utilise, le symbole de la maîtrise comme de la soumission, de la liberté et de la servitude. Cela non seulement parce que la technique contraint les corps, puisque en somme elle est une force, mais aussi, et peut-être davantage encore, parce que notre esprit, nos pensées, nos désirs sont suscités ou commandés par elle. La facilité dans la vie et le travail, justification essentielle et atout majeur de la technique, ne nous prive-t-elle pas, par exemple, de l'effort essentiel à la constitution de notre être ?

Les notions-outils

Exemple : cas ou fait particulier entrant sous une catégorie générale de faits du même ordre.

Méthode : procédure par laquelle sont établis les moments successifs d'une action continue, constituant autant de moyens pour parvenir à un résultat donné, une démarche réglée pour arriver à un terme fixé à l'avance.

Machine : objet artificiel produit par l'homme et constitué d'un assemblage, d'une configuration de solides capables de mouvement, généralement conçu en vue d'un travail. Son fonctionnement est lié à une source d'énergie naturelle (animale, végétale, minérale) ou artificielle (électricité, nucléaire) agissant comme moteur.

6

Travail et transformation

Information : fait ou idée, en tant qu'il est porté à la connaissance d'un individu ou d'un groupe, en tant qu'il est communiqué. Parole rendant manifeste ce fait ou cette idée.

Conditionnement : processus artificiel destiné à modifier le comportement d'un individu au moyen de réflexes acquis. Contrainte exercée par la société, un individu ou un groupe d'individus sur un autre individu, ou sur soi-même.

Autonomie : état de celui qui se donne à lui-même sa propre loi, qui se détermine de lui-même.

Hétéronomie : état de celui qui obéit à une loi édictée par une autorité extérieure, qui ne se détermine pas de lui-même.

Évidence : proposition qui, d'elle-même, sans qu'il soit besoin de preuves ou d'explications, entraîne ou doit entraîner immédiatement l'adhésion de l'esprit.

Preuve : information ou raisonnement destinés à justifier une proposition.

Critère : signe ou indice permettant de reconnaître ou de juger une chose, un être ou une idée et de les distinguer d'une autre.

❗ *Emportement émotionnel*

→ **Problématique 7 :**

Tout travail est-il productif ?
(texte p. 93)

Problématique 4

⚙️ *Introduction d'un concept opératoire*

VICTOR – Finalement, tu m'as fait découvrir en quoi j'aimais le travail.

HÉLOÏSE – Je suis heureuse de t'avoir rendu service !

VICTOR – Je n'avais jamais osé te le dire et encore moins te les montrer, mais j'écris des poèmes de temps à autre.

HÉLOÏSE – Et tu aimes cela ?

VICTOR – Oui, sinon je ne le ferais pas.

HÉLOÏSE – En quoi est-ce un travail ?

VICTOR – C'est un travail comme un autre, non ?

Il serait utile d'établir en quoi « écrire des poèmes » est un travail, ne serait-ce que pour nous amener à cerner la notion de « travail ».

HÉLOÏSE – Oui, mais pourquoi affirmes-tu que c'est un travail, plutôt qu'un amusement par exemple ?

VICTOR – Déjà parce que je produis quelque chose !

HÉLOÏSE – Continue...

VICTOR – Une des premières caractéristiques du travail, c'est la production. On travaille toujours pour produire quelque chose. Tu n'es pas d'accord avec moi ?

► CITATIONS 1 ET 2

Le concept de « production », comme finalité du « travail », nous permet de lancer une nouvelle piste de réflexion.

HÉLOÏSE – Attends...

VICTOR – Comment ça ?

HÉLOÏSE – Peux-tu concevoir un travail où l'on ne produit rien ?

VICTOR – Ça n'aurait aucun sens. Tu es vraiment agaçante !

HÉLOÏSE – Pourquoi ?

VICTOR – Parce que l'on ne peut rien dire avec toi !

HÉLOÏSE – Je te laisse pourtant parler.

VICTOR – Oui, mais avec tes questions, je ne sais plus où j'en suis.

⚙️ Penser
l'impensable

HÉLOÏSE – Pourquoi dis-tu cela ?

VICTOR – Si tu veux le savoir, oui ! je connais un travail où on ne produit rien.

Il est toujours utile, suite à la formulation d'une hypothèse, de chercher des contre-exemples afin de vérifier les limites de cette hypothèse. Même si cette hypothèse nous paraît incontournable.

HÉLOÏSE – Lequel ?

VICTOR – Le tien : l'enseignement.

HÉLOÏSE – Si l'on ne produit rien, que fait-on ?

VICTOR – Je ne sais pas. On transforme.

HÉLOÏSE – C'est-à-dire ?

VICTOR – L'élève qui est ignorant est transformé en un élève savant. C'est miraculeux !

HÉLOÏSE – Quelle ironie ! Mais peux-tu appliquer ce principe à la généralité du travail ?

VICTOR – Oui, je crois que tout travail transforme.

HÉLOÏSE – As-tu une preuve de cela ?

VICTOR – Regarde l'histoire de l'homme. N'a-t-il pas complètement transformé la terre et tout ce qui existait auparavant par le biais de son travail et de ses outils, pour satisfaire ses besoins ?

► CITATIONS 3 ET 4

Ce n'est pas parce que l'homme a « tout transformé sur terre » que « tout travail transforme ». Encore faudrait-il prouver qu'en cette « transformation » réside l'essence du travail. La quantité, aussi grande soit-elle, peut parfois produire une illusion de preuve.

HÉLOÏSE – Peut-être.

VICTOR – Néanmoins, transformer et produire, c'est identique.

Après avoir avancé ces deux concepts pour introduire une distinction sur la nature du travail, il n'est pas satisfaisant de les amalgamer sans justifier une telle décision.

HÉLOÏSE – Un écrivain transforme-t-il ?

VICTOR – Non, il crée.

HÉLOÏSE – Que signifie « créer » ?

VICTOR – Inventer ce qui n'existait pas.

HÉLOÏSE – Mais un écrivain produit-il ?

VICTOR – Ta question m'ennuie. Laisse-moi réfléchir.

⚙️ Suspension
du jugement

L'exemple de l'écrivain qui « crée » sert ici à mettre à l'épreuve l'amalgame entre « produire » et « transformer ». Il est crucial de prendre le temps de saisir les implications du problème en tant que de côté ses convictions, afin d'approfondir la question.

HÉLOÏSE – J'attends...

VICTOR – Il produit quelque chose, mais il ne transforme pas, puisqu'il n'y avait rien à transformer. Toutefois, on pourrait dire qu'il transforme les mots, mais je crois que ce ne serait pas suffisant pour décrire ce qu'il accomplit. L'art est toujours une création.

HÉLOÏSE – L'art n'est pas une transformation ?

VICTOR – Non, jamais. Sauf la sculpture peut-être un peu. Puisqu'elle change la forme de la matière. Mais en fait, si une partie de l'art transforme, on ne peut plus dire de l'art en général qu'il ne transforme pas. D'ailleurs si l'art embellit notre environnement, c'est bien qu'il le transforme.

Après avoir affirmé que l'art « crée et ne transforme pas », l'exception de la « sculpture » est utilisée pour montrer le contraire, ce qui nous mène à des conclusions plus générales.

HÉLOÏSE – Et la technique ?

VICTOR – Elle sert plutôt à transformer les choses, non à les créer.

HÉLOÏSE – La technique ne peut jamais être création ?

VICTOR – Je crois que si.

HÉLOÏSE – Mais comment ?

VICTOR – Sans doute faudrait-il distinguer l'utilisation de la technique de son invention. Car l'inventeur est nécessairement un créateur, puisqu'il conçoit et fabrique ce qui n'existait pas. Alors que l'utilisateur de la technique produit toujours la même chose, comme dans le travail à la chaîne, mais il transforme des objets grâce à la technique. ► CITATIONS 5 ET 6

La technique est à la fois « création » et « transformation », selon que l'on soit « inventeur » ou « utilisateur », deux visions de la technique qui peuvent s'opposer.

HÉLOÏSE – Fabrique-t-il à partir de rien ?

VICTOR – Puisqu'il invente !

HÉLOÏSE – Qu'invente-t-il par exemple ?

⚙️ Position
critique

► **Problématique 19 :**
Faut-il opposer art
et technique ?
Problématiques 2,
4, 15, 16, 17, 22

⚙️ Problématique
accomplie

► **Problématique 20 :**
La technique met-elle
la nature au service
de l'humain ?
(texte p. 105)

Problématiques 4,
6, 14, 15, 16, 22

❗ Alibi
du nombre

❗ Illusion
de synthèse

Problématique 25 :

La science précède-t-elle toujours la technique ? (texte p. 111)

Problématiques 15, 19**!** Paralogisme**☀** Exemple analysé**☀** Achèvement d'une idée

VICTOR – Il peut inventer un nouveau type de moteur.

HÉLOÏSE – De quoi a-t-il besoin pour cela ?

VICTOR – Je ne suis pas un spécialiste, mais je crois qu'il a déjà besoin de connaître la physique, la mécanique, les mathématiques.

HÉLOÏSE – Invente-t-il tout cela ?

VICTOR – Non. On peut même dire que l'inventeur applique ce qu'il connaît. Il applique les connaissances scientifiques pour fabriquer quelque chose de nouveau.

► CITATIONS 7 ET 8

HÉLOÏSE – Donc les connaissances scientifiques viendraient toujours d'abord ?

VICTOR – Dans ce cas-là, oui.

HÉLOÏSE – Mais plus généralement ?

VICTOR – Je n'en sais rien. C'est sans doute pareil.

Il n'est pas légitime de tirer d'un cas unique une règle générale sans examiner d'autres situations ou tenter de trouver des contre-exemples.

HÉLOÏSE – Peux-tu trouver un autre exemple ?

VICTOR – Oui, les médicaments traditionnels.

HÉLOÏSE – Qu'en est-il ?

VICTOR – On utilisait les remèdes de grand-mères ou de sorciers bien avant de connaître la chimie ou la biologie. Et aujourd'hui, les grands laboratoires les étudient de près, ils en tirent des principes scientifiques généraux.

Le cas des « médicaments traditionnels » comme preuve que la technique précède parfois la science est expliqué.

HÉLOÏSE – Alors ?

VICTOR – Finalement, c'est vrai qu'on peut inventer une technique et seulement après découvrir les principes scientifiques qui en découlent.

HÉLOÏSE – Qu'en conclus-tu ?

VICTOR – La connaissance peut provenir de l'expérience ou de la théorie, c'est-à-dire du concret ou de l'abstrait. Les deux modes se nourrissent et se confrontent mutuellement.

Deux processus de génération de la connaissance ont été identifiés, à partir du rapport réversible entre « expérience » et « théorie ».

! Opinion reçue**Problématique 3 :**

Peut-on considérer le travail comme une valeur morale ? (texte p. 88)

Problématiques 14, 18, 20, 21, 23, 24**!** Idée réductrice**!** Précipitation

HÉLOÏSE – Sur quoi débouche cette connaissance ?

VICTOR – Sur la pollution, comme le savent tous les plus grands spécialistes.

Ce terme de « pollution », introduit abruptement, mériterait d'être expliqué et justifié, l'invocation des « plus grands spécialistes », expression au demeurant très vague, ne nous fournissant guère de matière à ce sujet.

HÉLOÏSE – Pourquoi réponds-tu cela ?

VICTOR – Parce que l'homme bouleverse la nature avec sa technique, il ne la respecte pas. Il est le seul être à agir ainsi. Et c'est irresponsable de sa part d'agir ainsi.

► CITATIONS 9 ET 10

HÉLOÏSE – Quel est le rapport avec la connaissance ?

VICTOR – La connaissance, c'est la technique.

Nous venons de reconnaître la nature double de la connaissance, « théorie » et « technique », tandis que cette réponse la réduit à une seule de ses composantes. Cette distinction pouvait pourtant faire émerger une problématique porteuse sur la nature et les conséquences de la connaissance.

HÉLOÏSE – On ne peut pas distinguer l'une de l'autre ?

VICTOR – Si la connaissance peut être purement théorique, la technique est surtout pratique : elle est destinée à agir.

HÉLOÏSE – Quelle est donc sa finalité ?

VICTOR – Agir, comme je te l'ai dit.

HÉLOÏSE – L'agir constitue-t-il un but en soi ?

VICTOR – L'homme a besoin d'agir.

La réponse évite la question et ne la traite pas, bien qu'implicitement elle pourrait signifier qu'« agir est un but en soi », puisqu'il est un « besoin ».

HÉLOÏSE – Pourquoi a-t-il besoin d'agir ?

VICTOR – Pour subvenir à ses besoins.

HÉLOÏSE – Quels sont ces fameux besoins dont tu me parles ?

VICTOR – Je te l'ai déjà expliqué, les besoins élémentaires : manger, boire, dormir, s'abriter, se vêtir, etc.

HÉLOÏSE – Cela suffit-il à expliquer les « bouleversements de la nature » causés pas l'homme ?

VICTOR – Peut-être pas. Il doit y avoir autre chose.

⚙️ *Suspension du jugement*

→ **Problématique 14 :**
La technique est-elle spécifiquement humaine ? (texte p. 99)
Problématiques 2, 6, 8, 20, 21

❗ *Difficulté à problématiser*

La reconnaissance du problème posé par une question est un élément essentiel de la construction de la pensée.

HÉLOÏSE – Quoi d'autre par exemple ?

VICTOR – L'homme veut tout contrôler.

HÉLOÏSE – Quel est ce « tout » ?

VICTOR – L'homme veut contrôler le monde qui l'entoure : la nature, les autres animaux, et même la lune et les étoiles, grâce à la science et à la technique. Remarque, ça fait aussi partie des besoins, si on observe la manière dont il se comporte. ► CITATIONS 11 ET 12

HÉLOÏSE – Ce dernier besoin est-il du même genre que les autres ?

VICTOR – Oui, c'est aussi un besoin fondamental, même si cela entraîne parfois de graves ennuis sur le plan écologique.

HÉLOÏSE – Alors manger, boire, se vêtir et contrôler...

VICTOR – Bon, c'est vrai qu'il y a quelque chose de différent.

HÉLOÏSE – Quoi donc ?

VICTOR – En même temps, en tant que besoin, c'est différent et c'est pareil.

Il serait possible à ce point d'articuler une problématique sur le « besoin de contrôler le monde », à la fois pour « subvenir à ses besoins élémentaires » et source d'« ennuis », deux tendances conflictuelles. Par exemple en proposant l'idée que « certains besoins sont satisfaits mais que d'autres sont engendrés par le même processus ».

HÉLOÏSE – Mais quelle est cette différence ?

VICTOR – Elle est moins biologique.

HÉLOÏSE – Quel est ici le contraire de biologique ?

VICTOR – Psychologique, ou intellectuel.

HÉLOÏSE – Quel est alors ce besoin, « psychologique ou intellectuel » ?

VICTOR – L'homme veut tout connaître.

HÉLOÏSE – Et c'est la connaissance qui est cause de « pollution » ?

VICTOR – Non, c'est la technique.

HÉLOÏSE – Peux-tu justifier ton idée ?

→ **Problématique 21 :**
Doit-on contrôler le progrès technique ? (texte p. 106)
Problématiques 6, 8, 18, 20, 23

⚙️ *Exemple analysé*

→ **Problématique 18 :**
Le progrès technique transforme-t-il les questions morales ? (texte p. 104)
Problématiques 7, 8, 17, 20, 23, 25

⚙️ *Achèvement d'une idée*

VICTOR – L'homme veut découvrir la nature, mais il veut aussi la maîtriser. Il a l'illusion de pouvoir faire qu'il veut, sans se contrôler lui-même. Et la technique nourrit son pouvoir et ses illusions. ► CITATIONS 13 ET 14

HÉLOÏSE – Cette envie est-elle nouvelle à ton avis ?

VICTOR – Non, je crois qu'elle a toujours existé. Autrefois, l'homme faisait appel aux sorciers et aux dieux pour obtenir ce qu'il voulait. Pour faire pleuvoir, pour obtenir de bonnes récoltes, pour tuer ses ennemis. C'était aussi une technique pour agir sur le monde.

L'exemple de « l'appel aux sorciers et aux dieux » est cité comme technique, en expliquant qu'il permet d'« agir sur le monde ».

HÉLOÏSE – Rien de nouveau alors ?

VICTOR – Si, quand même.

HÉLOÏSE – Quoi donc ?

VICTOR – La technique a beaucoup évolué.

HÉLOÏSE – Quelles conséquences entraînent cette évolution ?

VICTOR – Les techniques modernes sont beaucoup plus sophistiquées, beaucoup plus puissantes et donc beaucoup plus destructrices qu'auparavant. La volonté de maîtriser le monde n'a pas changé, mais la puissance de l'homme s'est considérablement accrue. C'est pour cette raison que de nouveaux problèmes se posent à l'homme et qu'il se rend mieux compte qu'il ne peut pas faire tout ce qui lui traverse la tête et changer les choses comme il le veut. Plus qu'autrefois, il est obligé de distinguer connaître et agir, science et technique. ► CITATIONS 15 ET 16

La « puissance » accrue de la technique moderne et son potentiel « destructeur » nous obligent à « distinguer science et technique ».

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « Pour [l'ouvrier], le travail [...] est une marchandise qu'il a adjugée à un tiers. C'est pourquoi le produit de son activité n'est pas non plus le but de son activité. » **MARX**, *Travail salarié et Capital*, 1849.

2- « Les six heures de travail [par jour] produisent abondamment toutes les nécessités et commodités de la vie, et en outre un superflu bien supérieur aux besoins de la consommation. » **MORE**, *L'Utopie*, 1516.

3- « Le dévoilement qui régit la technique moderne est une provocation par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite et accumulée. » **HEIDEGGER**, *Essais et Conférences*, 1954.

4- « L'homme n'est que le ministre ou l'interprète de la nature : il n'entend ni ne fait qu'autant qu'il a de connaissance, ou expérimentale ou réfléchie, des êtres qui l'environnent. » **DIDEROT**, article « Art » de *l'Encyclopédie*, 1751.

5- « *L'art est distinct du métier : l'art est dit libéral, le métier est dit mercenaire.* » **KANT**, *Critique de la faculté de juger*, 1790.

6- « Les outils et les instruments qui peuvent faciliter considérablement le travail ne sont pas eux-mêmes des produits du travail, mais des produits de l'œuvre. » **ARENDT**, *Condition de l'homme moderne*, 1958.

7- « Si [...] la technique dépend pour une grande part de l'état de la science, celle-ci dépend encore beaucoup plus de l'état et des besoins de la technique. » **ENGELS**, *Lettre à W. Borgius*, 1894.

8- « Ce n'est qu'après un examen approfondi des phénomènes considérés que l'on peut saisir plus précisément les concepts scientifiques fondamentaux, et les modifier progressivement pour les rendre utilisables. » **FREUD**, *Métapsychologie*, 1952 (posthume).

9- « L'homme, interprète et ministre de la nature, n'étend ses connaissances et son action qu'à mesure qu'il découvre l'ordre naturel des choses, soit par l'observation, soit par la réflexion ; il ne sait et ne peut rien de plus. » **BACON**, *Novum organum*, 1620.

10- « Un instrument inventé par l'homme est plus haut qu'une chose de la nature ; car il est une production de l'Esprit. » **HEGEL**, *Leçons sur la Philosophie de l'histoire*, 1821.

11- « L'homme [contrairement aux animaux], possède de nombreux moyens de défense, et il lui est toujours loisible d'en changer et même d'avoir l'arme qu'il veut et quand il le veut. » **ARISTOTE**, *Les Parties des animaux*, IV^e s. av. J.-C.

12- « [...] Aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les [les connaissances scientifiques]

pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature. » **DESCARTES**, *Discours de la méthode*, 1637.

13- « On veut se rendre maître [de la technique]. Cette volonté d'être le maître devient d'autant plus insistante que la technique menace davantage d'échapper au contrôle de l'homme. » **HEIDEGGER**, *Essais et Conférences*, 1954.

14- « On confère le plus grand honneur à l'invention humaine, en tant qu'elle subjugue les choses naturelles et se les approprie pour l'usage. » **HEGEL**, *Leçons sur la Philosophie de l'histoire*, 1821.

15- « Comment pourrais-je dire l'émotion que j'éprouvai devant cette catastrophe, où trouver les mots pour décrire l'être repoussant que j'avais créé au prix de tant de soins et de tant d'efforts. » **SHELLEY**, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, 1818.

16- « La technique moderne a introduit des actions d'un ordre de grandeur tellement nouveau, avec des objets tellement inédits et des conséquences tellement inédites, que le cadre de l'éthique antérieure ne peut plus les contenir. » **JONAS**, *Le Principe responsabilité*, 1979.

En résumé...

Tout travail s'applique à la transformation d'un donné, qu'il soit naturel ou artificiel, c'est pourquoi il est souvent défini comme une activité productive. La notion de production semble toutefois réductrice, car bien des activités y échappent sans qu'on puisse si facilement les exclure de la sphère du travail, pour en faire des jeux ou des loisirs, par exemple la création artistique. L'enseignement ou l'industrie du service en général posent un problème semblable.

La technique nous renvoie également à la sphère de la production, où l'élément intellectuel semble prendre une place variable. Il a peut-être plus d'importance aujourd'hui, dans la mesure où techniques et sciences semblent devenir indissociables, mais de multiples tâches sont encore dotées d'un caractère répétitif et peu créatif. En ce sens, sciences et techniques peuvent se distinguer, dans leur fonctionnement, leur nature et leur genèse.

Néanmoins, à travers leur développement, l'homme explore un nouveau rapport avec la nature et sa possible transformation, et sur ce plan technique et travail sont solidaires. La technique, moyen d'action, volontiers conquérante, dominatrice, plus efficace que jamais, apparaît aussi comme une source de dangers et de risques, suscite des suspicions, plus ou moins bien fondées, en tant que symbole d'une volonté de puissance qui inquiète. L'homme contemporain se voit donc confronté à des enjeux inédits et conséquents.

Les notions-outils

Production : action ou fait de produire, c'est-à-dire de faire venir à l'existence une réalité concrète distincte et subsistant en soi, indépendamment de l'activité qui l'a engendrée.

Création : acte de produire, de faire venir à l'existence réelle, une chose qui n'existait pas auparavant. Elle s'oppose à la fois à la destruction et à la reproduction, en tant que cette dernière ne comporte aucune idée de nouveauté ou d'invention.

Reproduire : acte consistant à faire exister de nouveau, sous la forme d'une copie, d'une imitation, un objet ou une action déjà constatés dans le monde. Ce terme s'oppose à celui de « créer ».

Loisir : temps libre, c'est-à-dire qui n'est pas occupé par le travail ou quelque activité utilitaire (par exemple, la production) ou vitale (par exemple, manger, dormir). Désigne également les activités accomplies dans ce temps et ne relevant pas de ces finalités utilitaires.

Jeu : activité ayant pour finalité le plaisir qu'elle offre en elle-même, à l'exclusion de toute autre fin.

Invention : acte ou capacité permettant de créer, de découvrir ou de construire une réalité ou une idée inédite, nouvelle.

Concevoir : opération intellectuelle consistant à construire une idée, un concept, une représentation, que ce soit à partir d'un donné mental ou physique préexistant, ou par une pure et libre création de l'esprit.

Théorique : ce qui relève d'une construction intellectuelle élaborée et rationnelle, en opposition à l'ordre de l'action et des faits, qui relève de la pratique.

Évolution : transformation progressive, graduelle, d'une réalité, ce processus s'accomplissant soit en fonction d'un principe ou d'une logique interne, soit au hasard.

Hypothèse : énoncé ou idée admis à titre provisoire, pour servir de point de départ à des réflexions ou des raisonnements ultérieurs.

Logique : cohérence d'un raisonnement, absence de contradiction. Déterminer les conditions de validité des raisonnements est l'un des objets de la logique, science qui a pour objet les jugements par lesquels on distingue le vrai du faux.

Dialectique : processus de pensée qui prend en charge des propositions apparemment contradictoires et se fonde sur ces contradictions afin de faire émerger de nouvelles propositions. Ces nouvelles propositions permettent de réduire, de résoudre ou d'expliciter les contradictions initiales.

7 Technique et dépendance

VICTOR – Il existe une autre conséquence au progrès technique.

HÉLOÏSE – Laquelle ?

VICTOR – On dépend beaucoup plus des autres.

HÉLOÏSE – Comment arrives-tu à cette conclusion ?

VICTOR – À cause de la complexité de la technique.

HÉLOÏSE – Quel est le lien entre la complexité et la dépendance sur autrui ?

VICTOR – C'est vrai que la technique nous rend aussi plus autonome par rapport à autrui.

On ne peut dire tour à tour que la technique nous « fait dépendre des autres » et qu'elle « nous rend plus autonome » sans mettre au jour et analyser la portée contradictoire de l'ensemble.

HÉLOÏSE – J'ai du mal à te suivre. Tu avances un peu trop vite pour moi.

VICTOR – Toi, tu n'es pas drôle !

HÉLOÏSE – Que veux-tu ! Je dois te comprendre, sinon tu parles tout seul.

VICTOR – Que désires-tu savoir, chère amie ?

HÉLOÏSE – Explique-moi la dépendance accrue sur autrui due au progrès technique.

VICTOR – La dépendance est due à la complexité de la technique. Les machines ou les instruments que nous employons nécessitent de nombreuses personnes pour les fabriquer et des infrastructures pour les utiliser, chacune avec des tâches différentes. ► CITATIONS 1 ET 2

La « complexité », ainsi que ses conséquences, nous permettent d'étayer en quoi la technique est cause de « dépendance sur autrui ».

HÉLOÏSE – À quoi penses-tu ?

VICTOR – Entre autres à la voiture. L'industrie automobile est gigantesque : seules de très grandes sociétés arrivent à produire des voitures. Entre la conception, la fabrication, l'assemblage, la vente et l'administration, cela représente beaucoup de personnes ayant des rôles très divers.

❶ *Illusion de synthèse*

➔ **Problématique 10 :**
La division du travail est-elle inévitable ?
(texte p. 96)

Problématiques 6, 15, 16, 22

⚙ *Introduction d'un concept opératoire*

❶ *Glissement de sens*

➔ **Problématique 22 :**

La technique rend-elle le travail humain superflu ?
(texte p. 107)

Problématiques 5, 15, 16, 17

⚙ *Position critique*

HÉLOÏSE – Et les « infrastructures » que tu évoquais ?

VICTOR – Il s'agit des routes, dont l'État s'occupe, sans oublier l'industrie du pétrole qui emploie aussi beaucoup de monde. Toutes ces activités et ces tâches différentes sont imbriquées pour permettre à nos voitures de rouler. C'est pour cela que nous sommes tous très dépendants les uns des autres. Personne ne peut se débrouiller seul.

HÉLOÏSE – Quelle est ton objection ?

VICTOR – Je n'en ai aucune.

HÉLOÏSE – Tout à l'heure tu disais que « la technique nous rend plus autonome par rapport à autrui. »

VICTOR – Ce n'est pas une objection, c'est une précision.

Une objection pose problème, une précision donne des explications supplémentaires sur un point particulier. Or il semble que dans ce cas-ci, « plus autonome » et « plus dépendant » se contredisent quelque peu. Saisir précisément la nature du rapport entre les idées permet de mieux articuler la progression de la pensée.

HÉLOÏSE – Donne toujours ton argument, nous verrons ensuite.

VICTOR – Si je veux m'en aller loin d'ici, je prends ma voiture et je pars. En une seule journée, je peux traverser la France, alors qu'autrefois, il fallait s'organiser avec des diligences, des relais, des auberges, et comme on pouvait être attaqué sur la route, il fallait voyager à plusieurs. Prendre le train ou l'avion est plus rapide et plus simple, et j'ai moins besoin des autres. Il est plus simple de réaliser mes projets. ► CITATIONS 3 ET 4

Par cet exemple du voyage, il est montré le degré d'autonomie accru que procure la technique, ce qui pose problème à l'hypothèse de la « dépendance ».

HÉLOÏSE – Conclusion ?

VICTOR – On est plus autonome aujourd'hui qu'autrefois.

HÉLOÏSE – Tout à l'heure tu constatais une « dépendance accrue sur autrui »...

VICTOR – Oui, j'ai complété ma pensée.

HÉLOÏSE – N'y a-t-il pas là une contradiction ?

VICTOR – Je ne crois pas, mais si ça te fait plaisir...

HÉLOÏSE – Pour me faire encore plus plaisir, pourrais-tu articuler cette contradiction « possible » ?

Problématique 15 :

Le travail est-il dépendant de la technique ? (texte p. 100)

Problématiques 2, 5, 10, 19, 22, 24

⚙️ *Problématique accomplie*

❗ *Perte de l'unité*

Problématique 12 :

Travail et propriété sont-ils indissociables ?

Problématiques 1, 9, 10, 11, 17, 18

⚙️ *Achèvement d'une idée*

VICTOR – Le progrès technique implique une plus grande répartition des tâches et du travail. En cela, il nous rend plus dépendants les uns des autres. Mais ce progrès offre aussi à chacun une plus grande autonomie, puisque les outils de travail mis à notre disposition au quotidien, plus puissants et efficaces, nous rendent plus indépendants. ► CITATIONS 5 ET 6

Le problème de l'autonomie et de son rapport à la technique est formulé à travers les concepts de « répartition des tâches » et de « puissance », qui sur ce plan s'opposent tous deux.

HÉLOÏSE – Là, je crois m'y retrouver.

VICTOR – Mais il y a encore un problème.

HÉLOÏSE – Tant mieux ! Je t'écoute.

VICTOR – J'oubliais qu'avec ta philosophie, tu aimes les problèmes.

HÉLOÏSE – Histoire de passer le temps, et de faire réfléchir...

VICTOR – J'ai l'impression que c'est à cause de cette grande répartition des tâches que le citoyen moyen a si peu de pouvoir.

Même si nous pouvons vaguement entrevoir le lien entre la « répartition des tâches » et le « peu de pouvoir du citoyen moyen », il serait bon de préciser le cheminement qui mène d'une idée à l'autre.

HÉLOÏSE – Comment expliques-tu ce lien de cause à effet ?

VICTOR – À cause de la complexité de la technique, chacun s'active dans son petit coin, s'occupe uniquement de ses affaires, gère un aspect réduit des choses, et mis à part ceux qui dirigent l'entreprise ou la société, on n'a aucune vue d'ensemble. C'est comme ça qu'on est manipulé par le pouvoir, par les experts qui ont la connaissance, et surtout par les détenteurs de la richesse, qui en veulent toujours plus. Ce processus est valable pour la société comme pour le travail. ► CITATIONS 7 ET 8

La « perte de pouvoir » due à la « complexité technique » s'explique par le « manque de vue d'ensemble » du citoyen moyen.

HÉLOÏSE – Ce processus est-il dû à la technique ?

VICTOR – Oui. On le voit bien.

HÉLOÏSE – Est-ce le progrès technique qui en est la cause ?

VICTOR – Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre.

❗ *Certitude dogmatique*

❗ *Perte de l'unité*

❗ *Emportement émotionnel*

Problématique 11 :

Le commerce fausse-t-il la valeur du travail ? (texte p. 97)

Problématiques 6, 7, 9, 10, 12, 21

❗ *Indétermination du relatif*

La réflexion s'arrête trop sur ses propres positions, sans profiter de la question posée, sans creuser plus avant.

HÉLOÏSE – Limiter ou interrompre le progrès technique, voire revenir en arrière résoudrait donc le problème ?

VICTOR – Je n'ai pas dit cela.

HÉLOÏSE – Alors ce n'est pas le progrès technique qui est la cause du problème !

VICTOR – D'abord, ce n'est pas possible de revenir en arrière.

HÉLOÏSE – Mais supposons un instant que cela soit possible.

VICTOR – De toute façon, il n'y a pas que ça comme problème. Il y a surtout l'appât du gain.

Avant de passer à un autre argument, il est préférable d'achever le traitement du précédent, surtout s'il nous cause problème.

HÉLOÏSE – Ah bon !

VICTOR – On veut gagner le plus d'argent possible, or ce sont ceux qui en ont le plus qui en gagnent le plus, puisqu'ils contrôlent la production.

HÉLOÏSE – Ce sont eux qui favorisent le progrès technique ?

VICTOR – Ils veulent surtout gagner de l'argent, ils aiment le profit, comme je te l'ai déjà dit.

Il n'est pas répondu à la question, car il semble au premier abord difficile d'allier « aimer le profit » et « favoriser le progrès ». Ce paradoxe fournit pourtant les bases d'une problématique intéressante.

HÉLOÏSE – Quel est le rapport entre gagner de l'argent et le progrès technique ?

VICTOR – Ceux qui détiennent le pouvoir économique développent la technique et produisent uniquement ce qui leur paraît rentable, ce qu'ils peuvent vendre pour en tirer profit. Ils ne se soucient pas des besoins réels de la population. Autrement dit, on travaille pour eux, quoi !

► CITATIONS 9 ET 10

HÉLOÏSE – Pourquoi achète-t-on ce qu'ils produisent ?

VICTOR – Parce qu'on en a besoin, ou parce qu'on en a envie.

HÉLOÏSE – Ne rendent-ils pas en cela service à la société ?

VICTOR – Si on veut.

Renvoyer l'interprétation à un simple vouloir revient à interrompre la poursuite de la réflexion, faute d'argumentation et d'approfondissement.

❗ *Incertitude paralysante*

HÉLOÏSE – Comment cela, « si on veut » ?
VICTOR – Tu peux le croire si cela te convient, si c'est ton opinion.

HÉLOÏSE – Mais toi que penses-tu ?

VICTOR – Je pense qu'on se fait piéger.

HÉLOÏSE – N'achètes-tu pas ce que tu désires ?

VICTOR – Oui et non.

Il ne suffit pas de dire « oui et non » : il est nécessaire de justifier la double réponse.

HÉLOÏSE – Mais encore...

VICTOR – Quand on n'a pas le choix...

HÉLOÏSE – De quel manque de choix parles-tu ?

VICTOR – Tu es bien obligé d'acheter ce qu'il te faut à celui qui le vend.

HÉLOÏSE – Quel est le problème ?

VICTOR – Je suis d'accord avec toi : il faut bien que quelqu'un fabrique et vende les produits dont on a besoin.

HÉLOÏSE – Donc tout va bien.

VICTOR – Justement, non ! Mais en même temps je suis très partagé.

HÉLOÏSE – Pourrais-tu m'expliquer ton dilemme ?

VICTOR – Je pense qu'un certain nombre de grandes entreprises dominent la production mondiale, et de ce fait, elles ont le pouvoir de déterminer à la fois ce qui se produit et la valeur même des produits. C'est totalement artificiel : elles manipulent les marchés car elles ont le pouvoir d'éliminer la concurrence. C'est une sorte de monopole des grandes sociétés. Mais nous achetons chez elles car nous avons besoin de ce qu'elles vendent, tout comme elles ont besoin des consommateurs pour réaliser leurs profits. ► CITATIONS 11 ET 12

Notre « liberté d'acheter » entre en conflit avec le « pouvoir des grandes entreprises », tandis que les deux parties ont « besoin » l'une de l'autre.

Problématique 24 :

La valeur d'un bien est-elle déterminée par le travail qui le produit ? (texte p. 109)

Problématiques 2, 5, 7, 9, 11, 12

⚙️ *Problématique accomplie*

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « Sans la division du travail, l'emploi des machines ne serait pas allé au-delà des plus anciens et des plus vulgaires outils ; les miracles de la mécanique et de la vapeur ne nous eussent jamais été révélés ; le progrès eût été fermé à la société. » **PROUDHON**, *Idee générale de la révolution au XIX^e siècle*, 1851.

2- « Puisque c'est la faculté d'échanger qui donne lieu à la *division du travail*, l'accroissement de cette division doit, par conséquent, toujours être limité par l'étendue de la faculté d'échanger, ou, en d'autres termes, par l'étendue du *marché*. » **SMITH**, *Recherches sur la nature et les causes de la richesses des nations*, 1776.

3- « Dans la *machine* l'homme supprime même cette activité formelle qui est sienne et fait complètement travailler cette machine pour lui. » **HEGEL**, *La Première Philosophie de l'esprit*, 1804.

4- « Si la machine est le moyen le plus puissant d'accroître la productivité du travail, c'est-à-dire de raccourcir le temps nécessaire à la production des marchandises, elle devient, comme support du capital [...] Le moyen le plus puissant de prolonger la journée de travail au-delà de toute limite naturelle. » **MARX**, *Le Capital*, 1867.

5- « L'invention de la machine à vapeur a changé de mille façons les idées, la morale, la politique, et même la religion. » **ALAIN**, *Les Arts et les Dieux*, 1956 (posthume).

6- « [...] Plus le travail devient mécanique, moins il a de valeur et plus l'homme doit travailler de cette façon. » **HEGEL**, *La Première Philosophie de l'esprit*, 1804.

7- « Un rentier, un propriétaire qui n'a pas d'état et qui ne dirige pas personnellement les travaux nécessaires pour rendre sa propriété productive, est un être à charge à la société, même quand il est aumônier. » **SAINT-SIMON**, *Introduction aux travaux scientifiques du XIX^e siècle*, 1809.

8- « [...] L'homme, néanmoins, porte en lui-même la justification principale de la propriété, parce qu'il est son propre maître et le propriétaire de sa personne, de ce qu'elle fait et du travail qu'elle accomplit. » **LOCKE**, *Second Traité du gouvernement civil*, 1690.

9- « La société ne pouvant prendre en considération que les travaux d'intérêt commun ou *humains*, celui qui en exécute

d'Uniques est privé de sa sollicitude, il peut même être gêné par ses interventions. » **STIRNER**, *L'Unique et sa propriété*, 1845.

10- « S'ils [les techniciens] se mettaient à avoir toujours présents à l'esprit les besoins de ceux qui fabriquent, la technique entière de la production devrait être peu à peu transformée. » **S. WEIL**, *L'Enracinement*, 1943.

11- « Il ne faut pas s'étonner, comme on le ferait peut-être sans réfléchir, que la *propriété du travail* soit capable de l'emporter sur la communauté de la terre, car c'est bien le *travail* qui donne à toute chose sa valeur propre. » **LOCKE**, *Second Traité du gouvernement civil*, 1690.

12- « Ce que chaque chose vaut réellement pour celui qui l'a acquise, et qui cherche à en disposer ou à l'échanger pour quelque autre objet, c'est la peine et l'embaras que la possession de cette chose peut lui épargner et qu'elle lui permet d'imposer à d'autres personnes. » **SMITH**, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776.

En résumé...

On peut hésiter quand se pose la question de savoir si le développement technique est un facteur de libération ou d'asservissement, d'aliénation pour l'homme. La technique opère une mise en ordre, une organisation d'un monde accordé à l'homme, si bien que son rôle ne peut être négligé dans la réalité sociale. Elle s'accompagne, par exemple, d'une division du travail, aux conséquences sociales importantes, dont on ne sait s'il faut y voir liberté ou servitude. Si elle engendre de fait une solidarité entre les hommes, la complexité de la technique cantonne chacun à un aspect réduit des processus, tant au travail que dans le quotidien, risquant ainsi d'éloigner l'immense majorité des citoyens des lieux de décision, abandonnés aux experts ou aux puissants.

On constate aussi que le progrès technique apparaît de plus en plus comme une puissance indépendante, dont la maîtrise ou le contrôle nous échappent, ou semblent largement illusoire, ce qui constitue une menace pour l'homme s'il voulait se définir comme un sujet autonome, producteur libre de sa propre histoire. Subjectivement, nous vivons souvent le progrès technique sur le mode d'un désir, de consommation en particulier,

qui reste pris à son propre piège et incapable de se séparer de l'objet qui le fascine. Pouvons-nous interrompre ce progrès, le ralentir ou revenir en arrière ? Rien n'est moins certain. Surtout dans un contexte général où la technique est un des instruments premiers de la rentabilité économique et du pouvoir.

Les notions-outils

Analyse : opération intellectuelle ou matérielle consistant à décomposer un tout pour en dissocier les éléments constitutifs.

Synthèse : opération intellectuelle ou matérielle qui pose ensemble ou réunit ce qui se présente d'abord comme dissocié.

Objection : énoncé présenté sous forme affirmative (argument) ou interrogative (question), visant à faire ressortir le caractère partiel, insuffisant ou erroné d'une proposition ou d'une théorie.

Problème : difficulté se présentant sous forme d'une question à résoudre ou d'un obstacle à surmonter, que ce soit sur le plan pratique ou intellectuel.

Conceptualiser : organiser ses idées en un système cohérent, rendre explicite le sens et l'utilisation d'un terme général ou spécifique

Pouvoir : faculté, capacité d'agir ou de produire, pouvant résulter indifféremment de la force ou du droit. Pris en ce sens, le terme est à distinguer de la simple possibilité ou puissance. Autorité, d'un individu, d'un groupement ou d'une institution, qu'elle soit légitime ou arbitraire.

Société : groupement d'individus, dont les rapports sont déterminés de manière explicite ou tacite.

Milieu humain, en ses différentes caractéristiques et composantes, incluant ses structures et ses règles de fonctionnement. Collectivité humaine, érigée en une réalité morale distincte, dépassant les individus qui la composent.



L'homme et la technique

Liberté : faculté de l'être humain le rendant capable d'accomplir des choix de façon autonome, selon sa nature, sa volonté, sa raison ou ses désirs. Pouvoir de délibérer consciemment sur les motifs et les priorités des choix en question. Peut s'appliquer de façon restreinte à l'animal : liberté de mouvement, voire à un objet : chute libre, roue libre.

Aliénation : processus ou état de fait par lequel un sujet se trouve rendu étranger à soi-même, dépossédé de soi-même. Synonyme d'asservissement, de perte de maîtrise et, par conséquent, de liberté.

Complexe : (adj.) qualifie un ensemble constitué d'éléments divers et irréductibles à une idée ou une détermination unique. Ce tout peut former un système ou demeurer disparate.

Opinion : pensée particulière, en ce qu'elle a de plus immédiat et de non réfléchi.

Idee : représentation mentale, sous forme de concept, image ou autre. Pensée particulière conçue comme le produit d'une réflexion ou d'une mise à l'épreuve.

Concept : idée qui présuppose une sorte de consensus, une définition sur laquelle tous s'accordent. Exemple : l'homme est un mammifère bipède, doué de langage et de raison. Ou idée spécifique dont l'utilisation est rigoureusement définie.

❗ *Glissement de sens*

❗ *Concept indifférencié*

❗ *Fausse évidence*

Problématique 24 :

La valeur d'un bien est-elle déterminée par le travail qui le produit ? (texte p. 109)

Problématiques 4, 9, 11, 12, 13

VICTOR – Je me demandais comment on devrait déterminer ce que vaut une marchandise.

HÉLOÏSE – Et à quelle conclusion arrives-tu ?

VICTOR – Le prix des choses devrait être fixé selon les revenus et les besoins de la société.

La proposition initiale portait sur la « valeur » des marchandises, mais la seconde a dérivé sur le « prix », ce qui n'est pas nécessairement la même chose. Une marchandise peut être vendue plus chère ou moins chère que sa valeur, si sa valeur est déterminée différemment de son prix.

HÉLOÏSE – La valeur d'une chose et son prix sont-ils équivalents pour toi ?

VICTOR – Il me semble que ce serait plus juste ainsi.

Le terme « juste » n'est pas rendu explicite ; il reste trop vague pour être compris.

HÉLOÏSE – Explique-moi ce vient faire la justice dans ton affaire.

VICTOR – On produit quand même pour le bien-être de la société.

Une telle proposition est sujette à la controverse et ne peut être prise comme incontestable : elle doit être argumentée. De plus, elle ne répond pas vraiment à la question.

HÉLOÏSE – Continue...

VICTOR – Les prix devraient être fixés de manière juste et équitable.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce qui déterminerait qu'un prix est juste ?

VICTOR – Il est très difficile de répondre à cette question. Les opinions divergent à ce sujet selon la situation des uns et des autres. Mais s'il faut se risquer à répondre de manière générale, voilà ce que je dirai. Je crois que le prix d'une marchandise est juste si ceux qui en ont besoin peuvent se l'offrir avec le salaire qu'ils gagnent.

► CITATIONS 1 ET 2

☀ Introduction
d'un concept
opérateur

Le concept de « prix juste » a été défini par rapport au « besoin » et au « salaire ».

HÉLOÏSE – Te paraît-il possible de fixer ainsi les prix ?

VICTOR – Oui, si l'État ne laisse pas les entreprises faire ce qu'elles veulent.

HÉLOÏSE – Quelles difficultés rencontrerait la mise en place d'une telle politique ?

VICTOR – Le pouvoir politique est lié à la finance.

HÉLOÏSE – Eh bien ?

VICTOR – Les grandes entreprises auraient trop à perdre.

HÉLOÏSE – Ont-elles tort de ne pas vouloir perdre de l'argent ?

VICTOR – De leur point de vue, peut-être pas.

❗ Difficulté à
problématiser

Un certain nombre d'éléments sont en place pour proposer une problématique sur la valeur des marchandises, mais le discours est trop haché, les réponses se font au coup par coup. Proposition pour une problématique : la valeur des marchandises s'élabore dans une tension entre les besoins de la population et l'intérêt privé des sociétés productrices.

HÉLOÏSE – Et du tien ?

VICTOR – Elles ont trop de pouvoir dans la société.

HÉLOÏSE – Te souviens-tu de ma question ?

VICTOR – Non, je n'ai pas vraiment fait attention.

HÉLOÏSE – Les entreprises ont-elles tort de ne pas vouloir perdre d'argent ?

VICTOR – Ce n'est pas si simple de trancher : il y a divers paramètres qui entrent en conflit.

❗ Incertitude
paralysante

Il n'est pas nécessaire de répondre par « oui » ou « non » pour avancer dans la discussion. Ces divers « paramètres » devraient être articulés en une ou plusieurs propositions qui exprimeraient le problème qui se pose ici.

HÉLOÏSE – Lesquels ?

VICTOR – D'une part, comme je l'ai déjà exprimé : la justice sociale.

HÉLOÏSE – Quelle est l'autre part ?

VICTOR – Une entreprise doit être rentable.

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que cela signifie ?

VICTOR – Elle ne doit pas travailler à perte sinon elle fait faillite.

→
Problématique 11 :
Le commerce
fausse-t-il la valeur
du travail ?
(texte p. 97)
**Problématiques 6,
24**

☀ Problématique
accomplie

❗ Perte de l'unité

HÉLOÏSE – Qu'est-ce que cela implique pour le prix des marchandises ?

VICTOR – Pour être viable, une entreprise doit vendre en fonction de ses coûts de production. Pour elle, c'est là que se trouve la vraie valeur de ses produits. En ce sens, les entreprises qui veulent survivre doivent être gérées en se conformant à une réalité très concrète. Mais elles sont coincées entre les coûts réels de production et le prix qu'elles arrivent à obtenir pour leur marchandise sur le marché, la loi de l'offre et de la demande, ce qui est beaucoup plus subjectif et abstrait. Sans compter les spéculations en bourse, particulièrement abstraites, qui faussent souvent la donne, car elles se basent sur le futur des entreprises, ce qui est très incertain.

► CITATIONS 3 ET 4

Une problématique est avancée, concernant la détermination de la valeur des marchandises : « coincées entre coûts de production et prix du marché, entre concret et abstrait ».

VICTOR – Mais dans tout ça on oublie quelque chose.

HÉLOÏSE – Quoi donc ?

VICTOR – Qui achète les produits ?

HÉLOÏSE – Qui, d'après toi ?

VICTOR – Ce sont les salariés des entreprises qui achètent les produits.

HÉLOÏSE – Continue...

VICTOR – Que font les autres ?

HÉLOÏSE – Quels autres ?

VICTOR – Ceux qui n'ont pas de travail, ni de salaire.

HÉLOÏSE – Que font-ils ?

VICTOR – Ils n'achètent rien.

HÉLOÏSE – Qu'en conclus-tu ?

VICTOR – Eh bien, qu'ils n'achètent rien !

Il serait utile d'examiner les conséquences de cette idée sur ce qui a déjà été exprimé, afin de faire progresser la réflexion, plutôt que de simplement réitérer la même idée.

HÉLOÏSE – Tu crains que les entreprises perdent des clients.

VICTOR – Tu es vraiment maligne... Ce n'est pas ça du tout.

HÉLOÏSE – Tu sais, si tu ne m'expliques pas ta pensée...

VICTOR – Ce que je voulais dire est que ceux qui n'ont pas de travail ne peuvent pas satisfaire leurs besoins essentiels.

HÉLOÏSE – Que faire alors ?

VICTOR – Chacun devrait avoir un emploi, l'État pourrait obliger les entreprises à employer tous les chômeurs, pour plus de justice sociale. Les députés devraient élaborer une loi qui détermine comment établir le plein emploi en créant des postes pour tous ceux qui en ont besoin.

► CITATIONS 5 ET 6

Bien qu'une conclusion soit proposée quant au problème des « chômeurs », elle n'est pas mise en rapport avec les nécessités de l'entreprise, déjà évoquées. Cette mise en rapport permettrait d'élaborer une problématique.

HÉLOÏSE – Cela résoudrait-il le problème du chômage ?

VICTOR – Je n'en suis pas sûr : ça ne fonctionnerait peut-être pas.

HÉLOÏSE – Pourquoi pas ?

VICTOR – Déjà à cause du problème de rentabilité des entreprises.

HÉLOÏSE – C'est-à-dire ?

VICTOR – Si elles ont plus de salariés, elles devront vendre leurs produits plus cher. À cause de cela, les entreprises essaient toujours d'avoir le moins de salariés possible. C'est d'ailleurs une des raisons du progrès technique.

HÉLOÏSE – Comment cela ?

VICTOR – Les machines remplacent le personnel : elles sont plus rapides et elles reviennent moins cher que les salariés.

HÉLOÏSE – Quelles sont les conséquences de ce changement sur le coût des produits ?

VICTOR – Naturellement, les machines coûtent souvent moins cher que le personnel, surtout dans les pays développés où les salaires sont hauts. Mais je pense que la mécanisation fausse tout. Déjà, elle dévalorise la valeur du travail humain, car on pourrait presque croire que bientôt les machines feront tout à notre place : nous

❗ Difficulté à problématiser

❗ Illusion de synthèse

❗ Paralogisme

serions alors inutiles. C'est le statut de l'homme tout entier qui est menacé, il n'est plus que l'adjoint de la machine. ► CITATIONS 7 ET 8

Implicitement, on peut voir que la tendance à la « mécanisation » pour raison de « coût » se heurte aux conséquences générales de la « mécanisation » sur le « statut de l'homme », mais ce rapport conflictuel n'est pas rendu assez visible.

HÉLOÏSE – Mais pour qui travaillent les machines ?

VICTOR – Pour les hommes bien sûr !

HÉLOÏSE – Ne vois-tu pas un problème ?

VICTOR – Parce que je dis à la fois que l'homme est dévalorisé face aux machines et que les machines travaillent pour l'homme ?

HÉLOÏSE – Qu'en penses-tu ?

VICTOR – Que ce n'est pas nécessairement contradictoire.

Si ces deux propositions ne sont pas nécessairement contradictoires, elles le sont potentiellement, de manière assez explicite, ce qui justifie la prise en charge de cette contradiction dans le discours.

HÉLOÏSE – Mais cela peut-il être considéré comme contradictoire ?

VICTOR – Tout peut être considéré contradictoire par rapport à autre chose.

HÉLOÏSE – Certains rapports n'entretennent-ils pas plus de contradiction que d'autres ?

VICTOR – Si tu veux : c'est tellement général que ça n'engage à rien.

HÉLOÏSE – Et pour notre affaire ?

VICTOR – Quand on dit l'homme, il ne s'agit pas de tous les hommes.

Lorsque l'on utilise une catégorie générale, elle implique de fait tous les membres de cette catégorie, sauf à spécifier certaines exceptions.

HÉLOÏSE – De qui s'agit-il alors ?

VICTOR – De l'homme en général.

HÉLOÏSE – L'homme en général représente-t-il tous les hommes ?

VICTOR – Oui, bien sûr. Sauf qu'il y a des exceptions.

HÉLOÏSE – Et ces exceptions ne changent rien au sens ?

→ **Problématique 13 :**

Peut-on parler d'un droit au travail ? (texte p. 98)

Problématiques 4, 5, 6, 9, 11, 12

❗ Idée réductrice

→ **Problématique 23 :**

La technique peut-elle masquer le réel ? (texte p. 108)

Problématiques 8, 14, 16, 17, 18, 22

→ **Problématique 7 :**
Tout travail
est-il productif ?
(texte p. 93)
Problématiques 2,
5, 9, 10, 11, 16

⚙️ *Problématique
accomplie*

⚙️ *Penser
l'impensable*

VICTOR – Si, d'ailleurs je vois la différence pour notre problème.

HÉLOÏSE – Explique-toi.

VICTOR – L'homme en général se sert des machines comme outils pour subvenir à ses besoins, mais certaines catégories d'hommes, comme les ouvriers, sont là uniquement parce qu'on n'a pas encore inventé de machines pour les remplacer ou pour entretenir les machines ; une sorte d'homme-machine. C'est l'histoire de l'homme : ceux qui ont le pouvoir abusent des autres. Le goût du pouvoir est la source de bien des injustices, et pourtant le pouvoir, c'est aussi une sorte de travail : la politique, la gestion, etc. ► CITATIONS 9 ET 10

La contradiction entre « la machine-outil de l'homme » et de « l'homme-machine », la machine au service de l'homme et l'homme au service de la machine, se comprend dans la mesure où certains hommes « abusent d'autres hommes ».

HÉLOÏSE – Le pouvoir est donc une nécessité ?

VICTOR – Le pouvoir est une idée qui ne me plaît pas trop.

HÉLOÏSE – Peut-on faire autrement ?

VICTOR – Pour l'instant, je ne vois pas comment, alors il faut bien l'accepter comme un état des choses. De plus, je crois que l'homme est ainsi fait : il cherche toujours le pouvoir, qu'il l'ait ou qu'il ne l'ait pas.

En dépit de la critique du « pouvoir » et de ses abus, idée « déplaisante », on finit par admettre que le « pouvoir est un état des choses », puisque « l'homme est ainsi fait ».

HÉLOÏSE – Est-il le seul être qui est fait ainsi ?

VICTOR – Dans le fond, tous les animaux sont pareils.

HÉLOÏSE – Le lièvre est en quête de pouvoir aussi ?

VICTOR – Il n'en a pas trop les moyens. Mais c'est pareil.

HÉLOÏSE – Est-ce vraiment pareil ?

VICTOR – C'est pareil et pas pareil.

HÉLOÏSE – Tiens !

VICTOR – Oui, chaque animal est en quête de pouvoir, mais il le fait en fonction des capacités que la nature lui a données.

HÉLOÏSE – L'homme est donc comme les autres ?

VICTOR – Lui domine la nature, ce n'est pas pareil.

❗ *Exemple
inexpliqué*

→ **Problématique 20 :**
La technique met-elle
la nature au service
de l'humain ?
(texte p. 105)
Problématiques 8,
14, 19, 21, 23

⚙️ *Exemple
analysé*

⚙️ *Problématique
accomplie*

HÉLOÏSE – Il n'agit pas en fonction de ce que la nature lui a donné ?

VICTOR – L'homme peut par exemple se cloner.

On ne sait pas vraiment ce que prouve ou illustre cet exemple.

HÉLOÏSE – Explique-toi.

VICTOR – L'exemple du clonage montre que par son travail et sa technique, l'homme change la nature elle-même, il va jusqu'à se changer lui-même, ce que nulle autre espèce ne peut faire. Les autres espèces animales peuvent aussi modifier leur environnement, mais l'homme peut de surcroît le faire de manière délibérée.

► CITATIONS 11 ET 12

L'homme se distingue des autres animaux parce qu'à travers « son travail et sa technique, il peut changer sa propre nature ».

HÉLOÏSE – Cela ne semble guère t'enchanter ?

VICTOR – Je n'en sais rien. Parfois je me dis que de transgresser les lois de la nature par son travail, c'est le destin de l'homme, sa finalité, l'exception humaine, sinon la nature ne l'aurait pas produit, et d'autres fois, je préférerais que l'homme n'existe pas : il est peut-être une erreur de la nature. Les problèmes que nous engendrons sont peut-être des maladies de croissance, dont nous souffrons temporairement, dont nous pouvons guérir.

Le rapport conflictuel entre le « travail humain » et la « nature » renvoie tour à tour à la « finalité naturelle de l'homme » et à « une erreur de la nature ».

Les échos des philosophes

→ LES NUMÉROS DES CITATIONS RENVOIENT AU DIALOGUE.

1- « D'ailleurs chaque marchandise est plus fréquemment échangée, et par conséquent, comparée, avec d'autres marchandises qu'avec du travail. Il est donc plus naturel d'estimer sa valeur échangeable par la quantité de quelque autre denrée que par celle du travail qu'elle peut acheter. » **SMITH**, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, 1776.

2- « [...] Le travail donne, de loin, la plus grande partie de leur prix aux choses dont nous jouissons en ce monde. » **LOCKE**, *Second Traité du gouvernement civil*, 1690.

3- « Il faut faire attention que ces répétitions de ventes et d'achats qui multiplient infructueusement la *circulation* ne sont que transposition de marchandises, et augmentation de frais, sans production de richesses. » **QUESNAY**, *Physiocratie, ou Constitution naturelle du Gouvernement économique d'un royaume agricole*, 1768.

4- « Le libéralisme est basé sur la conviction que la concurrence est le meilleur moyen de guider les efforts individuels. » **HAYEK**, *La Route de la servitude*, 1946.

5- « Art. 28. – Hommes et femmes ont droit à une juste rémunération selon la qualité et la quantité de leur travail, en tout cas, aux ressources nécessaires pour vivre dignement, eux et leur famille. » *Projet de constitution du 19 avril 1946* (extrait).

6- « Ils proclamaient, comme un principe révolutionnaire, le droit au travail. Honte au prolétariat français ! Des esclaves seuls eussent été capables d'une telle bassesse. » **LAFARGUE**, *Le Droit à la paresse*, 1883.

7- « La matière inerte sort ennoblée de l'atelier, tandis que les hommes s'y corrompent et s'y dégradent. » **PIE XI**, *Quadragesimo Anno*, 15 mai 1931.

8- « L'évolution technique obéit à une logique qui correspond à la structure de l'activité rationnelle par rapport à une fin et contrôlée par son succès, c'est-à-dire en fait à la structure du travail. » **HABERMAS**, *La Technique et la Science comme idéologie*, 1968.

9- « [Les machines] sont certainement devenues une condition de notre existence aussi inaliénable que les outils aux époques précédentes. » **ARENDT**, *Condition de l'homme moderne*, 1958.

10- « Quelqu'un possède une machine qui accomplit le travail de cinq cents hommes. Dans notre système basé sur la propriété et la concurrence, cinq cents hommes se retrouvent alors au chômage, ont faim et se mettent à voler. » **WILDE**, *Aphorismes*, 1904, posthume.

11- « À quoi que ce soit que l'homme s'applique, la Nature l'y destinait. » **DIDEROT**, *Le Neveu de Rameau*, 1762.

12- « Tout notre progrès technologique, dont on chante les louanges, le cœur même de notre civilisation, est comme une hache dans la main d'un criminel. » **EINSTEIN**, *Correspondance*, 1980 (posthume).

En résumé...

On ne peut voir dans le travail une activité qui serait séparée et isolable d'un contexte social précis dans lequel il s'effectue, cette constatation valant aussi bien pour ses produits que pour les conditions dans lesquelles il s'effectue. On constate de nos jours un affaiblissement de la valeur sociale et économique du travail, qui ne semble pas tellement provenir d'une dégénérescence qui lui serait propre, comme s'il avait perdu toute utilité, mais plutôt du modèle de civilisation, de la culture moderne, en particulier la domination inconditionnelle, le règne de l'argent, dont on ne sait s'il faut y voir une cause ou un symptôme. Ainsi la justice sociale, qui présuppose de garantir une certaine égalité d'opportunités et de moyen d'existence, se confronte aux questions de rentabilité, principalement des entreprises. Les coûts de production eux-mêmes se heurtent aux « réalités » du marché. Les salariés s'opposent directement aux machines susceptibles de les remplacer. Le développement de la technique semble parfois assigné à la réalisation d'objectifs trop particuliers pour rencontrer une adhésion universelle. Des hommes en exploitent d'autres. L'homme accroît son pouvoir sur la nature, souvent sans souci autre que ses propres désirs et volontés. Sont-ce là la destinée humaine, une erreur de la nature, ou des problèmes temporaires de croissance ?

Les notions-outils

Rentabilité : qualité d'un bien ou d'un capital par laquelle il produit un bénéfice ou un avantage considéré comme satisfaisant par rapport à l'investissement nécessaire pour se l'approprier.

Contradiction : rapport entre des termes, mots ou actions, ou idées, tel que l'un étant posé, l'autre est nécessairement exclu. Principe de contradiction (ou principe de non-contradiction) : principe logique selon lequel il est impossible qu'un même terme, envisagé sous le même point de vue, soit à la fois lui-même (A) et son contraire (non-A).

Concurrence : situation de rivalité entre des individus ou des groupes poursuivant une fin identique, par exemple l'appropriation de biens ou d'avantages.

Valeur : ce qui en soi est absolument digne d'estime et de considération. Norme à laquelle il faut absolument se conformer ; critère d'évaluation ou de critique, de nature morale, esthétique ou intellectuelle.

Valeur d'usage/valeur d'échange : le premier désigne la valeur d'un bien lié à son utilité réelle, par exemple comme satisfaisant un besoin, le second le prix, c'est-à-dire la valeur de ce bien comparé à un autre avec lequel on peut l'échanger.

Efficacité : qualité d'une action ou d'un objet lui permettant d'être cause d'un effet désiré. Critère de rapidité, de productivité ou de rendement.

Général : qualifie un caractère ou une propriété convenant globalement à un ensemble d'objets donnés, ou du moins à la plus grande partie de cet ensemble. On lui oppose l'exceptionnel ou le particulier. Se distingue de l'universel, qui ne connaît pas l'exception.

Particulier : qualifie un caractère ou une propriété convenant à un être individuel, à un élément unique, à quelques éléments spécifiques ou à une partie réduite d'un ensemble plus étendu.

Abstrait : se dit d'une idée, d'une qualité, extraite par la pensée d'une totalité dont elle fait partie, et hors de laquelle elle n'a pas d'existence réelle.

Concret : se dit d'un objet, d'un être, qui peut être perçu pas les sens. Renvoie au singulier plutôt qu'à la généralité.

Partie 2

Textes

En relation avec les problématiques
mises au jour dans les dialogues.

Problématique

1 Travail et souffrance vont-ils nécessairement de pair ?

Arendt

Condition de l'homme moderne (1958), trad. G. Fradier, coll. « Agora », © Éditions Calmann-Lévy, 1961-1993, pp. 153-155.

Le « bonheur », la « joie » du travail est la façon humaine de goûter le simple bonheur de vivre que nous partageons avec toutes les créatures vivantes, et c'est même la seule manière dont les hommes puissent tourner avec satisfaction dans le cycle de la nature, entre la peine et le repos, le travail et la consommation, avec la tranquille et aveugle régularité du jour et de la nuit, de la vie et de la mort. Fatigues et labeurs trouvent leur récompense dans la fécondité de la nature, dans la calme assurance que celui qui a bien travaillé à la sueur de son front continuera de faire partie de la nature dans ses enfants et dans les enfants de ses enfants.

[...] La joie de vivre, qui est celle du travail, ne se trouvera jamais dans l'œuvre : elle ne saurait se confondre avec le soulagement, la joie inévitablement brève, qui suivent l'accomplissement et accompagnent la réussite. Le bonheur du travail, c'est que l'effort et sa récompense se suivent d'aussi près que la production et la consommation des moyens de subsistance, de sorte que le bonheur accompagne le processus tout comme le plaisir accompagne le fonctionnement d'un corps en bonne santé. Le « bonheur du plus grand nombre » dans lequel nous généralisons et vulgarisons la félicité dont la vie terrestre a toujours joui, a conceptualisé en « idéal » la réalité fondamentale de l'humanité travailleuse. Le droit de poursuivre le bonheur est, certes, aussi indéniable que le droit de vivre ; il lui est même identique. Mais il n'a rien de commun avec la chance qui est rare, ne dure pas et que l'on ne peut pas poursuivre, car la chance, la fortune, dépendent du hasard et de ce que le hasard donne et reprend, bien que la plupart des gens en « poursuivant le bonheur » courent après la fortune et se rendent malheureux même quand ils la rencontrent, parce qu'ils veulent conserver la chance et en jouir comme d'une abondance inépuisable de « biens ». Il n'y a pas de bonheur durable hors du cycle prescrit des peines de l'épuisement et des plaisirs de la régénération, et tout ce qui déséquilibre ce cycle – pauvreté, dénuement où la fatigue est suivie de misère au lieu de régénération, ou grande richesse et existence oisive où l'ennui remplace la fatigue, où les meules de la nécessité, de la consommation et de la digestion écrasent à mort, impitoyables et stériles, le corps impuissant – ruine l'élémentaire bonheur qui vient de ce que l'on est en vie.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quel genre de satisfaction le travail procure-t-il ?
- 2 Quel rapport temporel lie le travail au plaisir ?
- 3 Quelle idée du bonheur est-elle présente dans le travail ?

Problématique

2 Le travail aliène-t-il l'être humain ?

Marx

Manuscrits de 1844, trad. J.-P. Goujon, © Éditions Flammarion, 1996, pp. 112-113.

En quoi consiste l'aliénation du travail ?

D'abord, dans le fait que le travail est *extérieur* à l'ouvrier, c'est-à-dire qu'il n'appartient pas à son essence, que donc, dans son travail, celui-ci ne s'affirme pas, mais se nie, ne se sent pas à l'aise, mais malheureux ; il n'y déploie pas une libre activité physique et intellectuelle, mais mortifie son corps et ruine son esprit. En conséquence, l'ouvrier ne se sent lui-même qu'en dehors du travail et dans le travail il se sent extérieur à lui-même. Il est à l'aise quand il ne travaille pas et, quand il travaille, il ne se sent pas à l'aise. Son travail n'est donc pas volontaire, mais contraint, c'est du *travail forcé*. Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un *moyen* de satisfaire des besoins en dehors du travail. Le caractère étranger du travail apparaît nettement dans le fait que, dès qu'il n'existe pas de contrainte physique ou autre, le travail est fui comme la peste. Le travail extérieur à l'homme, dans lequel il se dépouille, est un travail de sacrifice de soi, de mortification. Enfin le caractère extérieur à l'ouvrier du travail apparaît dans le fait qu'il n'est pas son bien propre, mais celui d'un autre, qu'il ne lui appartient pas, que dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. [...]

On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) se sent agir librement seulement dans ses fonctions animales : manger, boire et procréer, ou encore, tout au plus, dans le choix de sa maison, de son habillement, etc. ; en revanche, il se sent animal dans ses fonctions proprement humaines. Ce qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal. [...]

Nous avons considéré l'acte d'aliénation de l'activité humaine pratique, le travail, sous deux aspects : 1) le rapport de l'ouvrier à *produit du travail* en tant qu'objet étranger qui le tient sous sa domination. [...] 2) le rapport entre le travail et *l'acte de production* à l'intérieur du travail.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Le travail est-il aliénant ?
- 2 Le travail satisfait-il un besoin, chez le travailleur ?
- 3 En quoi l'ouvrier est-il comparable à une bête ?

Problématique

Weber

L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme (1920), chap. II, coll. « Presses Pocket », © Éditions Plon, 2001, pp. 189-191.

3 Peut-on considérer le travail comme une valeur morale ?

Gaspiller son temps est donc le premier, en principe le plus grave, de tous les péchés. Notre vie ne dure qu'un moment, infiniment bref et précieux, qui devra « confirmer » [...] notre propre élection. Passer son temps en société, le perdre en « vains bavardages », dans le luxe, voire en dormant plus qu'il n'est nécessaire à la santé – six à huit heures au plus –, est passible d'une condamnation morale absolue. [...] Le temps est précieux, infiniment, car chaque heure perdue est soustraite au travail qui concourt à la gloire divine. Aussi la contemplation inactive, en elle-même dénuée de valeur, est-elle directement répréhensible lorsqu'elle survient aux dépens de la besogne quotidienne. Car elle plaît *moins* à Dieu que l'accomplissement pratique de sa volonté dans un métier [*Beruf*]. Le dimanche n'est-il pas là d'ailleurs pour la contemplation ? Selon Baxter [*ndé : Richard Baxter, XVII^e siècle*] ce sont toujours ceux qui lambinent à l'ouvrage qui manquent du temps à consacrer à Dieu au moment opportun.

Bref, l'œuvre capitale de Baxter est imprégnée d'une prédication incessante, presque passionnée parfois, en faveur d'un *labeur* dur et continu, que celui-ci soit manuel ou intellectuel. Deux thèmes se conjuguent ici. En premier lieu, le travail a dès longtemps fait ses preuves en tant que *moyen ascétique*, et l'Église d'Occident l'a toujours fort prisé. Cela en opposition marquée non seulement avec l'Orient, mais avec presque toutes les règles monastiques du monde entier. En particulier, le travail est le remède spécifique à employer à titre préventif contre toutes ces tentations que le puritanisme a réunies sous le terme d'*unclean life* (vie dissolue) et dont le rôle n'est pas mince. La continence du puritain diffère dans son degré, non dans son principe fondamental, de la chasteté monastique ; en fait, par suite de la conception puritaine de la vie conjugale, sa conséquence pratique revêt beaucoup plus d'importance. Les rela-

tions sexuelles ne sont permises dans le mariage qu'à titre de moyen voulu par Dieu pour accroître sa gloire, selon le commandement : « Croissez et multipliez ». Contre toutes les tentations sexuelles aussi bien que contre les doutes religieux ou le sentiment de l'indignité morale, outre une alimentation végétarienne frugale et des bains froids, on dispose du précepte : « Travaille ferme à ta besogne [*Beruf*] ».

Le travail cependant est autre chose encore ; il constitue surtout le *but même* de la vie, tel que Dieu l'a fixé. Le verset de saint Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » vaut pour chacun, et sans restriction. La répugnance au travail est le symptôme d'une absence de la grâce.

Beruf : vocation dans un contexte religieux, métier dans un contexte professionnel.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Travailler peut-il être un devoir religieux ?
- 2 Quelle est la dimension proprement morale du travail ?
- 3 Peut-on accorder une place à la contemplation religieuse ?

Problématique

Henry

Du communisme au capitalisme, théorie d'une catastrophe, © Éditions Odile Jacob, 1990, pp. 117-119.

4 Le travail est-il uniquement un concept économique ?

Tout procès de production est double : il se déroule sur deux plans qu'il convient de distinguer soigneusement si on ne veut pas se mouvoir, comme le font en général les économistes, dans la confusion. C'est d'une part un procès réel, d'autre part un procès économique. En tant que procès réel il contient deux sortes d'éléments : en premier lieu la force subjective des individus, le travail vivant ; c'est cette force, elle seule, qui produit. En second lieu le procès réel comprend les instruments de travail et les matières premières qui, à la différence de la force de travail, sont des éléments objectifs, arrachés à la nature par cette force et transformés par elle. Le résultat de cette transformation, ce sont [...] les produits fabriqués, mais d'abord les instruments de travail eux-mêmes. Il importe de souligner que ce procès réel de production n'est pas un procès économique et qu'aucun de ses constituants n'est en lui-même un élément économique : ils ne le deviennent qu'au moment où les produits du travail doivent être échangés contre d'autres – au moment où le travail réel et vivant se double d'une entité abs-

traite susceptible d'être quantifiée et calculée à sa place. C'est alors seulement que nous sommes en présence du procès économique de production.

Le procès économique de production comprend l'ensemble des réalités économiques qui se sont substituées aux éléments du procès réel, à savoir leurs équivalents idéaux irréels. Ce sont d'une part le travail social ou abstrait, d'autre part les valeurs d'échange, celles des marchandises produites, des instruments et des matières premières, ou encore ces valeurs d'échange sous leur forme pure, à savoir des sommes d'argent, par exemple celle des salaires. Il est évident, d'après sa genèse même et en quelque sorte par définition, que le procès économique dans son ensemble est le double du procès réel, de même que chaque constituant de ce procès économique est le double d'un constituant du procès réel.

Montrer que dans le régime capitaliste pris à titre d'exemple, c'est l'individu vivant qui fait tout, c'est montrer 1) que la production qui s'effectue dans le procès réel, que l'action qui fait cette production, c'est la propre action de l'individu, identique à son être et coextensive à lui ; 2) que toutes les déterminations économiques qui constituent le procès économique sont elles aussi produites par le travail vivant de l'individu vivant et par lui seul.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Qu'est-ce réellement que le travail ?
- 2 Comment obtient-on le concept économique de travail ?
- 3 Quel est l'objet de l'économie ?

Problématique

5 L'intégration sociale passe-t-elle par le travail ?

Durkheim

De la division du travail social (1930), livre premier, coll. « Quadrige », © PUF, 5^e éd. 1998, pp. 26-27.

Nous sommes ainsi conduits à nous demander si la division du travail ne jouerait pas le même rôle dans des groupes plus étendus, si, dans les sociétés contemporaines où elle a pris le développement que nous savons, elle n'aurait pas pour fonction d'intégrer le corps social, d'en assurer l'unité. Il est très légitime de supposer que les faits que nous venons d'observer se reproduisent ici, mais avec plus d'ampleur ; que ces grandes sociétés politiques ne peuvent, elles aussi, se maintenir en équilibre que

grâce à la spécialisation des tâches ; que la division du travail est la source, sinon unique, du moins principale de la solidarité sociale. C'est déjà à ce point de vue que s'était placé Comte. De tous les sociologues, à notre connaissance, il est le premier qui ait signalé dans la division du travail autre chose qu'un phénomène purement économique. Il y a vu « la condition la plus essentielle de la vie sociale », pourvu qu'on la conçoive « dans toute son étendue rationnelle, c'est-à-dire qu'on l'applique à l'ensemble de toutes nos diverses opérations quelconques, au lieu de la borner, comme il est trop ordinaire, à de simples usages matériels ». Considérée sous cet aspect, dit-il, « elle conduit immédiatement à regarder non seulement les individus et les classes, mais aussi, à beaucoup d'égards, les différents peuples comme participant à la fois, suivant un mode propre et un degré spécial, exactement déterminé, à une œuvre immense et commune dont l'inévitable développement graduel lie d'ailleurs aussi les coopérateurs actuels à la série de leurs prédécesseurs quelconques et même à la série de leurs divers successeurs. C'est donc la répartition continue des différents travaux humains qui constitue principalement la solidarité sociale et qui devient la cause élémentaire de l'étendue et de la complication croissante de l'organisme social » [A. Comte, *Cours de philosophie positive*, IV, 425.].

Si cette hypothèse était démontrée, la division du travail jouerait un rôle beaucoup plus important que celui qu'on lui attribue d'ordinaire. Elle ne servirait pas seulement à doter nos sociétés d'un luxe, enviable peut-être, mais superflu ; elle serait une condition de leur existence. C'est par elle, ou du moins c'est surtout par elle, que serait assurée leur cohésion ; c'est elle qui déterminerait les traits essentiels de leur constitution. Par cela même, et quoique nous ne soyons pas encore en état de résoudre la question avec rigueur, on peut cependant entrevoir dès maintenant que, si telle est réellement la fonction de la division du travail, elle doit avoir un caractère moral, car les besoins d'ordre, d'harmonie, de solidarité sociale passent généralement pour être moraux.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 La division du travail peut-elle diviser la société ?
- 2 En quoi la division du travail peut-elle être un facteur de luxe ?
- 3 La division du travail entraîne-t-elle des conséquences morales ?

Problématique

6 Travaillez-vous uniquement pour survivre ?

Nietzsche

Le Gai Savoir (1882-1887), trad. H. Albert révisée par J. Lacoste, in « Œuvres complètes », D.R., tome II, 1968, pp. 78-79.

Dans les pays civilisés presque tous les hommes maintenant sont égaux en ceci qu'ils cherchent du travail en vue du salaire ; pour eux tous, le travail est un moyen et non le but lui-même ; c'est pourquoi ils mettent peu de finesse au choix du travail, pourvu qu'il procure un gain abondant. Or il y a des hommes rares qui préfèrent périr plutôt que de travailler sans que le travail leur procure de la *joie* : ils sont minutieux et difficiles à satisfaire, ils ne se contentent pas d'un gain abondant, lorsque le travail n'est pas lui-même le gain de tous les gains. De cette espèce d'hommes rares font partie les artistes et les contemplatifs de toute espèce, mais aussi ces désœuvrés qui consacrent leur vie à la chasse, aux voyages ou bien aux intrigues d'amour et aux aventures. Tous ceux-là cherchent le travail et la peine lorsqu'ils sont mêlés de plaisir, et le travail le plus difficile et le plus dur, si cela est nécessaire. Mais autrement ils sont d'une paresse décidée, quand même cette paresse devrait entraîner l'appauvrissement, le déshonneur, des dangers pour la santé et pour la vie. Ils ne craignent pas pour autant l'ennui que le travail sans plaisir : il leur faut même beaucoup d'ennui pour que leur *propre* travail puisse leur réussir. Pour le penseur et pour tous les esprits inventifs l'ennui est ce désagréable « calme plat » de l'âme qui précède la course heureuse et les vents joyeux ; il leur faut le supporter, en *attendre* l'effet à part eux : c'est *cela* précisément que les natures moindres n'arrivent absolument pas à obtenir d'elles-mêmes ! Chasser l'ennui de n'importe quelle façon est aussi vulgaire que travailler sans plaisir. Les Asiatiques se distinguent peut-être en cela des Européens qu'ils sont capables d'un repos plus long et plus profond que ceux-ci [...].

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Comment la plupart des hommes considèrent-ils le travail ?
- 2 La paresse est-elle un manque de courage ?
- 3 Travail et plaisir sont-ils liés ?

Problématique

7 Tout travail est-il productif ?

More

L'Utopie (1516), trad. V. Stouvenel revue et corrigé par M. Bottigelli, © Éditions Librio, 1999, pp. 63-64.

On me dira peut-être : Six heures de travail par jour ne suffisent pas aux besoins de la consommation publique, et l'Utopie doit être un pays très misérable. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi. Au contraire, les six heures de travail produisent abondamment toutes les nécessités et commodités de la vie, et en outre un superflu bien supérieur aux besoins de la consommation.

Vous le comprendrez facilement, si vous réfléchissez au grand nombre de gens oisifs chez les autres nations. D'abord, presque toutes les femmes, qui composent la moitié de la population, et la plupart des hommes, là où les femmes travaillent. Ensuite cette foule immense de prêtres et de religieux fainéants. Ajoutez-y tous ces riches propriétaires qu'on appelle vulgairement *nobles* et *seigneurs* ; ajoutez-y encore leurs nuées de valets, autant de fripons en livrée ; et ce déluge de mendiants robustes et valides qui cachent leur paresse sous de feintes infirmités. Et, en somme, vous trouverez que le nombre de ceux qui, par leur travail, fournissent aux besoins du genre humain, est bien moindre que vous ne l'imaginiez.

Considérez aussi combien peu de ceux qui travaillent sont employés en choses vraiment nécessaires. Car, dans ce siècle d'argent, où l'argent est le dieu et la mesure universelle, une foule d'arts vains et frivoles s'exercent uniquement au service du luxe et du dérèglement. Mais si la masse actuelle des travailleurs était répartie dans les diverses professions utiles, de manière à produire même avec abondance tout ce qu'exige la consommation, le prix de la main-d'œuvre baisserait à un point que l'ouvrier ne pourrait plus vivre de son salaire.

Supposez donc qu'on fasse travailler utilement ceux qui ne produisent que des objets de luxe et ceux qui ne produisent rien, tout en mangeant chacun le travail et la part de deux bons ouvriers ; alors vous concevrez sans peine qu'ils auront plus de temps qu'il n'en faut pour fournir aux nécessités, aux commodités et même aux plaisirs de la vie, j'entends les plaisirs fondés sur la nature et la vérité.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle est la fonction du travail ?
- 2 Certains travaux peuvent-ils ne rien produire ?
- 3 Peut-on réduire la durée du travail sans changer le mode de consommation ?

Problématique

8 Est-ce par le travail que l'homme prend conscience de soi ?**Pascal**

Pensées
(1670, posthume),
fragment 139,
éd. L. Brunschvicg,
© Éditions
J.-C. Lattès, 1988.

L'homme est si malheureux, qu'il s'ennuierait même sans aucune cause d'ennui, par l'état propre de sa complexion ; et il est si vain, qu'étant plein de mille causes essentielles d'ennui, la moindre chose, comme un billard et une balle qu'il pousse, suffisent pour le divertir. [...]

D'où vient que cet homme qui a perdu depuis peu de mois son fils unique, et qui, accablé de procès et de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant ? Ne vous en étonnez point : il est tout occupé à voir par où passera ce sanglier que ses chiens poursuivent avec tant d'ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage. L'homme, quelque plein de tristesse qu'il soit, si on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là ; et l'homme, quelque heureux qu'il soit, s'il n'est diverti et occupé par quelque passion ou quelque amusement qui empêche l'ennui de se répandre, sera bientôt chagrin et malheureux. Sans divertissement, il n'y a point de joie, avec le divertissement, il n'y a point de tristesse. Et c'est aussi ce qui forme le bonheur des personnes de grande condition, qu'ils ont un nombre de personnes qui les divertissent, et qu'ils ont le pouvoir de se maintenir en cet état.

Prenez-y garde. Qu'est-ce autre chose d'être surintendant, chancelier, premier président, sinon d'être en une condition où l'on a dès le matin un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés pour ne leur laisser pas une heure en la journée où ils puissent penser à eux-mêmes ? Et quand ils sont dans la disgrâce et qu'on les renvoie à leurs maisons des champs, où ils ne manquent ni de biens, ni de domestiques pour les assister dans leur besoin, ils ne laissent pas d'être misérables et abandonnés, parce que personne ne les empêche de songer à eux.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Doit-on opposer travail et jeu ?
- 2 Pourquoi l'homme ne supporte-t-il pas l'ennui ?
- 3 Pourquoi travaille-t-on ?

Problématique

9 Le travail engendre-t-il l'inégalité entre les hommes ?**Mill**

L'Utilitarisme (1861),
trad. G. Tanesse,
© Éditions
Garnier-Flammarion,
1968, pp. 145-146.

Dans une société coopérative de production, est-il juste ou non que le talent ou l'habileté donnent droit à une rémunération plus élevée ? Ceux qui répondent négativement à la question font valoir l'argument suivant : celui qui fait ce qu'il peut a le même mérite et ne doit pas, en toute justice, être placé dans une position d'infériorité s'il n'y a pas faute de sa part ; les aptitudes supérieures constituent déjà des avantages plus que suffisants, par l'admiration qu'elles excitent, par l'influence personnelle qu'elles procurent, par les sources intimes de satisfaction qu'elles réservent, sans qu'il faille y ajouter une part supérieure des biens de ce monde ; et la société est tenue, en toute justice, d'accorder une compensation aux moins favorisés, en raison de cette inégalité injustifiée d'avantages plutôt que de l'aggraver encore. À l'inverse, les autres disent : la société reçoit davantage du travailleur dont le rendement est supérieur ; ses services étant plus utiles, la société doit les rémunérer plus largement ; une part plus grande dans le produit du travail collectif est bel et bien son œuvre ; la lui refuser quand il la réclame, c'est une sorte de brigandage. S'il doit seulement recevoir autant que les autres, on peut seulement exiger de lui, en toute justice, qu'il produise juste autant, et qu'il ne donne qu'une quantité moindre de son temps et de ses efforts, compte tenu de son rendement supérieur. Qui décidera entre ces appels à des principes de justice divergents ? La justice, dans le cas en question, présente deux faces entre lesquelles il est impossible d'établir l'harmonie, et les deux adversaires ont choisi les deux faces opposées ; ce qui préoccupe l'un, c'est de déterminer, en toute justice, ce que l'individu doit recevoir ; ce qui préoccupe l'autre, c'est de déterminer, en toute justice, ce que la société doit donner. Chacun des deux, du point de vue où il est placé, est irréfutable et le choix entre ces points de vue, pour des raisons relevant de la justice, ne peut qu'être absolument arbitraire. C'est l'utilité sociale seule qui permet de décider entre l'un et l'autre.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quels sont les deux points de vue distincts qui permettent de poser le problème de la justice dans le travail ?
- 2 Est-il facile de départager ces deux exigences de justice ?
- 3 La rémunération est-elle la seule motivation pour travailler mieux ou davantage ?

Problématique

10 La division du travail est-elle inévitable ?

Platon

La République
(IV^e s. av. J.-C.),
livre II (369 e-370 c),
trad. G. Leroux,
© Éditions
GF-Flammarion,
2002, pp. 138-139.

La Cité réduite aux nécessités les plus élémentaires serait donc formée de quatre ou cinq hommes.

– Il semble bien.

Mais alors ? Faut-il que chacun offre le service de son propre travail, le mettant en commun à la disposition de tous les autres, par exemple que le laboureur procure à lui seul les vivres pour quatre et multiplie par quatre le temps et l'effort pour fournir le blé et le partager avec les autres, ou encore, sans se soucier d'eux, qu'il produise pour ses seuls besoins le quart de ce blé, en un quart de temps, et qu'il consacre les trois quarts restants, l'un à la préparation d'une maison, l'autre aux vêtements, l'autre à des chaussures, et qu'au lieu de chercher à mettre en commun les choses qu'il possède, il exerce sa propre activité par lui-même et pour lui seul ?

Et Adimante répondit : « sans doute, Socrate, serait-il plus facile de faire ce que tu as dit d'abord.

Par Zeus, dis-je, rien d'étonnant à cela ! De fait moi aussi, pendant que tu parles, je réfléchis au fait que chacun de nous, au point de départ, ne s'est pas développé naturellement de manière tout à fait semblable, mais que la nature nous a différenciés, chacun s'adonnant à une activité différente. N'est-ce pas ton avis ? [...] Qui exercerait l'activité la mieux réussie, celui qui travaillerait dans plusieurs métiers, ou celui qui n'en exercerait qu'un seul ?

– Celui qui n'en exercerait qu'un seul.

– Mais il est néanmoins aussi évident, je pense, que si quelqu'un laisse passer l'occasion propice de réaliser quelque chose, le travail est gâché.

– C'est clair, en effet.

– C'est que, je pense, la chose à faire n'est pas disposée à attendre le loisir de celui qui doit la faire, mais nécessairement, celui qui fait doit s'appliquer à faire ce qui est à faire, en évitant de le considérer comme une occupation secondaire. [...] Le résultat est que des biens seront produits en plus grande quantité, qu'ils seront de meilleure qualité et produits plus facilement, si chacun ne s'occupe que d'une chose selon ses dispositions naturelles et au moment opportun, et qu'il lui soit loisible de ne pas s'occuper des travaux des autres.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 La division du travail est-elle favorable à la vie sociale ?
- 2 Quelles sont les trois raisons qui justifient la division du travail ?
- 3 La division du travail dépend-elle seulement de la volonté plus ou moins arbitraire des hommes ?

Problématique

11 Le commerce fausse-t-il la valeur du travail ?

Smith

*Recherches
sur la nature
et les causes
de la richesse
des nations* (1776),
livre I, chap. 5, trad.
G. Garnier revue
par A. Blanqui,
© Éditions Garnier-
Flammarion, 1991,
pp. 99-101.

La division une fois établie dans toutes les branches du travail, il n'y a qu'une partie extrêmement petite de toutes ces choses qu'un homme puisse obtenir directement par son travail ; c'est du travail d'autrui qu'il lui faut attendre la plus grande partie de toutes ces jouissances ; ainsi il sera riche ou pauvre, selon la quantité de travail qu'il pourra commander ou qu'il sera en état d'acheter.

Ainsi la *valeur* d'une denrée quelconque pour celui qui la possède et n'entend pas en user ou la consommer lui-même, mais qui a l'intention de l'échanger pour autre chose, est égale à la quantité de travail que cette denrée le met en état d'acheter ou de commander.

Le *travail* est donc la mesure réelle de la *valeur échangeable* de toute marchandise.

Le prix réel de chaque chose, ce que chaque chose coûte réellement à celui qui veut se la procurer, c'est le travail et la peine qu'il doit s'imposer pour l'obtenir. Ce que chaque chose vaut réellement pour celui qui l'a acquise et qui cherche à en disposer ou à l'échanger pour quelque autre objet, c'est la peine et l'embarras que la possession de cette chose peut lui épargner et qu'elle lui permet d'imposer à d'autres personnes. Ce qu'on achète avec de l'argent ou des marchandises est acheté par du travail, aussi bien que ce que nous acquérons à la sueur de notre front. Cet argent et ces marchandises nous épargnent, dans le fait, cette fatigue. Elles contiennent la valeur d'une certaine quantité de travail, que nous échangeons pour ce qui est supposé alors contenir la valeur d'une quantité égale de travail. [...]

Mais quoique le travail soit la mesure réelle de la valeur échangeable de toutes les marchandises, ce n'est pourtant pas celle qui sert communément à apprécier cette valeur. Il est souvent difficile de fixer la proportion entre deux différentes quantités

de travail. Cette proportion ne se détermine pas seulement par le temps qu'on a mis à deux différentes sortes d'ouvrages. Il faut aussi tenir compte des différents degrés de fatigue qu'on a endurés et de l'habileté qu'il a fallu déployer. [...] D'ailleurs chaque marchandise est plus fréquemment échangée, et par conséquent, comparée, avec d'autres marchandises qu'avec du travail. Il est donc plus naturel d'estimer sa valeur échangeable par la quantité de quelque autre denrée que par celle du travail qu'elle peut acheter.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle est l'utilité de l'argent ?
- 2 Disposer d'argent me dispense-t-il de travailler ?
- 3 La valeur d'échange est-elle une mesure fiable du travail ?

Problématique

13 Peut-on parler d'un droit au travail ?

Méda

Le Travail, une valeur en voie de disparition, coll. « Alto », © Éditions Flammarion, 1995, pp. 121-122.

Que signifie la reconnaissance du droit au travail ? Que l'individu dispose d'une créance sur la société et qu'il va pouvoir obliger celle-ci – donc l'État – à lui fournir du travail. De plus, cette reconnaissance ébranlerait l'organisation sociale fondée sur la coexistence d'une classe d'employeurs qui donne, quand elle le peut, du travail aux ouvriers : « Est-il vrai, oui ou non, que les hommes apportent en naissant le droit à la vie ? Est-il vrai, oui ou non, que le pouvoir de travailler est le moyen de réalisation du droit de vivre ? Est-il vrai, oui ou non, que si quelques-uns parviennent à s'emparer de tous les instruments de travail, à accaparer le pouvoir de travailler, les autres seront condamnés, par cela même, à se faire esclaves des premiers, ou à mourir ? [...] Les socialistes de l'époque [1848 NDE] se livrent donc également à une véritable critique en règle du contrat, masque d'une pure relation de domination : la pseudo-liberté qui est celle de l'ouvrier contractant avec le patron est un mythe, car l'ouvrier est obligé de vendre son corps-travail, alors que le patron peut toujours attendre ou faire jouer la concurrence. [...] La vraie liberté du travail ne peut donc prendre son sens que si elle est appuyée sur le droit au travail, sinon les conditions sont toujours déjà inégales. Seul le droit au travail, véritable droit réel, droit-créance, est capable de venir à bout de

cette inégalité et de mener à son terme la Révolution de 1789 qui n'a su mettre en place, reconnaître et protéger que des droits formels. [...]

Que répondent les libéraux à ces arguments ? Que le droit au travail attente à la liberté et à la réciprocité contractuelle. [...] Qu'en lieu et place des individus libres et responsables on va définir une entité, qui sera le support d'obligations, et qu'il ne pourra s'agir que de l'État. On entend donc donner à celui-ci le pouvoir de contraindre des individus. La méconnaissance de la liberté et de la réciprocité contractuelle, la substitution aux rapports entre individus de rapports obligeant la société tout entière ouvrent de surcroît la porte à la guerre civile, à l'opposition de classes entre elles : l'État risque tout simplement d'être pris en otage par la classe ouvrière pour réclamer à la classe possédante, celle qui donne du travail, l'ensemble des richesses. L'État deviendrait ainsi l'instrument de la lutte des classes.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quel argument permet de faire du droit au travail un droit naturel fondamental ?
- 2 Quelle critique peut-on faire d'une vision exclusivement contractuelle du travail ?
- 3 À quelle objection se heurte l'idée d'un droit au travail ?

Problématique

14 La technique est-elle spécifiquement humaine ?

Bergson

L'Évolution créatrice, 1907, chap. II, coll. « Quadrige », © PUF, 9^e éd. 2001, pp. 138-139.

À quelle date faisons-nous remonter l'apparition de l'homme sur la terre ? Au temps où se fabriquent les premières armes, les premiers outils. On n'a pas oublié la querelle mémorable qui s'éleva autour de la découverte de Boucher de Perthes dans la carrière de Moulin-Quignon. La question était de savoir si l'on avait affaire à des haches véritables ou à des fragments de silex brisés accidentellement. Mais que, si c'étaient des hachettes, on fût bien en présence d'une intelligence, et plus particulièrement de l'intelligence humaine, personne un seul instant n'en douta. Ouvrons, d'autre part, un recueil d'anecdotes sur l'intelligence des animaux. Nous verrons qu'à côté de beaucoup d'actes explicables par l'imitation, ou par l'association automatique des images, il en est que nous n'hésitons pas à déclarer intelligents ; en première ligne figurent ceux qui témoignent d'une pensée de fabrication, soit que l'animal arrive à façonner lui-

même un instrument grossier, soit qu'il utilise à son profit un objet fabriqué par l'homme. Les animaux qu'on classe tout de suite après l'homme au point de vue de l'intelligence, les Singes et les Éléphants, sont ceux qui savent employer, à l'occasion, un instrument artificiel. Au-dessous d'eux, mais non pas très loin d'eux, on mettra ceux qui *reconnaissent* un objet fabriqué : par exemple le Renard, qui sait fort bien qu'un piège est un piège. Sans doute, il y a intelligence partout où il y a inférence ; mais l'inférence, qui consiste en un fléchissement de l'expérience passée dans le sens de l'expérience présente, est déjà un commencement d'invention. L'invention devient complète quand elle se matérialise en un instrument fabriqué. [...] En ce qui concerne l'intelligence humaine, on n'a pas assez remarqué que l'invention mécanique a d'abord été sa démarche essentielle, qu'aujourd'hui encore notre vie sociale gravite autour de la fabrication et de l'utilisation d'instruments artificiels, que les inventions qui en jalonnent la route du progrès en ont aussi tracé la direction.

Inférer : raisonner déductivement ; certains éléments étant donnés, on en conclut d'autres, à titre de causes ou de conséquences.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle idée ressort de la controverse au sujet de la découverte de Moulin-Quignon ?
- 2 Peut-on parler d'une intelligence animale ?
- 3 Pourquoi prendre la technique comme critère d'intelligence, plutôt que la capacité de raisonner ?

Problématique

15 Le travail est-il dépendant de la technique ?

Simone Weil

L'Enracinement (1943),
in « Œuvres »,
coll. « Quarto »,
© Éditions Gallimard,
1999, pp. 1061-1062.

À quoi sert-il aux ouvriers d'obtenir à force de lutte une augmentation de salaires et un adoucissement de la discipline, si pendant ce temps les ingénieurs de quelques bureaux d'études inventent, sans aucune mauvaise intention, des machines qui épuisent leur corps et leur âme ou aggravent les difficultés économiques ? À quoi leur servirait la nationalisation partielle ou totale de l'économie, si l'esprit de ces bureaux d'études n'a pas changé ? Et jusqu'ici, autant qu'on sache, il n'a pas changé là où il y a eu nationalisation. Même la propagande soviétique n'a jamais prétendu que la Russie ait trouvé un type radicalement

nouveau de machine, digne d'être employé par un prolétariat dictateur. Pourtant, s'il y a une certitude qui apparaisse avec une force irrésistible dans les études de Marx, c'est qu'un changement dans le rapport des classes doit demeurer une pure illusion s'il n'est pas accompagné d'une transformation de la technique, transformation cristallisée dans des machines nouvelles. Du point de vue ouvrier, une machine a besoin de posséder trois qualités. D'abord elle doit pouvoir être maniée sans épuiser ni les muscles, ni les nerfs, ni aucun organe – et aussi sans couper ou déchirer la chair, sinon d'une manière très exceptionnelle. En second lieu, relativement au danger général de chômage, l'appareil de production dans son ensemble doit être aussi souple que possible, pour pouvoir suivre les variations de la demande. Par suite une même machine doit être à usages multiples, très variés si possible et même dans une certaine mesure indéterminés. C'est aussi une nécessité militaire, pour la plus grande aisance du passage de l'état de paix à l'état de guerre. Enfin c'est un facteur favorable pour la joie au travail, car on peut ainsi éviter cette monotonie si redoutée des ouvriers pour l'ennui et le dégoût qu'elle engendre.

En troisième lieu, enfin, elle doit normalement correspondre à un travail de professionnel qualifié. C'est là aussi une nécessité militaire, et de plus c'est indispensable à la dignité, au bien-être moral des ouvriers. Une classe ouvrière formée presque entièrement de bons professionnels n'est pas un prolétariat. Un très grand développement de la machine automatique, réglable, à usages multiples, satisferait dans une large mesure à ces besoins. [...]

Jusqu'ici les techniciens n'ont jamais eu autre chose en vue que les besoins de la fabrication. S'ils se mettaient à avoir toujours présents à l'esprit les besoins de ceux qui fabriquent, la technique entière de la production devrait être peu à peu transformée. Cela devrait devenir une matière d'enseignement dans les écoles d'ingénieurs et toutes les écoles techniques – mais d'un enseignement qui ait une réelle substance.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle erreur commet-on en général dans la conception technique du travail ?
- 2 Peut-on transformer réellement le travail par des décisions économiques et politiques ?
- 3 Le travail peut-il rester intéressant alors que les machines jouent un rôle croissant ?

Problématique

16 La technique, asservissement ou libération ?

Lévinas

Difficile Liberté (1963), coll. « Le livre de poche », © Éditions Albin Michel, 1984, pp. 323-324.

Il serait urgent de défendre l'homme contre la technologie de notre siècle. L'homme y aurait perdu son identité pour entrer comme un rouage dans une immense machinerie où tournent choses et êtres. Désormais, *exister* équivaudrait à exploiter la nature ; mais dans le tourbillon de cette entreprise qui se dévore elle-même, ne se maintiendrait aucun point fixe. Le promeneur solitaire qui flâne à la campagne avec la certitude de s'appartenir, ne serait, en fait, que le client d'une industrie hôtelière et touristique livré, à son insu, aux calculs, aux statistiques, aux planifications. Personne n'existerait pour soi.

Il y a du vrai dans cette déclamation. La technique est dangereuse. Elle ne menace pas seulement l'identité des personnes. Elle risque de faire éclater la planète. Mais les ennemis de la société industrielle sont la plupart du temps des réactionnaires. Ils oublient ou détestent les grands espoirs de notre époque. Car jamais la foi en la libération de l'homme n'était plus forte dans les âmes. Elle ne tient pas aux facilités que les machines et les sources nouvelles d'énergie offrent à l'enfantin instinct de la vitesse ; elle ne tient pas aux beaux jouets mécaniques qui tentent la puérité éternelle des adultes. Elle ne fait qu'un avec l'ébranlement des civilisations sédentaires, avec l'effritement des lourdes épaisseurs du passé, avec le pâlisement des couleurs locales, avec les fissures qui lézardent toujours ces choses encombrantes et obtuses auxquelles s'adosent les particularismes humains. Il faut être sous-développé pour les revendiquer comme raisons d'être et lutter en leur nom pour une place dans le monde moderne. Le développement de la technique n'est pas la cause – il est déjà l'effet de cet allègement de la substance humaine, se vidant de ses nocturnes pesanteurs.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 En quoi la technique est-elle asservissante et dangereuse ?
- 2 Qu'est-ce qui disqualifie habituellement les contempteurs du progrès technique ?
- 3 Peut-on voir dans la technique l'instrument d'une libération ?

Problématique

17 Le progrès humain est-il indissociable du progrès technique ?

Freud

Le Malaise dans la culture (1929), trad. P. Cotet, R. Lainé et J. Stute-Cadiot, © PUF, coll. « Quadrige », 5^e éd. 2002, pp. 35 et 37.

Nous reconnaissons donc le niveau de culture d'un pays quand nous trouvons qu'en lui est entretenu et traité de façon appropriée tout ce qui sert à l'utilisation de la terre par l'homme et à la protection de celui-ci contre les forces de la nature, donc, brièvement résumé : ce qui lui est utile. Dans un autre pays, les fleuves qui menacent de provoquer des inondations auraient leur cours régularisé, leur eau amenée par des canaux là où on en est privé. Le sol serait travaillé avec soin et serait planté des végétaux qu'il est propre à porter, les richesses minérales des profondeurs seraient extraites avec diligence et transformées pour en faire les outils et instruments requis. Les moyens de communication seraient abondants, rapides et sûrs, les animaux sauvages et dangereux seraient exterminés, l'élevage des animaux domestiqués serait florissant. Mais il nous faut poser encore d'autres exigences à la culture et il est remarquable que nous espérons les trouver réalisées dans ces mêmes pays. Comme si nous voulions dénier la revendication que nous avons tout d'abord élevée, nous saluons aussi comme culturel ce que font les hommes quand nous voyons leur sollicitude se tourner vers des choses qui ne sont pas du tout utiles et sembleraient plutôt inutiles, par ex. quand les espaces aménagés en jardins, nécessaires dans une ville comme terrains de jeu et réserves d'air, portent aussi des plates-bandes de fleurs, ou quand les fenêtres des demeures sont ornées de pots de fleurs. Nous remarquons bientôt que l'inutile, dont nous attendons qu'il soit estimé par la culture, c'est la beauté ; [...]

Selon nous, aucun autre trait ne caractérise mieux la culture que l'estime et les soins accordés aux activités psychiques supérieures, aux performances intellectuelles, scientifiques et artistiques, au rôle directeur concédé aux idées dans la vie des hommes. Parmi ces idées se trouvent tout en haut les systèmes religieux [...], à côté d'eux, les spéculations philosophiques, et enfin ce qu'on peut appeler les formations d'idéal des hommes, leurs représentations d'une perfection possible de la personne individuelle, du peuple, de l'humanité tout entière, et les exigences qu'ils élèvent sur la base de ces représentations.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle est la première marque de la civilisation et du développement culturel ?
- 2 Le progrès des arts s'inscrit-il dans la même logique que le progrès technique ?
- 3 Le développement technique peut-il satisfaire à lui seul nos aspirations culturelles ?

Problématique

18 Le progrès technique transforme-t-il les questions morales ?

Jonas

Le Principe de responsabilité (1979), trad. J. Greisch, coll. « Champs », © Éditions Flammarion, 1995, pp. 30-32.

La technique moderne a introduit des actions d'un ordre de grandeur tellement nouveau, avec des objets tellement inédits et des conséquences tellement inédites, que le cadre de l'éthique antérieure ne peut plus les contenir. [...] Sans doute les anciennes prescriptions de l'éthique du « prochain » – les prescriptions de la justice, de la miséricorde, de l'honnêteté, etc. –, en leur immédiateté intime, sont-elles toujours valables pour la sphère la plus proche, quotidienne, de l'interaction humaine. Mais cette sphère est surplombée par le domaine croissant de l'agir collectif dans lequel l'acteur, l'acte et l'effet ne sont plus les mêmes que dans la sphère de la proximité et qui par l'énormité de ses forces impose à l'éthique une nouvelle dimension de responsabilité jamais imaginée auparavant.

Qu'on considère par exemple [...], la *vulnérabilité* critique de la nature par l'intervention technique de l'homme – une vulnérabilité qui n'avait jamais été pressentie avant qu'elle ne se soit manifestée à travers les dommages déjà causés. Cette découverte, dont le choc conduisait au concept et aux débuts d'une science de l'environnement (écologie), modifiait toute la représentation de nous-mêmes en tant que facteur causal dans le système plus vaste des choses. Par les effets elle fait apparaître au grand jour que non seulement la nature de l'agir humain s'est modifiée *de facto* et qu'un objet de type entièrement nouveau, rien de moins que la biosphère entière de la planète, s'est ajouté à ce pour quoi nous devons être responsables parce que nous avons pouvoir sur lui. Et un objet de quelle taille bouleversante, en comparaison duquel tous les objets antérieurs de l'agir humain ressemble à des nains ! La nature en tant qu'objet de la responsabilité humaine est certainement une nouveauté à laquelle la théorie éthique doit réfléchir. Quel type d'obligation s'y manifeste ? Est-ce plus qu'un intérêt utilitaire ? Est-ce simplement la prudence qui recommande de ne pas tuer la poule

aux œufs d'or ou de ne pas scier la branche sur laquelle on est assis ? Mais le « on » qui y est assis et qui tombe peut-être dans l'abîme sans fond : qui est-ce ? Et quel est *mon* intérêt à ce qu'il soit assis ou qu'il tombe ?

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Pourquoi « l'éthique du prochain » s'avère-t-elle aujourd'hui insuffisante ?
- 2 Quel est l'objet nouveau de l'agir humain dans la technologie moderne ?
- 3 Quelle est la conséquence morale du pouvoir accru que nous procure la technique moderne ?

Problématique

20 La technique met-elle la nature au service de l'humain ?

Descartes

Discours de la méthode (1637), sixième partie, coll. « Les Intégrales de Philo », © Éditions Nathan, 1998, pp. 78-79.

Sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique [ndé. Sciences de la nature] et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes.

Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature. Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament, et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver

quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher.

Il est vrai que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable [...].

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle dimension de la physique Descartes se propose-t-il de mettre en évidence ?
- 2 Quelle vision de la nature est induite par la pensée cartésienne ?
- 3 Quel est l'intérêt particulier de la médecine ?

Problématique

21 Doit-on contrôler le progrès technique ?

Bergson

Les Deux Sources de la morale et de la religion (1932), coll. « Quadrige », © PUF, 8^e éd. 2000, pp. 329-330.

L'homme ne se soulèvera au-dessus de la terre que si un outillage puissant lui fournit le point d'appui. Il devra peser sur la matière s'il veut se détacher d'elle. En d'autres termes, la mystique appelle la mécanique. On ne l'a pas assez remarqué, parce que la mécanique, par un accident d'aiguillage, a été lancée sur une voie au bout de laquelle étaient le bien-être exagéré et le luxe pour un certain nombre, plutôt que la libération de tous. Nous sommes frappés du résultat accidentel, nous ne voyons pas le machinisme dans ce qu'il devrait être, dans ce qui en fait l'essence. Allons plus loin. Si nos organes sont des instruments naturels, nos instruments sont par là même des organes artificiels. L'outil de l'ouvrier continue son bras ; l'outillage de l'humanité est donc un prolongement de son corps. La nature, en nous dotant d'une intelligence essentiellement fabricatrice, avait ainsi préparé pour nous un certain agrandissement. Mais des machines qui marchent au pétrole, au charbon, à la « houille blanche », et qui convertissent en mouvement des énergies potentielles accumulées pendant des millions d'années, sont venues donner à notre organisme une extension si vaste et une puissance si formidable, si disproportionnée à sa dimension et à sa force, que sûrement il n'en avait rien été prévu dans le plan de structure de notre espèce : ce fut une chance unique, la plus grande réussite matérielle de l'homme sur la planète. [...] Or, dans ce corps démesurément grossi, l'âme reste ce qu'elle était, trop petite maintenant pour le remplir, trop faible pour le diriger. D'où le vide entre lui et elle. D'où les redoutables problèmes sociaux, politiques, inter-

nationaux, qui sont autant de définitions de ce vide et qui, pour le combler, provoquent aujourd'hui tant d'efforts désordonnés et inefficaces : il y faudrait de nouvelles réserves d'énergie potentielle, cette fois morale. Ne nous bornons donc pas à dire, comme nous le faisons plus haut, que la mystique appelle la mécanique. Ajoutons que le corps agrandi attend un supplément d'âme, et que la mécanique exigerait une mystique.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quelle est la signification « mystique » du progrès technique ?
- 2 Pourquoi cette signification est-elle habituellement ignorée, inaperçue ?
- 3 Quelle contradiction habite aujourd'hui le progrès technique ?

Problématique

22 La technique rend-elle le travail humain superflu ?

Marx

Le Capital (1867), trad. J. Roy, livre I, section IV, chap. XV, collection « Champs », © Éditions Flammarion, 2000, pp. 307-308.

Sans doute, longtemps avant la période de la grande industrie, la coopération et la concentration des moyens de travail, appliquées à l'agriculture, occasionnèrent des changements grands, soudains et violents dans le mode de produire et, par conséquent, dans les conditions de vie et les moyens d'occupation de la population rurale. [...] Quand les laboureurs furent jetés hors d'emploi par des moyens de production agricoles, par des chevaux, des moutons, etc., c'étaient des actes de violence immédiate, qui, dans ces cas-là, rendirent possible la révolution économique. On chassa les laboureurs des champs pour leur substituer des moutons. [...] Dans ses débuts, ce bouleversement agricole a donc l'apparence d'une révolution politique plutôt qu'économique.

Sous sa forme-machine au contraire le moyen de travail devient immédiatement le concurrent du travailleur. Le rendement du capital est dès lors en raison directe du nombre d'ouvriers dont la machine anéantit les conditions d'existence. Le système de production capitaliste repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise. La division du travail réduit cette force à l'aptitude de détail à manier un outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail [ndé : le prix à payer pour obtenir la force de travail, c'est-à-dire le salaire.] s'évanouit en même temps que sa valeur d'usage. L'ouvrier, comme un assi-

gnat démonétisé, n'a plus cours. Cette partie de la classe ouvrière que la machine convertit ainsi en population superflue, c'est-à-dire inutile pour les besoins momentanés de l'exploitation capitaliste, succombe dans la lutte inégale de l'industrie mécanique contre le vieux métier et la manufacture, ou encombre toutes les professions plus facilement accessibles où elle déprécie la force de travail.

Pour consoler les ouvriers tombés dans la misère, on leur assure que leurs souffrances ne sont que des « inconvénients temporaires » [...] et que la machine en n'envahissant que par degrés un champ de production, diminue l'étendue et l'intensité de ses effets destructeurs. Mais ces deux fiches de consolation se neutralisent. Là où la marche conquérante de la machine progresse lentement, elle afflige de la misère chronique les rangs ouvriers forcés de lui faire concurrence ; là où elle est rapide, la misère devient aiguë et fait des ravages terribles.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quel rapport conflictuel entretiennent la machine et le travail humain ?
- 2 L'activité du travailleur se trouve-t-elle réellement modifiée par la technologie industrielle ?
- 3 La mécanisation a-t-elle un impact sur le salaire du travailleur ?

Problématique

23 La technique peut-elle masquer le réel ?

Goldfinger

Travail et hors travail. Vers une société fluide, © Éditions Odile Jacob, 1998, pp. 76-80.

Le monde palpable se trouve enserré dans un tissu de plus en plus dense et capillaire d'activités, de produits et de services dont la substance est immatérielle, qu'il s'agisse des données informatiques, du volatil argent planétaire, des messages publicitaires, des images d'actualité ou de fiction, des jeux vidéo, etc. Les objets physiques – les meubles et les immeubles, les machines, les voitures – servent de support aux artefacts immatériels – la finance, le spectacle, l'information. La hiérarchie économique est ébranlée, car dans ces artefacts c'est la composante immatérielle qui détermine la valeur. Les activités économiques essentielles ne sont plus la production et l'accumulation d'objets physiques mais l'émission et le traitement de flux, canalisés par les « autoroutes numériques » – une infrastructure de réseaux visibles et invisibles de l'informatique, des télécommunications et de l'audiovisuel. Les technologies cruciales sont

désormais celles de l'information et de la communication, c'est-à-dire la création et le traitement des données et des images. Le cœur de ces technologies, le logiciel (l'ensemble des règles et des instructions qui gèrent le support physique et les flux), est lui-même un bel exemple d'immatériel. L'information, ressource auparavant insaisissable, est désormais apprivoisée ; elle peut être captée, transformée, stockée, reproduite. Omniprésente, elle est à la fois un facteur de production, un produit consommable et une variable économique. [...]

L'immatériel ne doit pas être assimilé uniquement à l'information et à la connaissance. Il englobe aussi bien l'utile – les données et le savoir – que le futile – les images et le spectacle. Un des traits marquants de l'économie de l'immatériel est la croissance explosive du domaine de la distraction, comprenant le cinéma, la télévision, le spectacle théâtral et musical, la musique enregistrée, les livres et les journaux, les parcs d'attraction, les jeux de hasard, la culture et les sports.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Peut-on dire qu'avec la technologie moderne, le virtuel se substitue au réel ?
- 2 Quel est l'objet privilégié de l'économie moderne ?
- 3 La révolution technologique ne touche-t-elle que le domaine économique et la production des marchandises ?

Problématique

24 La valeur d'un bien est-elle déterminée par le travail qui le produit ?

Locke

Deux Traité du gouvernement civil (1690), trad. B. Gilson, « Deuxième Traité », chap. V, © Librairie Vrin, 1997, pp. 160-161.

[O]n voit] diverses nations américaines, riches en terres, mais pauvres de tous les comforts de la vie ; la nature les a pourvues aussi généreusement que n'importe quel autre peuple des matières premières de l'abondance, c'est-à-dire, d'un sol fertile et capable de produire avec libéralité ce dont on peut tirer nourriture, vêtement, ou plaisir ; mais, faute de tout travail de mise en valeur, les commodités dont jouissent ces nations n'atteignent pas la centième partie des nôtres, et, là-bas, le roi d'un territoire vaste et productif se nourrit, se loge et s'habille plus mal qu'un travailleur à la journée en Angleterre.

Pour rendre cela un plus clair, il suffit de retracer les chemine-ments successifs de quelques-uns des produits qui servent ordinairement à la vie, jusqu'au moment où ils sont livrés à notre

consommation, et de voir combien de leur *valeur* ils doivent à l'*industrie humaine*. Le pain, le vin et les tissus, sont des objets d'usage quotidien et qui se trouvent en grande abondance ; pourtant, forcément, les glands, l'eau et les feuilles ou les peaux, nous serviraient d'aliments, de boisson et de vêtements, si le *travail* ne nous pourvoyait pas de ces autres biens plus utiles. Tout ce que le *pain* vaut de plus que les glands, le *vin* que l'eau, et le *tissu*, ou la *soie*, que les feuilles, les peaux ou la mousse, cela *résulte* intégralement du *travail* et de l'industrie. D'un côté, nous avons ici les aliments et les vêtements que nous fournit la nature livrée à elle-même ; de l'autre, les provisions que nous préparent notre industrie et nos peines ; quiconque calculera de combien celles-ci excèdent en valeur ceux-là, se rendra compte *que le travail donne, de loin, la plus grande partie de leur prix* aux choses dont nous jouissons en ce monde ; le sol, qui produit les matières premières, ne mérite guère d'entrer en ligne de compte, ou, au plus, pour une part très faible, si faible que, chez nous, à juste titre, on appelle *friche* une terre entièrement abandonnée à la nature et que ne met en valeur ni pâturage, ni labourage, ni plantation ; nous verrons que le profit à en tirer se réduit à presque rien. [...]

C'est donc le *travail*, qui *donne à la terre la plus grande partie de sa valeur*, sans laquelle elle ne vaudrait presque rien ; au travail, nous devons la plupart de ses produits utiles ; car tout ce que la paille, le son, le pain, qui proviennent de cet acre de blé, valent de plus que le produit d'un acre d'une terre aussi bonne, mais en friche, s'explique uniquement par le travail. Ce ne sont pas seulement les peines du laboureur, le labeur du moissonneur et du batteur, ou la sueur du boulanger, qui donnent son prix au pain que nous mangeons ; l'ouvrage de ceux qui ont dressé les bœufs, extrait et travaillé le fer et les pierres, abattu et façonné le bois utilisé pour la charrue, le moulin, le four, ou tous les ustensiles, en si grand nombre, dont le même blé oblige à se servir, depuis le jour où on le sème jusqu'à celui où on en fait du pain, il faut le porter *entièrement au compte du travail*, car tous ces biens viennent de lui : la nature et la terre n'ont fourni que les matières premières, qui sont presque sans valeur, prises en elles-mêmes.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 De quoi provient la valeur d'un bien ?
- 2 La richesse des nations dépend-elle essentiellement de ses ressources naturelles ?
- 3 Est-ce la seule activité du producteur qui donne la valeur à une marchandise ?

Problématique

25 La science précède-t-elle toujours la technique ?

Condorcet

Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain (1793), © Éditions GF-Flammarion, 1988, pp. 142-143.

Les progrès de l'anatomie furent très lents, non seulement parce que des préjugés religieux s'opposaient à la dissection des cadavres, mais parce que l'opinion vulgaire en regardait l'attachement comme une sorte de souillure morale.

La médecine d'Hippocrate n'était qu'une science d'observation, qui n'avait pu conduire encore qu'à des méthodes empiriques. L'esprit de secte, le goût des hypothèses l'infecta bientôt ; mais si le nombre des erreurs nouvelles l'emporta sur celui des vérités, si les préjugés ou les systèmes des médecins firent plus de mal que leurs observations ne purent faire de bien, cependant on ne peut nier que la médecine n'ait fait, considérée comme une science durant cette époque, des progrès réels.

Aristote ne porta dans la physique, ni cette exactitude, ni cette sage réserve, qui caractérisent son *Histoire des animaux*. Il paya le tribut aux habitudes de son siècle, à l'esprit des écoles, en défigurant la physique par ces principes hypothétiques qui, dans leur généralité vague, expliquent tout avec une sorte de facilité, parce qu'ils ne peuvent rien expliquer avec précision. D'ailleurs l'observation seule ne suffit pas ; il faut des expériences : elles exigent des instruments ; et il paraît qu'on n'avait pas alors recueilli assez de faits, qu'on ne les avait pas vus avec assez de détail, pour sentir le besoin, pour avoir l'idée de cette manière d'interroger la nature, de moyens pour la forcer à nous répondre. Aussi, dans cette époque, l'histoire des progrès de la physique doit-elle se borner au tableau d'un petit nombre de connaissances, dues au hasard et aux observations faites dans la pratique des arts, bien plus qu'aux recherches des savants. [...]

Les arts mécaniques commencèrent à se lier aux sciences ; les philosophes en examinèrent les travaux, en recherchèrent l'origine, en étudièrent l'histoire, s'occupèrent de décrire les procédés et les produits de ceux qui étaient cultivés dans les diverses contrées, de recueillir ces observations, et de les transmettre à la postérité. Ainsi, l'on vit Pline embrasser, dans le plan immense de son *Histoire naturelle*, l'homme, la nature et les arts, inventaire précieux de tout ce qui formait alors les véritables richesses de l'esprit humain ; et les droits de Pline à notre reconnaissance ne peuvent être détruits par le reproche trop mérité d'avoir accueilli, avec trop peu de choix et trop peu de

crédulité, ce que l'ignorance ou la vanité mensongère des historiens et des voyageurs avait offert à cet inextinguible avidité de tout connaître qui caractérisait ce philosophe.

Avez-vous compris l'essentiel ?

- 1 Quel est le danger d'une science ne prêtant nulle attention à la pratique concrète et à la technique ?
- 2 La technique peut-elle apporter quelque chose à la science ?
- 3 À quelle condition l'étude des techniques peut-elle être favorable à la science ?

Liste des problématiques

Les problématiques apparaissent dans plusieurs dialogues et sont généralement illustrées par un texte portant le même numéro que la problématique. Ne l'oubliez pas, ces problématiques se recoupent parfois. Elles peuvent donc se remplacer les unes les autres, ou se cumuler en une même proposition.

- 1 **Travail et souffrance vont-ils nécessairement de pair ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 7 • Texte : Arendt
- 2 **Le travail aliène-t-il l'être humain ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Marx
- 3 **Peut-on considérer le travail comme une valeur morale ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 6 • Texte : Weber
- 4 **Le travail est-il uniquement un concept économique ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 • Texte : Henry
- 5 **L'intégration sociale passe-t-elle par le travail ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 4, 7, 8 • Texte : Durkheim
- 6 **Travaille-t-on uniquement pour survivre ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 6, 7, 8 • Texte : Nietzsche
- 7 **Tout travail est-il productif ?**
 - Dialogues 1, 2, 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : More
- 8 **Est-ce par le travail que l'homme prend conscience de soi ?**
 - Dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 8 • Texte : Pascal
- 9 **Le travail engendre-t-il l'inégalité entre les hommes ?**
 - Dialogues 2, 3, 7, 8 • Texte : Mill
- 10 **La division du travail est-elle inévitable ?**
 - Dialogues 2, 3, 7, 8 • Texte : Platon
- 11 **Le commerce fausse-t-il la valeur du travail ?**
 - Dialogues 2, 5, 7, 8 • Texte : Smith
- 12 **Travail et propriété sont-ils indissociables ?**
 - Dialogues 2, 3, 7, 8
- 13 **Peut-on parler d'un droit au travail ?**
 - Dialogues 3, 8 • Texte : Méda
- 14 **La technique est-elle spécifiquement humaine ?**
 - Dialogues 3, 4, 6, 8 • Texte : Bergson

- 15 Le travail est-il dépendant de la technique ?**
• Dialogues 3, 4, 5, 6, 7 • Texte : S. Weil
- 16 La technique, asservissement ou libération ?**
• Dialogues 3, 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Lévinas
- 17 Le progrès humain est-il indissociable du progrès technique ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Freud
- 18 Le progrès technique transforme-t-il les questions morales ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Jonas
- 19 Faut-il opposer art et technique ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 7, 8
- 20 La technique met-elle la nature au service de l'humain ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 8 • Texte : Descartes
- 21 Doit-on contrôler le progrès technique ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Bergson
- 22 La technique rend-elle le travail humain superflu ?**
• Dialogues 4, 5, 6, 7, 8 • Texte : Marx
- 23 La technique peut-elle masquer le réel ?**
• Dialogues 5, 6, 8 • Texte : Goldfinger
- 24 La valeur d'un bien est-elle déterminée par le travail qui le produit ?**
• Dialogues 5, 6, 7, 8 • Texte : Locke
- 25 La science précède-t-elle toujours la technique ?**
• Dialogues 5, 6 • Texte : Condorcet

Liste des remarques méthodologiques

Nous rencontrons deux catégories de remarques méthodologiques au fil des dialogues : obstacle et résolution. Les différents obstacles ou résolutions établis sont parfois assez proches les uns des autres. Ils se recoupent, et peuvent donc se remplacer ou se cumuler en un même endroit.

❗ Obstacles

- 1 Glissement de sens :** dialogues 1, 4, 5, 7, 8
Transformation d'une proposition ou d'une idée, s'effectuant subrepticement et insensiblement, par la conversion de cette idée ou de cette proposition en une formulation voisine proche, mais de sens substantiellement différent.
Exemple : transformer la proposition « L'homme a besoin de travailler » en « L'homme doit travailler pour vivre ». La première proposition n'implique pas nécessairement la finalité du travail que prône la première. Elle peut aussi signifier que le travail est nécessaire en tant qu'effort ou accomplissement, et pas uniquement en tant que moyen de survie.
(Voir *Précipitation, Emportement émotionnel*)
- 2 Indétermination du relatif :** dialogues 1, 4, 5, 7
Refus de répondre, d'expliquer une idée ou de mettre à l'épreuve son sens, en invoquant la multiplicité indéterminée des points de vue subjectifs possibles, fréquemment induits par « ça dépend », « c'est selon », « c'est plus compliqué que ça »...
Exemple : à la question « Le travail est-il bénéfique à l'homme ? », répondre simplement que cela dépend de la personnalité de chacun et du point de vue d'où l'on se place.
(Voir *Concept indifférencié*)
- 3 Fausse évidence :** dialogues 1, 3, 5, 8
Fait de considérer comme indiscutable un lieu commun, un propos banal, justifié d'emblée par son apparente évidence, laquelle relève en fait de la prévention, du préjugé ou de l'absence de pensée.
Exemple : prendre d'emblée pour acquise la proposition suivante : « La technique est dangereuse ». Alors on pourrait se demander pourquoi l'homme se protège et subvient à ses besoins grâce à la technique.
(Voir *Certitude dogmatique, Alibi du nombre, Emportement émotionnel, Opinion reçue*)
- 4 Certitude dogmatique :** dialogues 1, 2, 3, 7
Attitude de l'esprit qui juge incontestable une idée particulière et se contente de l'énoncer hâtivement, voire de la réitérer, sans chercher à la justifier, sans en creuser les présupposés et les conséquences, sans tenter de la mettre à l'épreuve, ni envisager une hypothèse contraire. Défaut de la pensée qui enraye toute possibilité de problématique.

Exemple : affirmer que « Le travail est pour l'homme un facteur d'aliénation » sans envisager en quoi « L'homme peut se réaliser à travers son travail ».
(Voir *Emportement émotionnel, Fausse évidence, Opinion reçue, Idée réductrice*)

5 Alibi du nombre : dialogues 2, 4, 6

Allégation d'une prétendue multiplicité dont l'invocation est censée confirmer indubitablement une proposition exprimée au préalable.

Exemple : « Il y a plein d'exemples qui montrent que le travail est un facteur d'aliénation. »
Le nombre, dans sa généralité, ne prouve rien en soi, sauf explicitation ou justification.
(Voir *Certitude dogmatique, Fausse évidence, Opinion reçue*)

6 Opinion reçue : dialogues 2, 3, 5, 6

Fait d'admettre une idée ou une proposition pour la seule raison qu'elle serait validée par l'autorité de la tradition, d'une habitude, du milieu social, d'un spécialiste, reconnu ou non, ou par l'évidence d'une quelconque « nature éternelle ».

Exemple : affirmer la proposition « Le travail engendre l'inégalité entre les hommes » en la justifiant par les expressions suivantes : « L'histoire nous prouve que... », « Depuis l'Antiquité les hommes savent que... », « Le philosophe untel dit que... » ou bien « La société est fondée sur l'idée que... », en guise de toute explication.
(Voir *Alibi du nombre, Certitude dogmatique, Emportement émotionnel, Fausse évidence, Idée réductrice, Précipitation*)

7 Précipitation : dialogues 1, 2, 4, 6

Attitude consistant à formuler une réponse hâtive, voire peu claire, sans avoir au préalable pris la peine d'identifier les divers facteurs pouvant intervenir dans la résolution de la question à traiter. Entraîne un risque de confusion et de contresens.

Exemple : à la question « Le travail est-il nécessairement un facteur d'aliénation ? », répondre « Depuis toujours, l'homme a travaillé », sans prendre le temps de se demander en quoi cette affirmation répondrait à la question.
(Voir *Glissement de sens, Certitude dogmatique, Emportement émotionnel*)

8 Emportement émotionnel : dialogues 1, 3, 6, 7

Moment de la réflexion où nos convictions nous conduisent à refuser l'analyse et la mise à l'épreuve de nos propos, afin de poursuivre notre discours sans envisager d'autres possibilités de sens. Soit parce que nous refusons de répondre aux objections qui nous sont faites, soit parce que nous ne prenons pas le temps de formuler nous-mêmes de telles objections.

Exemple : lorsque je soutiens l'idée « Le commerce fausse la valeur du travail » et que je lance dans mon discours, je ne réponds pas à l'objection suivante : « En rendant l'échange possible, le commerce est ce qui valorise le travail ».
(Voir *Certitude dogmatique, Concept indifférencié, Idée réductrice, Fausse évidence, Idée réductrice*)

9 Exemple inexplicé : dialogues 2, 4, 5, 8

Utilisation abusive d'un exemple consistant à considérer que sa seule formulation sous forme narrative ou même sa simple évocation suffit à justifier une idée ou une thèse, sans que soit fournie l'analyse qui permettrait de démontrer l'intérêt et la portée de l'exemple en question.

Exemple : lorsque pour défendre l'idée que « Le droit au travail n'existe pas », je mentionne en guise d'exemple le chômage, sans autre forme d'explication.
(Voir *Concept indifférencié, Fausse évidence, Idée réductrice*)

10 Concept indifférencié : dialogues 2, 5, 8

Utilisation imprécise et tronquée d'un concept, ayant pour conséquence d'engendrer une proposition qui n'est pas poussée jusqu'au bout, à la fois dans l'exploration de ses présupposés implicites et dans l'analyse de ses diverses conséquences possibles. La position adoptée n'est donc pas assumée dans sa logique argumentative complète.

Exemple : « Le travail est nécessaire à l'existence humaine. » Mais le terme « existence » renvoie-t-il ici à la vie biologique, au projet individuel, aux rapports sociaux, à la vie psychique ? La proposition varie énormément selon les diverses interprétations attendues, produisant différents sens qui peuvent radicalement s'opposer.
(Voir *Certitude dogmatique, Précipitation*)

11 Idée réductrice : dialogues 1, 5, 6, 8

Fait de choisir arbitrairement et de défendre un point de vue unique, qui s'avère incapable de prendre en compte l'ensemble des données d'une question ou d'un concept, en l'amputant ainsi de ses véritables enjeux. Justification d'une idée particulière, mais absence de position critique.

Exemple : à la question « Le travail est-il une contrainte ? », répondre oui et travailler uniquement à l'élaboration de ce point de vue, sans évoquer en quoi cette position borne la réflexion.
(Voir *Certitude dogmatique, Emportement émotionnel, Fausse évidence, Opinion reçue*)

12 Incertitude paralysante : dialogues 2, 5, 7, 8

Attitude de l'esprit inhibé dans la progression de sa réflexion, parce que deux ou plusieurs options contradictoires se présentent à lui, sans qu'aucune ne réussisse d'emblée à emporter son adhésion, et sans qu'il ose se risquer à une analyse des thèses en présence ou à articuler une problématique.

Exemple : énoncer premièrement l'idée que « Le travail est une contrainte », énoncer plus tard que « Le travail libère, car il permet l'accomplissement de l'existence », puis simplement dire que l'on hésite entre les deux propositions, pour en conclure que le problème est difficile et que l'on ne peut pas trancher.
(Voir *Concept indifférencié, Difficulté à problématiser*)

13 Illusion de synthèse : dialogues 4, 6, 7, 8

Refus de considérer séparément deux ou plusieurs composantes d'une idée en les maintenant dans une unité factice, ce qui empêche d'évaluer adéquatement

la dimension conflictuelle et de formuler une problématique prenant en charge ces divers aspects. Résolution superficielle d'une contradiction.

Exemple : la proposition : « Le travail est à la fois une contrainte et une liberté. » Il s'agit ici d'expliquer en quoi « contrainte » et « liberté » peuvent concorder, mais aussi en quoi elles peuvent être en contradiction.

(Voir *Difficulté à problématiser, Perte de l'unité*)

14 Perte de l'unité : dialogues 2, 3, 4, 5, 7, 8

Oubli de lien entre les différents éléments constitutifs d'une réflexion, au profit d'une approche parcellaire et pointilliste et au détriment d'une prise en considération de l'unité d'ensemble du propos. Rupture de cohérence dans un développement d'idées.

Exemple : pour répondre à la question « Le travail est-il nécessaire à l'existence humaine ? », traiter l'aspect économique et social, voire élaborer une problématique à ce propos, puis aborder l'angle existentiel de la question sans se soucier de relier ce nouvel aspect au travail déjà effectué.

(Voir *Difficulté à problématiser, Illusion de synthèse, Idée réductrice*)

15 Paralogisme : dialogues 1, 2, 6, 8

Transgression, au cours d'une argumentation, des règles de base de la logique, sans prise de conscience ni justification de cette transgression.

Exemple : affirmer « Puisque le travail dépend de la technique, la technique est essentiellement un outil de travail » sans justifier autrement la deuxième proposition, dont la déduction n'est en soi aucunement justifiée par les lois de la logique. Ainsi la technique peut être un instrument de divertissement.

(Voir *Fausse évidence*)

16 Difficulté à problématiser : dialogues 3, 4, 6, 8

Insuffisance d'une réflexion qui, lorsqu'elle rencontre deux ou plusieurs propositions contradictoires sur un sujet donné, hésite ou se refuse à les articuler ensemble. Elle oscille dès lors entre l'une et l'autre, voire simplement les accole, sans chercher à les traiter et à les relier véritablement en produisant une problématique.

Exemple : deux propositions sont énoncées en deux moments distincts : « Le travail est une contrainte pour l'existence » et « Le travail est un facteur de liberté pour l'existence ». Elles sont énoncées tour à tour, ou accolées, et l'on conclut simplement à une impossibilité de trancher, sans les articuler ensemble, entre autres sous la forme d'une problématique, ce qui permettrait de vérifier sur quelle notion pivote l'opposition entre les deux propositions. Ainsi l'on pourrait proposer la formulation suivante : « Le travail représente une contrainte pour l'existence dans la mesure où il implique un effort et une nécessité de survie, mais il est un facteur de liberté puisqu'il est la condition de l'accomplissement humain, ainsi que du progrès matériel et intellectuel à travers lesquels s'expriment notre liberté. »

(Voir *Illusion de synthèse, Idée réductrice*)

⚙ Résolutions

1 Suspension du jugement : dialogues 1, 3, 6

Mise de côté temporaire de tout parti pris, afin d'énoncer et d'étudier les diverses possibilités de lecture d'une thèse ou d'une problématique. Exemple : même si l'on pense que « La technique est toujours un bienfait pour l'homme », suspendre sa conviction afin d'étudier et de problématiser la question.

(Voir *Position critique, Penser l'impensable*)

2- Achèvement d'une idée : dialogues 1, 3, 4, 5, 6, 7

Étude et prise en charge des éléments importants d'une thèse, reconnaissance de ses présupposés ou de ses conséquences, explication de ses différents sens ou nuances. Exemple : si l'on énonce l'idée « L'homme n'est pas maître du progrès », montrer les différents sens du terme « progrès », comme relevant du domaine technique, scientifique, moral, intellectuel ou autre, ou bien opter pour un de ces sens, en le précisant et en explicitant ses conséquences.

(Voir *Problématique accomplie, Introduction d'un concept opératoire*)

3 Position critique : dialogues 3, 4, 6, 7

Soumettre à des questions ou à des objections une thèse, afin de l'analyser et de vérifier ses limites, ce qui permet de préciser son contenu, d'approfondir la compréhension de ses présupposés et de ses conséquences, et d'articuler une problématique.

Exemple : si l'on énonce l'idée « La technique est une menace pour l'homme », objecter que la technique peut faciliter le travail, aider l'homme à satisfaire ses besoins essentiels, engendrer un progrès culturel, et répondre à ces objections.

(Voir *Suspension du jugement, Penser l'impensable*)

4 Penser l'impensable : dialogues 1, 4, 6, 8

Imaginer et formuler une hypothèse, en analyser les implications et les conséquences, même si nos convictions a priori et notre raisonnement initial semblent se refuser à cette possibilité. Accepter une hypothèse qui s'impose à nous par la démonstration, même si intuitivement elle nous semble inacceptable.

Exemple : si l'hypothèse de départ est l'idée que « L'homme ne peut survivre sans travailler », affirmer une position inverse : « Le travail humain n'est pas une nécessité », et tenter de la justifier. En montrant par exemple comment les machines remplacent peu à peu l'humain.

(Voir *Suspension du jugement, Position critique*)

5 Exemple analysé : dialogues 1, 3, 6, 8

Citer ou inventer, puis expliquer un exemple mettant en situation une problématique ou un concept, afin de les étudier, de les expliquer ou d'en vérifier la validité.

Exemple : si l'on veut défendre l'idée que « Le progrès technique est dangereux pour l'homme », on peut citer l'exemple de la bombe atomique, afin de montrer comment l'être

humain, une fois détenteur d'un certain pouvoir technique, l'utilisera généralement à des fins belliqueuses.

(Voir *Achèvement d'une idée, Introduction d'un concept opératoire*)

6 Introduction d'un concept opératoire : dialogues 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8

Introduction dans la réflexion d'une nouvelle notion ou idée permettant d'articuler une problématique ou d'éclairer le traitement d'une question.

Le rôle de ce concept est d'éviter tout relativisme vide de sens, comme « ça dépend », d'éclaircir les hypothèses, et d'établir des liens entre les idées.

Exemple : pour justifier l'idée « Le travail est un facteur d'humanisation », introduire les concepts de « conscience de soi » ou de « culture », puis expliciter leur sens et leur fonction.

(Voir *Achèvement d'une idée, Problématique accomplie*)

7 Problématique accomplie : dialogues 1, 2, 5, 6, 7, 8

Mise en rapport concise de deux ou plusieurs propositions distinctes ou contradictoires sur un même sujet, afin d'articuler une problématique ou de faire émerger un concept. La problématique peut prendre soit la forme d'une question, soit celle d'une proposition exprimant un problème, un paradoxe ou une contradiction.

Exemple : pour traiter la question du rapport entre technique et travail, formuler deux propositions contradictoires « La technique est un outil au service de l'humain » et « L'homme moderne est asservi à la technique », puis articuler une problématique sous forme de question : « Peut-on développer et utiliser de manière extensive un outil sans finir par en dépendre ? », ou sous forme d'affirmation : « Le développement et l'utilisation extensive d'un outil induit nécessairement une forme de dépendance assimilable à un asservissement. »

(Voir *Achèvement d'une idée, Introduction d'un concept opératoire*)

Index des notions-outils

Les numéros renvoient aux dialogues.

On a parfois présenté les notions-outils en relation avec d'autres notions-outils de nature contraire ou voisine, afin de les mettre en valeur et d'en préciser le sens et l'utilisation.

Abstrait (8)	Exemple (5)	Paradoxal (4)
Aliénation (7)	Expliquer (2)	Particulier (8)
Analyse (7)		Plaisir (1)
Argument (3)	Général (8)	Pouvoir (7)
Authenticité (1)		Pratique (2)
Autonomie (5)	Hétéronomie (5)	Preuve (5)
	Hypothèse (6)	Problématique (2)
		Problème (7)
Besoin (3)	Idée (7)	Production (6)
Biologique (3)	Individualisme (3)	Progrès (4)
	Inégalité (2)	
Certitude (1)	Information (5)	Réalité (3)
Complexe (7)	Instinct (3)	Réel (3)
Concept (7)	Intention (2)	Réflexion (4)
Conceptualiser (7)	Intérêt (3)	Rentabilité (8)
Concevoir (6)	Invention (6)	Reproduire (6)
Concret (8)		Respect (3)
Concurrence (8)	Jeu (6)	
Conditionnement (5)	Justice (2)	
Contradiction (8)		Sens (4)
Création (6)	Liberté (7)	Société (7)
Critère (5)	Logique (6)	Subjectif (1)
Critique (2)	Loisir (6)	Synthèse (7)
Culture (2)		
	Machine (5)	Technique (4)
Définition (1)	Méthode (5)	Technologie (4)
Déterminé (4)	Métier (1)	Théorique (6)
Déterminisme (4)	Morale (2)	Travail (1)
Devoir (1)		
Dialectique (6)	Nature (2)	Utilité (3)
	Nécessité (4)	
Efficacité (8)	Objectif (1)	Valeur (8)
Égalité (2)	Objection (7)	Valeur d'usage/valeur
Égoïsme (3)	Obligation (1)	d'échange (8)
Évidence (5)	Opinion (7)	Vérité (3)
Évolution (6)	Opposition (1)	Volonté (4)

Réponses aux questions sur les textes

Texte 1

Arendt

- 1 - Une satisfaction qui est liée au fait même de vivre. C'est le plaisir simple, pour un être, de perdurer, de persévérer dans son être. Satisfaction fondamentale sans laquelle nulle autre n'est possible.
- 2 - Un rapport d'immédiateté. Le travail procure un plaisir sans délai ou presque, en produisant ce qui peut être immédiatement *consommé* en vue de la satisfaction des besoins vitaux. Il n'en va pas de même d'une œuvre, technique ou artistique, qui ne peut produire qu'une satisfaction différée, plus éloignée dans le temps.
- 3 - L'idée d'un bonheur qui ne dépendrait que de nous-mêmes. Cela s'oppose à une idée du bonheur comme chance ou bonne fortune, dans la mesure où le plaisir ne dépend plus alors entièrement de nous et peut donc nous échapper ou nous être retiré.

Texte 2

Marx

- 1 - Oui, d'abord parce qu'il apparaît comme *extériorité*, ensuite parce qu'il est *contraint*. Le travail est *étranger* en tant qu'il n'appartient pas *en propre* au travailleur.
- 2 - Non, il fournit seulement les moyens de satisfaire des besoins, grâce au salaire.
- 3 - L'ouvrier n'est pas librement actif dans son travail, mais uniquement dans ses fonctions animales. Le travail est une activité subie, imposée par la force, sur lequel le travailleur n'a aucune prise réelle.

Texte 3

Weber

- 1 - Oui, au sens où en travaillant, on exécute la volonté de Dieu, on manifeste soi-même l'effort pour participer à son œuvre.
- 2 - Il nous détourne des tentations, des penchants qui caractérisent une vie « dissolue » : paresse, luxure, complaisance, etc.
- 3 - La pure contemplation de l'essence divine, pratique essentiellement monastique ou mystique, n'est tolérée que dans la mesure où elle n'empiète pas sur les activités laborieuses. Elle est toujours soupçonnée, en effet, de servir d'alibi à la paresse.

Texte 4

Henry

- 1 - C'est l'activité subjective d'un individu produisant, activité qui s'exerce sur un matériel objectif fourni par la nature, qu'il transforme. Il s'agit là du travail vivant, réel.
- 2 - Par abstraction. On oublie que le travail est l'activité d'individus concrets pour en faire un processus de production anonyme, objectif, et l'on considère le résultat de cette activité en le détachant de cette activité même.

- 3 - Les produits du travail humain en tant qu'ils ne diffèrent pas fondamentalement les uns des autres, dans la mesure où l'on peut opérer sur eux des calculs, des mesures qui permettent de les échanger. C'est quand le travail humain aboutit à des *valeurs d'échange* que l'économie intervient.

Texte 5

Durkheim

- 1 - Non. Avec d'autres penseurs, Durkheim soutient que la division du travail est un facteur de cohésion sociale.
- 2 - Une société plus complexe et développée produit chaque jour des besoins nouveaux plus ou moins superflus.
- 3 - Oui, car en assurant la cohésion, elle est constitutive de l'identité sociale : elle répond aux besoins d'ordre, d'harmonie et de solidarité de l'humanité.

Texte 6

Nietzsche

- 1 - Non comme le but de leur vie, mais uniquement comme un moyen – en lui-même indifférent – de survivre ou de mieux vivre. Ils ne visent pas le travail comme tel, mais comme un gain qui lui est extérieur.
- 2 - Pas forcément. Elle peut signifier la résistance d'esprits qui refusent la dimension avilissante de certains travaux, et cela quoi qu'il en coûte. Par ailleurs, elle exige la capacité d'affronter l'ennui, ce dont peu de gens sont vraiment capables.
- 3 - Ce n'est le cas que pour quelques rares individus, qui trouvent un plaisir dans leur travail – fût-il du reste très dur, car le plaisir en question n'est pas dans la facilité. Pour la majorité des gens cependant, ces deux notions restent complètement étrangères et elles s'y résignent : il ne leur reste qu'à chercher des satisfactions et des joies vulgaires, en dehors de la sphère du travail.

Texte 7

More

- 1 - Il doit permettre de produire les biens nécessaires à la satisfaction des besoins humains. Il produit des biens de consommation et tout ce qui peut faciliter la vie.
- 2 - Il existe en effet du travail improductif. En particulier toutes les activités qui n'ont pour fonction que de produire de l'argent, ou autres occupations parasites : riches propriétaires, prêtres et religieux, domestiques, mendiants, etc. Or on constate malheureusement que de plus en plus de gens s'occupent à des tâches ne contribuant à aucun bien réel et utile.
- 3 - Non. On peut vivre et bien vivre en travaillant beaucoup moins (six heures de travail, c'est très peu pour les normes du *xvi^e* siècle !), mais cela ne se peut qu'en adoptant une certaine frugalité : il faudrait renoncer au développement aberrant des besoins qui ne relèvent que du luxe et de la futilité.

Texte 8

Pascal

- 1 - Non, car ils entrent tous deux sous la catégorie plus générale du divertissement, dont ils sont deux formes. Tous deux chassent l'ennui et la solitude que l'homme est incapable de supporter longtemps.
- 2 - Parce qu'il s'agit d'un état où l'homme se retrouve face à lui-même, c'est-à-dire face à sa tristesse et à sa nullité.
- 3 - Travailler nous évite de trop penser à nous-mêmes. C'est pourquoi, s'ils ne trouvent pas un amusement ou une autre occupation, la plupart des gens s'ennuient lorsqu'ils ne travaillent pas.

Texte 9

Mill

- 1 - Une conception part des désirs ou besoins des individus, égaux par principe. L'autre part de la société, en considérant chez l'individu ce qu'il apporte à la collectivité.
- 2 - Non, et c'est bien là le problème. On peut indiquer cependant que c'est l'utilité sociale qui doit décider. Par exemple, un égalitarisme excessif peut pénaliser les performances économiques, ce qui nuit à tous ; mais de trop grandes inégalités de revenu, même si elles sont justes, peuvent être causes de troubles sociaux.
- 3 - Non, il y en a d'autres : la satisfaction personnelle, la réputation, le pouvoir ou les honneurs qui peuvent découler d'une telle supériorité, qui en soi représente déjà un avantage appréciable.

Texte 10

Platon

- 1 - Oui, puisque par elle les hommes sont utiles, voire indispensables les uns aux autres, au moins pour la satisfaction des besoins élémentaires.
- 2 - a) Elle est utile en ce que chacun y trouve son avantage. b) Elle permet à chacun de développer de manière spécifique ses talents naturels particuliers. c) Elle facilite la production et la rend plus efficace.
- 3 - Non, elle est également liée aux choses elles-mêmes. Par exemple, quand le blé est mûr, il faut bien que quelqu'un se consacre entièrement à sa récolte, sans se soucier d'une autre activité.

Texte 11

Smith

- 1 - Il permet d'accorder une valeur commune et échangeable au travail.
- 2 - En effet, puisqu'il me permet d'obtenir ce que je désire en achetant le travail des autres. Acheter des fruits au marché, par exemple, me permet de me les approprier sans avoir à les récolter, nettoyer, transporter, emballer, etc. Et le prix que je paie est précisément un équivalent de ces diverses opérations.

- 3 - En principe, oui. Mais sur le plan pratique, il s'avère assez difficile de tenir compte des nombreux paramètres impliqués : le temps utilisé, la difficulté du travail, l'habileté nécessaire.

Texte 13

Méda

- 1 - Celui qui le relie au pur et simple droit de vivre. Car pouvoir vivre, c'est d'abord pouvoir s'assurer les moyens de subsister. Rien ne sert de parler d'un droit à la vie pour tous si l'on retire la possibilité et les moyens de le faire.
- 2 - Il n'y a de réel contrat que sur la base de l'égalité des contractants. Cette condition n'est pas remplie dans le travail, car l'ouvrier est contraint de travailler, mais non le patron de l'engager.
- 3 - Un tel droit ne pourrait être garanti qu'en recourant à la force coercitive de l'État, qui pourra forcer un employeur à engager un ouvrier au chômage, par exemple. Or, cela ruine la liberté individuelle et entretient la lutte des classes.

Texte 14

Bergson

- 1 - Que nous voyons dans la fabrication d'outils, donc dans l'activité technique, le trait fondamental et le critère de l'humanité. Si les hachettes n'étaient pas le résultat de quelque hasard naturel, elles ne pouvaient qu'être le fait d'une intelligence, donc de l'homme.
- 2 - Certes, et cette intelligence se rapporte toujours à quelque capacité technique, chez eux comme chez l'homme : en premier lieu l'invention d'un outil, mais aussi son utilisation ou encore sa reconnaissance.
- 3 - On le pourrait. Mais le raisonnement n'est lui-même qu'un mode de la faculté d'inventer, de produire du nouveau à partir de ce qui est donné. Or l'invention est plus complète lorsque le raisonnement se matérialise en un instrument.

Texte 15

Simone Weil

- 1 - On n'y envisage d'ordinaire que le point de vue de la production, et non celui du producteur, de l'utilisateur. Ainsi le point de vue ouvrier n'est-il pas pris en considération, mais seulement les exigences de la pure rentabilité comptable et technocratique.
- 2 - Ces décisions, par exemple des nationalisations, sont peut-être utiles, mais en elles-mêmes insuffisantes, comme le montre le cas de la Russie soviétique, si elles ne s'accompagnent pas également d'une révolution technologique, sans laquelle le travail reste tout à fait inchangé.
- 3 - Oui, à condition que les machines soient conçues en tenant compte de cette exigence. Cela implique qu'elles soient plus adaptables, se pliant à des usages diversifiés, de sorte que le travail à la machine ne soit pas trop répétitif et mécanique, et qu'il exige au contraire de l'ouvrier des capacités professionnelles développées.

Texte 16

Lévinas

- 1 - Car elle menace l'identité même de l'homme, elle l'aliène et il n'apparaît plus comme un sujet autonome, libre et existant pour soi, mais comme un rouage d'un système qu'il ne contrôle pas, qui pourrait faire éclater la planète.
- 2 - Le fait qu'ils n'ont rien d'autre à proposer, en réalité, que le pur et simple retour au passé, une crispation passésiste sur la tradition, avec ses lourdeurs et ses points aveugles.
- 3 - Certainement, en ce que le progrès technique moderne nous arrache à tout ce qui peut figer notre identité, la river à sa particularité. L'homme se libère, il peut échapper à la pure coïncidence avec soi-même qui est souvent synonyme d'abrutissement.

Texte 17

Freud

- 1 - Le développement de tout ce qui permet la satisfaction des besoins humains fondamentaux, en d'autres termes, de ce qui est utile.
- 2 - Oui, au sens où il témoigne d'un progrès culturel. Il s'en distingue toutefois fondamentalement en ce que, à la différence du progrès technique, il produit un intérêt pour ce qui reste en soi inutile : la beauté par exemple.
- 3 - Non, car nous attachons une importance aussi grande aux œuvres de l'esprit, aux développements de nos qualités morales et spirituelles.

Texte 18

Jonas

- 1 - Parce que cette conception morale valait essentiellement sur le plan de l'action *individuelle*, réglait des rapports de proximité entre individus. Dans notre monde technique, ni les décisions, ni les actions, ni leurs effets ne sont du ressort d'un individu seul, quel qu'il soit, ils ne supposent pas non plus des rapports de proximité, et en conséquence de tels préceptes restent lettre morte.
- 2 - Rien de moins que la nature elle-même, l'univers matériel dans sa totalité. Les actions humaines ont désormais des effets planétaires. Et pas seulement pour le présent, mais aussi pour l'avenir.
- 3 - Une augmentation tout aussi grande de la *responsabilité* qui en découle, le sens de cette responsabilité devenant d'ailleurs de plus en plus problématique.

Texte 20

Descartes

- 1 - Son utilité. Elle peut devenir une connaissance pratique, c'est-à-dire produisant des effets dans le monde, si on sait la comprendre convenablement au lieu de s'engager dans une conception purement spéculative et scolastique.
- 2 - Premièrement, la nature est perçue comme une mécanique, qui fonctionne comme les instruments ou les machines que l'homme lui-même produit. Deuxièmement, elle est mise à disposition de l'homme à travers le travail de l'artisan.

- 3 - Elle permet à l'homme d'agir sur sa propre nature humaine. D'une part sur le plan physique, afin de rester en bonne santé, mais aussi sur le plan intellectuel, afin de rendre les hommes plus sages et habiles.

Texte 21

Bergson

- 1 - C'est par lui que l'homme, maîtrisant son environnement matériel et naturel, s'élève au-dessus de lui et de soi. Il s'arrache à sa propre animalité, s'ouvrant à une dimension plus spirituelle.
- 2 - Elle est difficilement perceptible, car le progrès technique est plutôt perçu à travers une puissance accrue et des avantages matériels plus grands, ou à travers les problèmes sociaux et politiques qu'il engendre.
- 3 - Une contradiction que l'on peut formuler comme celle de l'âme et du corps. L'esprit, la morale n'a pas bénéficié du même accroissement que la force, l'extension. L'humanité se trouve ainsi dotée d'une immense puissance, mais celle-ci reste en grande partie une puissance aveugle, qui ne peut plus être dirigée, contrôlée, pensée.

Texte 22

Marx

- 1 - Un rapport de *concurrence*. Les nouveaux moyens agricoles remplacèrent purement et simplement le travail humain. Dans l'industrie moderne, la machine coexiste avec le travailleur et lui fait directement concurrence.
- 2 - Oui. Le travail humain devient lui-même de plus en plus mécanique : répétition d'une activité fragmentaire très précise et spécialisée.
- 3 - Le travail humain étant dévalorisé par rapport à celui de la machine pour des questions de rentabilité économique, sa valeur d'échange ne peut que suivre le même chemin. Donc les salaires baissent pour la plupart des travailleurs, à commencer par les moins qualifiés.

Texte 23

Goldfinger

- 1 - On le peut, en ce sens que ce sont les éléments invisibles, irréels, flux d'informations, de programmes et d'images, qui, dans l'économie moderne, prennent le pas sur les réalités matérielles et concrètes.
- 2 - L'information. Elle devient à la fois un facteur crucial de production et un produit susceptible d'être travaillé.
- 3 - Non, elle s'accompagne d'un développement sans précédent de la sphère des loisirs, des activités non productives, qui deviennent elles-mêmes l'objet d'une industrie.

Texte 24

Locke

- 1 - Du travail qui l'a produit.
- 2 - Non, c'est le travail de mise en valeur qui est déterminant. C'est ce que montre l'exemple de l'Amérique de l'époque : l'Angleterre est plus riche et développée alors que l'Amérique se trouve bien plus pourvue en richesses naturelles de toutes sortes.
- 3 - Pas tout à fait, car il faut aussi considérer le rôle des instruments ou machines dont il s'est servi. Mais ceci n'infirme pas la thèse, puisque ces outils ne sont après tout que le produit du travail des générations antérieures de l'humanité.

Texte 25

Condorcet

- 1 - Celui – dont fut victime Aristote, dans sa *Physique* – de se perdre dans l'abstraction et ses facilités. Lorsque la raison ne se contente que d'elle-même, elle se satisfait trop aisément d'explications séduisantes, mais illusives.
- 2 - Oui, et beaucoup, comme le montre l'exemple de la médecine, qui fut d'abord une pratique empirique avant de devenir une connaissance de la vie. Par ailleurs, le travail scientifique est souvent conditionné par les instruments d'observation et d'expérimentation : pensons à l'astronomie ou à la biologie, par exemple.
- 3 - À la condition qu'en considérant ce domaine des pratiques et des techniques, l'esprit conserve tout de même un esprit scientifique, c'est-à-dire critique. Ce qui signifie à la fois qu'on opère des choix et que l'on reste prudent en évitant les excès de la crédulité ; écueils que Plin, par exemple, n'a pas toujours évités. C'est là le rôle du travail expérimental.